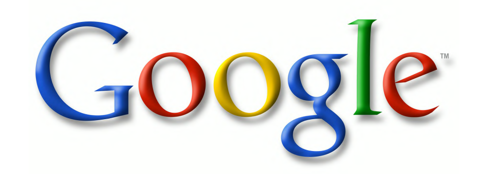


This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

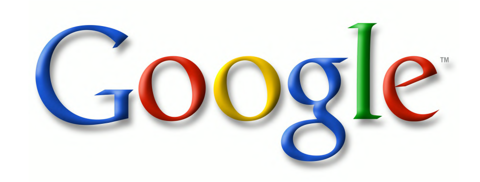
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

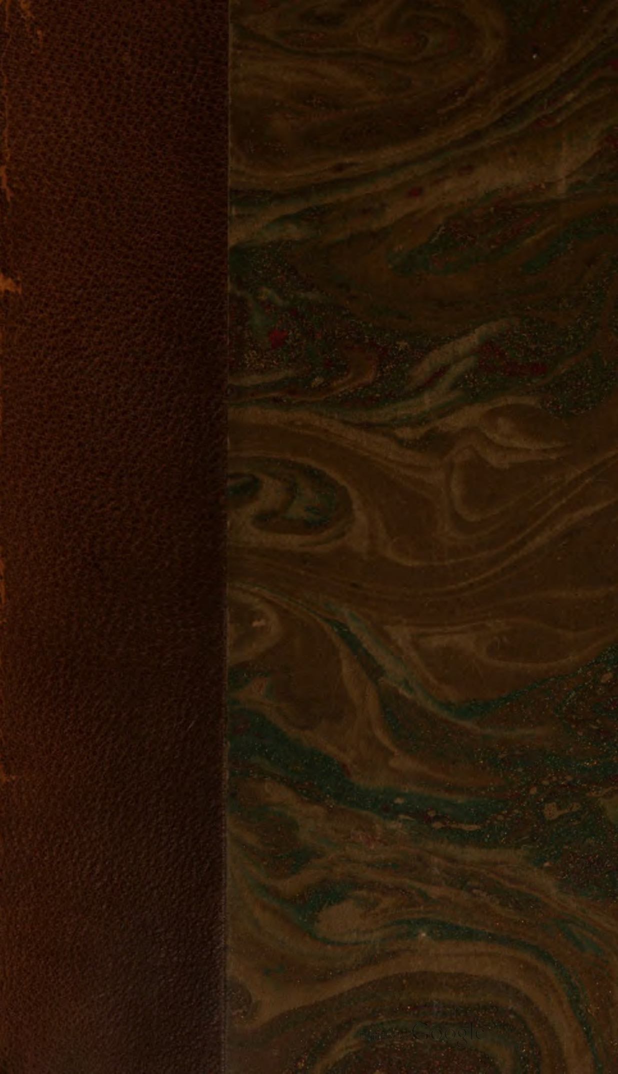
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`


Google



Digitized by Google


Digitized by Google

C-C 1177 /



Digitized by Google

S 11011

Digitized by Google 9401

Digitized by Google

811011

FABLES CHOISIES,

MISES EN VERS

PAR MR. DE LA FONTAINE,

Et par lui revûës, corrigées & augmentées de nouveau.



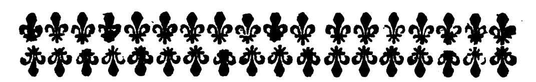
A LYON,
Chez FRANÇOIS SARRAZIN,
Ruë Ferrandiere.

M. DC. XCVI.

Avec Approbation & Permission.

Digitized by Google

Digitized by Google



A

MONSEIGNEUR
L'E
DAUPHIN.

MONSEIGNEUR,

S'IL y a quelque chose d'ingenieux dans la République des Lettres, on peut dire que c'est la maniere dont Esope a debité sa Morale. Il seroit veritablement à souhaiter que d'autres mains que les miennes y eussent ajoûté les ornemens de la Poësie, puisque le plus sage des Anciens a jugé qu'ils n'étoient pas inutiles. J'ose, MONSEIGNEUR, vous en presenter quelques essais. C'est un entretien convenable à vos premieres années. Vous êtes en un âge où l'amusement & les jeux sont permis aux Princes, mais en même-tems vous devez donner quelques-unes de vos pensées à des réflexions serieuses. Tout cela se rencontre aux Fables que nous devons à Esope. L'apparence en est puerile; je le con-

Digitized by Google

fesse, mais ces puerilitez servent d'envelope à des veritez importantes. Je ne doute point, MONSEIGNEUR, que vous ne regardiez favorablement des inventions si utiles, & tout ensemble si agreables : car, que peut-on souhaiter davantage que ces deux point? Ce sont ceux qui ont introduit les Sciences parmi les hommes. Esope a trouvé un Art singulier de les joindre l'un avec l'autre. La lecture de son Ouvrage répand insensiblement dans une ame les semences de la vertu, & lui apprend à se connoître, sans qu'elle s'apperçoive de cette étude, & tandis qu'elle croit faire toute autre chose. C'est une adresse dont s'est servi très-heureusement celui sur lequel Sa Majesté a jetté les yeux pour vous donner des instructions. Il fait en sorte que vous appreniez sans peine, ou pour mieux parler, avec plaisir, tout ce qu'il est nécessaire qu'un Prince sçache. Nous esperons beaucoup de cette conduite, mais à dire la verité, il y a des choses dont nous esperons infiniment davantage : Ce sont, MONSEIGNEUR, les qualitez que nôtre invincible Monarque vous a données avec la Naissance : c'est l'Exemple que tous les jours il vous donne. Quand vous le voyez former de si grands desseins, quand vous le considerez qu'il regarde sans s'étonner l'agitation de l'Europe, &

lorsqu'elle remuë pour le détourner de son entreprise, il penetre dès sa premiere démarche jusques dans le cœur d'une Province où l'on trouve à chaque pas des Barrieres insurmontables, & qu'il en subjugue une autre en huit jours pendant la saison, la plus ennemie de la guerre, lors que le repos & les plaisirs regnent dans les Cours des autres Princes, quand non content de dompter les hommes, il veut triompher aussi des Elemens, & quand au retour de cette Expédition où il a vaincu comme un Alexandre, vous le voyez gouverner ses Peuples comme un Auguste: avoüez le vrai, MONSEIGNEUR, vous soupirez pour la gloire aussi-bien que lui, malgré l'impuissance de vos années, vous attendez avec impatience le tems où vous pourrez vous déclarer son rival dans l'amour de cette divine Maîtresse. Vous ne l'attendez pas, MONSEIGNEUR, vous le prévenez. Je n'en veux pour témoignage que ces nobles inquiétudes, cette vivacité, cette ardeur, ces marques d'esprit, de courage, & de grandeur d'ame que vous faites paroître à tous les momens. Certainement c'est une joye bien sensible à nôtre Monarque, mais c'est un spectacle bien agréable pour l'Univers, que de voir ainsi croître une jeune plante,

Digitized by Google

qui couvrira un jour de son ombre tant de Peuples & de Nations. Je devrois m'étendre sur ce sujet, mais le dessein que j'ai de vous divertir est plus proportionné à mes forces, que celui de vous loüer, je me hâte de venir aux Fables, & n'ajoûterai aux veritez que je vous ai dites que celle-ci : C'est, MONSEIGNEUR, que je suis avec un zele respectueux.

Vôtre très-humble, très-obeïssant, & très fidelle serviteur, DE LA FONTAINE.

Digitized by Google



PREFACE.

L'Indulgence que l'on a euë pour quelques-unes de mes Fables, me donne lieu d'esperer la même grace pour ce recuëil. Ce n'est pas qu'un des Maîtres de nôtre Eloquence n'ait desaprouvé le dessein de les mettre en Vers : il a crû que leur principal ornement est de n'en avoir aucune, que d'ailleurs la contrainte de la Poësie jointe à la severité de nôtre langue m'embarasseroient en beaucoup d'endroits, & banniroient de la plûpart de ces recits la breveté qu'on peut fort bien appeller l'ame du Conte ; puisque sans elle il faut necessairement qu'il languisse. Cette opinion ne sçauroit partir que d'un homme d'excellent goût : je demanderois seulement qu'il en relâchât quelque peu, & qu'il crût que les graces Lacedemoniennes ne sont pas tellement ennemies des Muses Françoises, que l'on ne puisse souvent les faire marcher de compagnie.

Après tout, je n'ai entrepris la chose que sur l'exemple, je ne veux pas dire des

Digitized by Google

Anciens, qui ne tire point à consequence pour moi, mais sur celui des Modernes. C'est de tout tems, & chez tous les peuples qui font profession de Poësie, que le Parnasse a jugé ceci de son Appanage. A peine les Fables qu'on attribuë à Esope virent le jour, que Socrate trouva à propos de leur bailler les livrées des Muses. Ce que Platon en raporte est si agreable, que je ne puis m'empêcher d'en faire un des ornemens de cette Preface. Il dit que Socrate étant condamné au dernier supplice, l'on remit l'execution de l'Arrêt à cause de certaines Fêtes. Cebes l'alla voir le jour de sa mort. Socrate lui dit que les Dieux l'avoient averti plusieurs fois pendant son sommeil, qu'il devoit s'appliquer à la Musique avant qu'il mourût. Il n'avoit pas entendu d'abord ce que ce songe signifioit: car comme la Musique ne rend pas l'homme meilleur, à quoi bon s'y attacher? il falloit qu'il y eût du mystere là dessous; d'autant plus, que les Dieux ne se lassoient point de lui envoyer la même inspiration. Elle lui étoit encor venuë une de ces Fêtes Si bien qu'en songeant aux choses que le Ciel pouvoit exiger de lui, il s'étoit avisé que la Musique & la Poësie ont tant de rapport

rapport, que possible, étoit-ce de la derniere qu'il s'agissoit : Il n'y a point de bonne Poësie sans Harmonie; mais il n'y en a point non plus sans fiction, & Socrate ne sçavoit que dire de la verité. Enfin il avoit trouvé un temperament. C'étoit de choisir des Fables qui continssent quelque chose de veritable, telles que sont celles d'Esope. Il employa donc à les mettre en Vers les derniers momens de sa vie.

Socrate n'est pas le seul qui ait consideré comme sœurs, la Poësie & nos Fables. Phedre a témoigné qu'il étoit de ce sentiment, & par l'excellence de son Ouvrage nous pouvons juger de celui du Prince des Philosophes. Aprés Phedre, Avienus a traité le même sujet. Enfin les Modernes les ont suivis. Nous en avons des exemples non-seulement chez les Etrangers; mais chez nous Il est vrai que lors que nos gens y ont travaillé, la langue étoit si differente de ce qu'elle est, qu'on ne les doit considerer que comme Etrangers. Cela ne m'a point détourné de mon entreprise, au contraire je me suis flatté de l'esperance que si je ne courois dans cette carriere avec succés, on me donneroit au moins la gloire de l'avoir ouverte.

Digitized by Google

Il arrivera possible que mon travail fera naître à d'autres personnes l'envie de porter la chose plus loin. Tant s'en faut que cette matiere soit épuisée, qu'il reste encore plus de Fables à mettre en Vers, que je n'en ai mis. J'ai choisi veritablement les meilleures, c'est-à-dire, celles qui m'ont semblé telles : Mais outre que je puis m'être trompé dans mon choix, il ne sera pas difficile de donner un autre tour à celles-là mêmes que j'ai choisies, & si ce tour est moins long, il sera sans doute plus aprouvé. Quoi qu'il en arrive, on m'aura toûjours obligation, soit que ma temerité ait été heureuse, & que je ne me sois point trop écarté du chemin qu'il falloit tenir ; soit que j'aye seulement excité les autres à mieux faire.

Je pense avoir justifié suffisamment mon dessein quant à l'execution, le Public en sera Juge. On ne trouvera pas ici l'élegance, l'extrême breveté qui rendent Phedre recommandable, ce sont qualitez au dessus de ma portée. Comme il m'étoit impossible de l'imiter en cela, j'ai crû qu'il falloit en récompense égayer l'Ouvrage plus qu'il n'a fait. Non que je le blâme d'en être demeuré dans ces termes : la Langue Latine n'en

Digitized by Google

n'en demandoit pas davantage ; & si l'on y veut prendre garde, on reconnoîtra dans cet Auteur le vrai Caractere & le vrai genie de Terence. La simplicité est magnifique chez ces grands hommes : moi qui n'ai pas les perfections du langage comme ils les ont euës, je ne la puis élever à un si haut point. Il a donc fallu se récompenser d'ailleurs : c'est ce que j'ai fait avec d'autant plus de hardiesse, que Quintilien dit qu'on ne sçauroit trop égaïer les narrations; il ne s'agit pas ici d'en apporter une raison, c'est assés que Quintilien l'ait dit. J'ai pourtant consideré que ces Fables étant sçûës de tout le monde, je ne ferois rien si je ne les rendois nouvelles par quelques traits qui en relevassent le goût. C'est ce qu'on demande aujourd'hui. On veut de la nouveauté & de la gayeté. Je n'appelle pas gayeté ce qui excite le rire, mais un certain charme, un air agreable qu'on peut donner à toutes sortes de sujets, même les plus serieux.

Mais ce n'est pas tant par la forme que j'ai donné à cet Ouvrage qu'on en doit mesurer le prix, que par son utilité & par sa matiere. Car qu'y a-t-il de recommandable dans les productions de l'esprit, qui ne

ſe rencontre dans l'Apologue ? C'eſt quelque choſe de ſi divin, que pluſieurs perſonnages de l'antiquité ont attribué la plus grande partie de ces Fables à Socrate, choiſiſſant pour leur ſervir de Pere, celui des mortels qui avoit le plus de communication avec les Dieux. Je ne ſçai comme ils n'ont point fait décendre du Ciel ces mêmes Fables, & comme ils ne leur ont point aſſigné un Dieu qui en eût la direction, ainſi qu'à la Poëſie & à l'Eloquence. Ce que je dis n'eſt pas tout à fait ſans fondement, puiſque s'il m'eſt permis de mêler ce que nous avons de plus ſacré parmi les erreurs du Paganiſme, nous voyons que la verité a parlé aux hommes par paraboles ; & la Parabole eſt-elle autre choſe que l'Apologue ; c'eſt-à-dire, un exemple fabuleux, & qui s'inſinuë avec d'autant plus de facilité & d'effet, qu'il eſt plus commun & plus familier. Qui ne nous propoſeroit à imiter que les Maîtres de la Sageſſe nous fourniroit un ſujet d'excuſe, il n'y en a point quand des Abeilles & des Fourmis ſont capables de cela même qu'on nous demande.

C'eſt pour ces raiſons que Platon ayant banni Homere de ſa République, y a donné

né à Esope une place très-honnorable. Il souhaite que les enfans succent ces Fables avec le lait: il commande aux Nourrices de les leur apprendre, car on ne sçauroit s'accoûtumer de trop bonne heure à la Sagesse & à la vertu : Plûtôt que d'être réduits à corriger nos habitudes, il faut travailler à les rendre bonnes, pendant qu'elles sont encore indifferentes au bien ou au mal. Or quelle methode y peut contribuër plus utilement que ces Fables ? Dites à un enfant que Crassus allant contre les Parthes s'engagea dans leur païs sans considerer comment il en sortiroit : que cela le fit perir lui & son amée, quelque effort qu'il fit pour se retirer. Dites au même enfant, que le Renard & le Bouc décendirent au fond d'un puits pour y éteindre leur soif, que le Renard en sortit s'étant servi des épaules & des cornes de son camarade comme d'une échelle : au contraire le Bouc y demeura pour n'avoir pas eu tant de prévoyance, & par conséquent il faut considerer en toute chose la fin. Je demande lequel des deux exemples fera le plus d'impression sur cet enfant, ne s'arrêtera-t-il pas au dernier comme plus conforme & moins disproportionné que l'au-

tre à la petitesse de son esprit ? Il ne faut pas m'alleguer que les pensées de l'enfance sont d'elles-mêmes assez enfantines, sans y joindre encore de nouvelles badineries. Ces badineries ne sont qu'apparence, car dans le fond elles portent un sens très-solide. Et comme par la définition du Point, de la Ligne, de la Surface, & par d'autres principes très-familiers nous parvenons à des connoissances qui mesurent enfin le Ciel & la Terre ; de même aussi par les raisonnemens, & les conséquences que l'on peut tirer des Fables, on se forme le jugement & les mœurs, on se rend capable de grandes choses.

Elles ne sont pas seulement Morales, elles donnent encore d'autres connoissances. Les proprietez des animaux, & leurs divers caracteres y sont exprimez, par consequent les nôtres aussi, puisque nous sommes l'abregé de ce qu'il y a de bon & de mauvais dans les creatures irraisonnables. Quand Promethée voulut former l'homme, il prit la qualité dominante de chaque bête. De ces pieces si differentes il composa nôtre espece, il fit cet Ouvrage qu'on appelle le petit monde. Ainsi ces Fables sont un Tableau où chacun de

nous

Digitized by Google

nous se trouve dépeint. Ce qu'elles nous representent confirme les personnes d'âge avancé dans les connoissances que l'usage leur a données, & apprend aux enfans ce qu'il faut qu'ils sçachent. Comme ces derniers sont nouveaux venus dans le monde, ils n'en connoissent pas encore les habitans, ils ne se connoissent pas eux-mêmes. On ne les doit laisser dans cette ignorance que le moins qu'on peut, il leur faut apprendre ce que c'est qu'un Lion, un Renard, ainsi du reste, c'est pourquoi l'on compare quelquefois un homme à ce Renard ou à ce Lion. C'est à quoi les Fables travaillent : les premieres notions de ces choses proviennent d'elle.

J'ai déja passé la longueur ordinaire des Prefaces, cependant je n'ai pas encore rendu raison de la conduite de mon Ouvrage L'Apologue est composé de deux parties, dont on peut appeller l'une le Corps, l'autre l'ame. Le Corps est la Fable, l'Ame la Moralité. Aristote n'admet dans la Fable que les Animaux, il en exclud les hommes & les Plantes. Cette Regle est moins de necessité que de bienseance, puisque ni Esope, ni Phedre, ni aucun des Fabulistes ne l'a gardée; tout

au contraire la Moralité dont aucun ne se dispense. Que s'il m'est arrivé de le faire, ce n'a été que dans les endroits où elle n'a pû entrer avec grace, & où il est aisé au Lecteur de la supléer. On ne considere en France que ce qui plaît. C'est la grande regle, & pour ainsi dire la seule. Je n'ai donc pas crû que ce fût un crime de passer par dessus les anciennes coûtumes, lors que je ne pouvois les mettre en usage sans leur faire tort. Du tems d'Esope, la Fable étoit contée simplement, la Moralité separée, & toûjours ensuite. Phedre est venu qui ne s'est pas assujetti à cet Ordre : il embellit la Narration, & transporte quelquefois la Moralité de la fin au commencement : Quand il seroit necessaire de lui trouver place, je ne manque à ce precepte que pour en observer un qui n'est pas moins important. C'est Horace qui nous le donne. Cet Auteur ne veut pas qu'un Ecrivain s'opiniâtre contre l'incapacité de son esprit, ni contre celle de sa matiere. Jamais, à ce qu'il prétend, un homme qui veut réüssir n'en vient jusques-là : il abandonne les choses dont il voit bien qu'il ne sçauroit rien faire de bon.

Digitized by Google

Et qua
Desperat tractata nitescere posse, relinquit.

C'est ce que j'ai fait à l'égard de quelques Moralitez, du succez desquelles je n'ai pas bien esperé.

Il ne reste plus qu'à parler de la vie d'Esope. Je ne vois presque personne qui ne tienne pour Fabuleuse celle que Planude nous a laissée. On s'imagine que cet Auteur a voulu donner à son Heros un caractere, & des avantures qui répondissent à ses Fables. Cela m'a paru d'abord specieux; mais j'ai trouvé à la fin peu de certitude en cette Critique. Elle est en partie fondée sur ce qui se passe entre Xantus & Esope: on y trouve trop de niaiseries: & qui est le Sage à qui de pareilles choses n'arrivent point? Toute la vie de Socrate n'a pas été serieuse. Ce qui me confirme en mon sentiment, c'est que le caractere que Planude donne à Esope, est semblable à celui que Plutarque lui a donné dans son Banquet des sept-Sages, c'est-à-dire, d'un homme subtil, & qui ne laisse rien passer. On me dira que le Banquet des Sept-Sages est aussi une invention. Il est aisé de dou-

Digitized by Google

ter de tout : quant à moi je ne vois pas bien pourquoi Plutarque auroit voulu imposer à la posterité dans ce Traité-là, lui qui fait profession d'être veritable par tout ailleurs, & de conserver à chacun son caractere. Quand cela seroit, je ne sçaurois que mentir, sur la foi d'autrui; me croira-t-on moins que si je m'arrête à la mienne : car ce que je puis est de composer un tissu de mes conjectures, lequel j'intitulerai, Vie d'Esope. Quelque vrai semblable que je le rende, on ne s'y assujetira pas ; & Fable pour Fable le Lecteur préferera toûjours celle de Planude à la mienne.

Digitized by Google



LA VIE D'ESOPE LE PHRYGIEN.



NOUS n'avons rien d'assûré touchant la Naissance d'Homere & d'Esope. A peine même sçait-on ce qui leur est arrivé de plus remarquable. C'est de quoi il y a lieu de s'étonner, vû que l'Histoire ne rejette pas des choses moins agréables & moins necessaires que celles-là. Tant de destructeurs de Nations, tant de Princes sans merite, ont trouvé des gens qui nous ont appris jusqu'aux moindres particuralitez de leur vie, & nous ignorons les plus importantes de celles d'Esope & d'Homere, c'est-à-dire des deux personnages qui ont le mieux merité des Siécles suivans. Car Homere n'est pas seulement le Pere des Dieux, c'est aussi celui des bons Poëtes. Quant à Esope, il me semble qu'on le devoit mettre au nombre des Sages, dont la Grece s'est tant vantée; lui qui enseignoit la veritable Sagesse, & qui l'enseignoit avec bien plus d'art que ceux qui ne donnent que des Definitions & des Regles. On a veritablement recüeilli les Vies de ces deux grands Hommes; mais la plûpart des Sçavans les tiennent toutes deux fabuleuses, particulierement celle que Planude a écrite. Pour moi je n'ai pas voulu m'enga-

ger dans cette Critique. Comme Planude vivoit dans un siécle où la memoire des choses arrivées à Esope ne devoit pas être encore éteinte, j'ai crû qu'il sçavoit par tradition ce qu'il a laissé. Dans cette croyance je l'ai suivi, sans retrancher de ce qu'il a dit d'Esope, que ce qui m'a semblé trop puerile, ou qui s'écartoit en quelque façon de la bien séance.

Esope étoit Phrygien, d'un Bourg appellé Amorium. Il nâquit vers la cinquante-septiéme Olympiade, quelques deux cens ans aprés la fondation de Rome. On ne sçavoit dire s'il eût sujet de remercier la Nature, ou bien de se plaindre d'elle: car en le doüant d'un trés-bel esprit, elle le fit naître difforme & laid de visage, ayant à peine figure d'homme, jusqu'à lui refuser presqu'entierement l'usage de la parole. Avec ces deffauts, quand il n'auroit pas été de condition à être Esclave, il ne pouvoit manquer à le devenir. Au reste son ame se maintint toûjours libre, & indépendante de la fortune. Le premier Maître qu'il eut, l'envoya aux champs labourer la terre; soit qu'il le jugeât incapable de toute autre chose, soit pour s'ôter de devant les yeux un objet si desagréable. Or il arriva que ce Maître étant allé voir sa Maison des champs, un Païsan lui donna des figues: il les trouva belles, & les fit serrer soigneusement, donnant ordre à son Sommelier appellé Agathopus, de les lui apporter au sortir du bain. Le hazard voulut qu'Esope eut affaire dans le logis. Aussi-tôt qu'il y fut entré, Agathopus se servit de l'occasion, & mangea les figues avec quelques-uns de ses camarades, puis ils rejetterent cette friponnerie sur Esope, ne croyant pas qu'il se pût jamais justifier, tant il étoit begue, & paroissoit idiot: Les châti-

mens

mens dont les Anciens usoient envers leurs Esclaves étoient fort cruels, & cette faute trés-punissable. Le pauvre Esope se jetta aux pieds de son Maître; & se faisant entendre du mieux qu'il pût, il témoigna qu'il demandoit pour toute grace qu'on sursit de quelques momens sa punition. Cette grace lui ayant été accordée, il alla querir de l'eau tiéde, la bût en presence de son Seigneur, se mit les doigts dans la bouche & ce qui s'en suit, sans rendre autre chose que cette eau seule. Aprés s'être ainsi justifié, il fit signe qu'on obligeât les autres d'en faire autant. Chacun demeura surpris: on n'auroit pas crû qu'une telle invention pût partir d'Esope, Agathopus & ses compagnons ne parurent point étonnez. Ils bûrent de l'eau comme le Phrygien avoit fait, & se mirent les doigts dans la bouche; mais ils se garderent bien de les enfoncer trop avant. L'eau ne laissa pas d'agir, & de mettre en évidence les figues toutes creües encore & toutes vermeilles. Par ce moyen Esope se garantit; ses accusateurs furent punis doublement, pour leur gourmandise & pour leur méchanceté. Le lendemain aprés que leur Maître fut parti, & le Phrygien étant à son travail ordinaire, quelques voyageurs égarez (aucuns disent que c'étoient des Prêtres de Diane) le prierent au nom de Jupiter Hospitalier, qu'il leur enseignât le chemin qui conduisoit à la Ville. Esope les obligea premierement de se reposer à l'ombre; puis leur ayant presenté une legere collation, il voulut être leur guide, & ne les quitta qu'aprés qu'il les eut remis dans leur chemin. Les bonnes gens leverent les mains au Ciel & prierent Jupiter de ne pas laisser cette action charitable sans recompense. A peine Esope les eut quittez, que le chaud & la lassitude le contraignirent

rent de s'endormir. Pendant son sommeil il s'imagina que sa fortune étoit debout devant lui, qui délioit la langue, & par même moyen lui faisoit present de cet art, dont on peut dire qu'il est l'Auteur. Rejoüi de cette avanture, il s'éveilla en sursaut ? & en s'éveillant. Qu'est-ceci, dit-il, ma voix est devenuë libre ; je prononce bien un rateau, une charuë, tout ce que je veux ; cette merveille fut cause qu'il changea de Maître. Car comme un certain Zenas qui étoit là en qualité d'Oeconome, & qui avoit l'œil sur les Esclaves, en eut battu un outrageusement pour une faute qui ne le meritoit pas, Esope ne put s'empêcher de le reprendre ; & le menaça que ces mauvais traitemens seroient sçûs, Zenas pour le prevenir, & pour se vanger de lui, alla dire au Maître qu'il étoit arrivé un prodige dans sa maison : que le Phrygien avoit recouvré la parole ; mais que le méchant ne s'en servoit qu'à blasphemer, & à médire de leur Seigneur. Le Maître le crût & passa bien avant, car il lui donna Esope, avec liberté d'en faire ce qu'il voudroit. Zenas de retour aux champs, un Marchand l'alla trouver & lui demanda si pour de l'argent il se vouloit accommoder de quelque bête de somme. Non pas cela, dit Zenas, je n'en ai pas le pouvoir ; mais je te vendrai si tu veux un de nos Esclaves. Là-dessus, ayant fait venir Esope, le Marchand dit : Est-ce afin de te moquer que tu me proposes l'achat de ce personnage ? On le prendroit pour un Outre. Dés que le Marchand eut ainsi parlé, il prit congé d'eux, partie murmurant, partie riant de ce bel objet. Esope le rapella & lui dit : Achete-moi hardiment, je ne te serai pas inutile. Si tu as des enfans qui crient & qui soient méchans, ma miñe les fera taire : on les menacera de moi comme de la bête. Cette

raillerie

raillerie plût au Marchand : Il acheta nôtre Phrygien trois oboles, & dit en riant. Les Dieux soient loüez : je n'ai pas fait grande acquisition à la verité ; aussi n'ai-je pas déboursé grand argent. Entre-autres denrées, ce Marchand trafiquoit d'Esclaves. Si bien qu'allant à Ephese pour se défaire de ceux qu'il avoit, ce que chacun d'eux devoit porter pour la commodité du voyage fut départi selon leur emploi & selon leurs forces. Esope pria que l'on eût égard à sa taille ? qu'il étoit nouveau venu, & devoit être traité doucement, Tu ne porteras rien, si tu veux, lui repartirent ses camarades. Esope se picqua d'honneur, & voulut avoir sa charge comme les autres. On le laissa donc choisir. Il prit le panier au pain. C'étoit le fardeau le plus pesant. Chacun crût qu'il l'avoit fait par bêtise, mais dés le dîné le panier fut entamé, & le Phrygien déchargé d'autant ; ainsi le soir & de même le lendemain, de façon qu'au bout de deux jours il marchoit à vuide. Le bon sens & le raisonnement du personnage furent admirez. Quant au Marchand, il se défit de tous ses Esclaves, à la reserve d'un Grammairien, d'un Chantre & d'Esope, lesquels il alla exposer en vente à Samos. Avant que de les mener sur la place, il fit habiller les deux premiers le plus proprement qu'il pût, comme chacun farde sa marchandise. Esope au contraire ne fut vêtu que d'un sac, & placé entre ses deux compagnons, afin de leur donner lustre. Quelques acheteurs se presenterent entr'autres un Philosophe appellé Xantus. Il demanda au Grammairien & au Chantre ce qu'ils sçavoient faire, tout, reprirent-ils. Cela fit rire le Phrygien, on peut s'imaginer de quel air. Planude rapporte qu'il s'en falut peu qu'on ne prît la fuite, tant il fit une effroïable grimace. Le Marchand fit

son

Digitized by Google

son Chantre mille oboles, son Grammairien trois mille, & en cas que l'on achetât l'un des deux il devoit donner Esope par dessus le marché. La cherté du Grammairien & du Chantre dégoûta Xantus. Mais pour ne pas retourner chez soi sans avoir fait quelque emplette, ses disciples lui conseillerent d'acheter ce petit bout d'homme qui avoit rit de si bonne grace : on en feroit un épouventail : il divertiroit les gens par sa mine. Xantus se laissa persuader, & fit prix d'Esope, à quoi il lui seroit propre comme il l'avoit demandé à ses camarades. Esope ne repondit rien, puisque les deux autres avoient tout retenu pour eux. Les Commis de la Doüane remirent genereusement à Xantus le sol pour livre, & lui en donnerent quittance sans rien payer. Xantus avoit une femme de goût assez delicat, & à qui toutes sortes de gens ne plaisoient pas; si bien que de lui aller presenter serieusement ce nouvel Esclave, il n'y avoit pas d'apparence ; à moins qu'il ne la voulût mettre en colere, & se faire mocquer de lui. Il jugea plus à propos d'en faire un sujet de plaisanterie ; & alla dire au logis qu'il venoit d'acheter un jeune Esclave, le plus beau du monde & le mieux fait. Sur cette nouvelle, les Filles qui servoient sa femme se penserent battre à qui l'auroient pour son serviteur ; mais elles furent bien étonnées quand le personnage parut. L'une se mit la main devant les yeux, l'autre s'enfuit, l'autre fit un cri. La Maîtresse du logis dit que c'étoit pour la chasser qu'on lui amenoit un tel Monstre : qu'il y avoit long-tems que le Philosophe se lassoit d'elle. De parole en parole le different s'échauffa, jusqu'à tel point que la femme demanda son bien, & voulut se retirer chez ses parens. Xantus fit tant par sa patience, & Esope par son esprit, que les choses s'accommoderent.

s'accommoderent. On ne parla plus de s'en aller, & peut-être que l'accoutumance effaça à la fin une partie de la laideur du nouvel Esclave. Je laisserai beaucoup de petites choses où il fit paroître la vivacité de son esprit : car quoiqu'on puisse juger par là de son caractere, elles sont de trop peu de consequence pour en informer la posterité. Voici seulement un échantillon de son bon sens & de l'ignorance de son Maître. Celui-ci alla chez un Jardinier se choisir lui-même une salade. Les herbes cueillies, le Jardinier le pria de lui satisfaire l'esprit sur une difficulté qui regardoit la Philosophie aussi bien que le Jardinage. C'est que les herbes qu'il plantoit & qu'il cultivoit avec un grand soin ne profitoient point, tout au contraire de celles que la terre produisoit d'elle-même, sans culture ni amendement. Xantus rapporta le tout à la providence, comme on a coûtume de faire quand on est court. Esope se mit à rire ; & ayant tiré son Maître à part, il lui conseilla de dire à ce Jardinier qu'il lui avoit fait une réponse ainsi generale, parce que la question n'étoit pas digne de lui ; il le laissoit donc avec son garçon, qui assurément le satisferoit. Xantus s'étant allé promener d'un autre côté du Jardin. Esope compara la terre à une femme, qui ayant des enfans d'un premier mari, en épouseroit un second qui auroit aussi des enfans d'une autre femme : Sa nouvelle Epouse ne manqueroit pas de concevoir de l'aversion pour ceux-ci, & leur ôteroit la nourriture, afin que les siens en profitassent. Il en étoit ainsi de la terre, qui n'adoptoit qu'avec peine les productions du travail & de la culture, & qui reservoit toute sa tendresse & tous ses bien-faits pour les siennes seules, elle étoit marâtre des unes, & mere passionnée des autres. Le Jardinier parut si

Digitized by Google

content de cette raison, qu'il offrit à Esope tout ce qui étoit dans son Jardin. Il arriva quelque temps aprés un grand differend entre le Philosophe & sa femme. Le Philosophe étant de festin mit à part quelques friandises; & dit à Esope. Va porter ceci à ma bonne Amie. Esope l'alla donner à une petite chienne qui étoit les delices de son Maître. Xantus de retour ne manqua pas de demander des nouvelles de son present, & si on l'avoit trouvé bon. Sa femme ne comprenoit rien à ce langage: On fit venir Esope pour l'éclaircir. Xantus qui ne cherchoit qu'un pretexte pour le faire battre, lui demanda s'il ne lui avoit pas dit expressement: Va-t'en porter de ma part ces friandises à ma bonne amie. Esope répondit là-dessus que la bonne amie n'étoit pas sa femme, qui pour la moindre parole menaçoit de faire un divorce, c'étoit la chienne qui enduroit tout, & qui revenoit faire caresse aprés qu'on l'avoit battuë. Le Philosophe demeura court; mais sa femme entra dans une telle colere, qu'elle se retira d'avec lui, il n'y eut parent ni ami par qui Xantus ne lui fit parler, sans que les raisons ni les prieres y gagnassent rien. Esope s'avisa d'un stratagême. Il achea force gibier comme pour une nôce considerable, & fit tant qu'il fut rencontré par un des domestiques de sa Maîtresse. Celui-ci lui demanda pourquoi tant d'aprêts. Esope lui dit, que son Maître ne pouvant obliger sa femme de revenir, en alloit épouser une autre. Aussi-tôt que la Dame sçût cette nouvelle, elle retourna chez son mari par esprit de contradiction, ou par jalousie. Ce ne fut sans la garder bonne à Esope, qui tous les jours faisoit de nouvelles pieces à son Maître, tous les jours se sauvoit du châtiment par quelque trait de subtilité. Il n'étoit pas possible au Philosophe de

le

le confondre. Un certain jour de marché, Xantus qui avoit dessein de regaler quelques-uns de ses amis, il commanda d'acheter ce qu'il y auroit de meilleur & rien autre chose. Je t'apprendrai, dit en soi-même le Phrygien, à specifier ce que tu souhaites, sans t'en remettre à la discretion d'un Esclave. Il n'acheta donc que des Langues, lesquelles il fit accommoder à toutes les sausses, l'entrée, le second, l'entremets, tout ne fut que Langue. Les conviez loüerent d'abord le choix de ce mets, à la fin ils s'en dégoûterent. Ne t'ai-je pas commandé, dit Xantus, d'acheter ce qu'il y auroit de meilleur; & qu'y a-t-il de meilleur que la langue, reprit Esope. C'est le lien de la vie civile, la clef des sciences, l'organe de la verité & de la raison. Par elle on bâtit les Villes, & on les police; on instruit, on persuade, on regne dans les Assemblées, on s'acquite du premier de tous les devoirs qui est de loüer les Dieux. Et bien (dit Xantus qui prétendoit l'attraper) achete moi demain ce qu'il y a de pire: ces mêmes personnes viendront chez moi, & je veux diversifier. Le lendemain Esope ne fit servir que le même mets, disant que la Langue est la pire chose qui soit au monde. C'est la mere de tous debats, la nourrice des procés, la source des divisions & des guerres. Si l'on dit qu'elle est l'organe de la verité, c'est aussi celle de l'erreur, & qui pis est de la calomnie. Par elle on détruit les Villes, on persuade de méchantes choses. Si d'un côté elle loüe les Dieux, de l'autre elle profere des blasphêmes contre leur puissance. Quelqu'un de la compagnie dit à Xantus, que veritablement ce valet lui étoit fort necessaire; car il sçavoit le mieux du monde exercer la patience d'un Philosophe. Dequoi vous mettez-vous en peine, reprit Esope. Et trouve moi,

Digitized by Google

dit Xantus, un homme qui ne se mette en peine de rien. Esope alla le lendemain sur la place ; & voyant un Païsan qui regardoit toutes choses avec la froideur & l'indifference d'une statuë, il amena ce Païsan au logis. Voilà, dit-il à Xantus, l'homme sans souci que vous demandez. Xantus commanda à sa femme de faire chauffer de l'eau, de la mettre dans un bassin, puis de laver les pieds de son nouvel hôte. Le Païsan la laissa faire, quoiqu'il sçût fort bien qu'il ne meritoit pas cet honneur ; mais il disoit en lui-même : C'est peut-être la coûtume d'en user ainsi. On le fit asseoir au haut bout ; il prit sa place sans ceremonie. Pendant le repas, Xantus ne fit autre chose que blâmer son Cuisinier : rien ne lui plaisoit ; ce qui étoit doux il le trouvoit salé, & ce qui étoit trop salé il le trouvoit trop doux. L'homme sans souci le laissoit dire & mangeoit de toutes ses dents. Au dessert on mit sur la table un gateau que la femme du Philosophe avoit fait. Xantus le trouva mauvais, quoi qu'il fût trés-beau. Voilà, dit-il, la patisserie la plus méchante que j'aye jamais mangée : il faut brûler l'ouvriere ; car elle ne fera de sa vie rien qui vaille : qu'on apporte des fagots. Attendez, dit le Païsan, je m'en vais querir ma femme, on ne fera qu'un bûcher pour toutes les deux. Ce dernier trait desarçonna le Philosophe, & lui ôta l'esperance de jamais attraper le Phrygien. Or ce n'étoit pas seulement avec son Maître qu'Esope trouvoit occasion de rire & de dire de bons mots. Xantus l'avoit envoyé en certain endroit : il rencontra en chemin le Magistrat qui lui demanda où il alloit. Soit qu'Esope fût distrait, ou pour une autre raison, il répondit qu'il n'en sçavoit rien. Le Magistrat tenant à mépris & irreverence cette réponse, le fit mener en prison. Comme les Huissiers le conduisoient : Ne voyez-

vous

vous pas, dit-il, que j'aye très-bien repondu? Sçavois-je qu'on me feroit aller où je vas; le Magistrat le fit relâcher; & trouva Xantus heureux d'avoir un Esclave si plein d'esprit. Xantus de sa part voyoit par là de quelle importance il lui étoit de ne point affranchir Esope, & combien la possession d'un tel Esclave lui faisoit d'honneur. Même un jour, faisant la débauche avec ses disciples, Esope qui les servoit, vit que les fumées leur échauffoient déja la cervelle, aussi bien au Maître qu'aux Ecoliers. La débauche de vin, leur dit il, a trois degrez; le premier de volupté, le second d'yvrognerie, le troisiéme de fureur. On se mocqua de son observation, & on continua de vuider les pots. Xantus s'en donna jusqu'à perdre la raison, & à se vanter qu'il boiroit la Mer. Cela fit rire la compagnie. Xantus soûtint ce qu'il avoit dit, gage sa maison qu'il boiroit la Mer toute entiere, & pour asseurance de la gageure il déposa l'anneau qu'il avoit au doigt. Le jour suivant que les vapeurs de Bachus furent dissipées: Xantus fut extrémement surpris de ne plus trouver son anneau, lequel il tenoit fort cher. Esope lui dit qu'il étoit perdu & que sa maison l'étoit aussi, par la gageure qu'il avoit faite. Voilà le Philosophe bien allarmé. Il pria Esope de lui enseigner une défaite. Esope s'avisa de celle-ci! Quand le jour que l'on avoit pris pour l'execution de la gageure fut arrivé, tout le Peuple de Samos accourut au rivage de la Mer pour être témoin de la honte du Philosophe. Celui de ses Disciples qui avoit gagé contre lui, triomphoit déja. Xantus dit à l'Assemblée: Messieurs, j'ai gagé veritablement que je boirois toute la Mer, mais non-pas les Fleuves qui

Digitized by Google

entrent dedans: C'est pourquoi que celui qui a gagé contre moi, détourne leurs cours, & puis je ferai ce que je me suis vanté de faire. Chacun admira l'expedient que Xantus avoit trouvé pour sortir à son honneur d'un si mauvais pas. Le Disciple confessa qu'il étoit vaincu, & demanda pardon à son Maître. Xantus fut reconduit jusqu'en son logis avec acclamations. Pour recompense Esope lui demanda la liberté. Xantus la lui refusa & dit que le temps de l'affranchir n'étoit pas encore venu: si toutefois les Dieux l'ordonnoient ainsi, il y consentoit; partant qu'il prît garde au présage qu'il auroit étant sorti du logis: s'il étoit heureux, & que par exemple deux Corneilles se presentassent à sa vûë, la liberté lui seroit donnée: s'il n'en voyoit qu'une, qu'il ne se lassât point d'être Esclave. Esope sort aussitôt. Son Maître étoit logé à l'écart, & apparemment vers un lieu couvert de grands arbres. A peine nôtre Phrygien fut hors, qu'il apperçût deux Corneilles qui s'abbatirent sur le plus haut. Il en alla avertir son Maître, qui voulut voir lui même s'il disoit vrai. Tandis que Xantus venoit, l'une des Corneilles s'envola. Me tromperas-tu toûjours, dit-il à Esope: qu'on lui donne les étrivieres. L'ordre fut executé. Pendant le supplice du pauvre Esope, on vint inviter Xantus à un repas: il promit qu'il s'y trouveroit. Helas! s'écria Esope, les présages sont bien menteurs! moi qui ai vû deux Corneilles je suis battu: mon Maître qui n'en a vû qu'une est prié de nopces. Ce mot plût tellement à Xantus qu'il commanda qu'on cessât de foüetter Esope: mais quant à la liberté, il ne pouvoit se resoudre à la lui donner; encore qu'il la lui promît en diverses occasions.

Digitized by Google

Un jour ils se promenoient tous deux parmi de vieux monumens, considerant avec beaucoup de plaisir les inscriptions qu'on y avoit mises. Xantus en apperçût une qu'il ne put entendre, quoi qu'il demeurât long-temps à en chercher l'explication. Elle étoit composée des premieres lettres de certains mots. Ce Philosophe avoüa ingenuement que cela passoit son esprit. Si je vous fais trouver un tresor par le moyen de ces lettres, lui dit Esope, quelle recompense aurai-je; Xantus lui promit la liberté, & la moitié du tresor. Elles signifient, poursuivit Esope, qu'à quatre pas de cette colomne nous en rencontrerons un. En effet ils le trouverent, aprés avoir creusé quelque peu dans terre. Ce Philosophe fut sommé de tenir parole; mais il reculoit toûjours. Les Dieux me gardent de t'affranchir, dit-il à Esope, que tu ne m'ayes donné avant cela l'intelligence de ces lettres: ce me sera un autre tresor plus precieux que celui lequel nous avons trouvé. On les a ici gravées, poursuivit Esope, comme étant les premieres lettres de ces mots Grecs *apobas bemata*, &c. c'est-à-dire. *Si vous reculez quatre pas, & que vous creusiez, vous trouverez un tresor.* Puisque tu es si subtil, repartit Xantus, j'aurois tort de me défaire de toi: n'espere donc pas que je t'affranchisse. Et moi, repliqua Esope, je vous dénoncerai au Roy Denys; car c'est à lui que le Tresor appartient, & ces mêmes lettres commencent d'autres mots qui le signifient. Ce Philosophe intimidé dit au Phrygien qu'il prît sa part de l'argent & qu'il n'en dît mot, dequoi Esope declare ne lui avoir aucune obligation, ces lettres ayant été choisies de telle maniere qu'elles enfermoient un triple sens

& signifioient encore, *En vous en allant vous partagerez le tresor que vous aurez rencontré*. Dès qu'ils furent de retour, Xantus commanda que l'on enfermât le Phrygien, & qu'on lui mît les fers aux pieds, de crainte qu'il n'allât publier cette avanture. Helas ! s'écria Esope, est-ce ainsi que les Philosophes s'acquittent de leurs promesses ? Mais faites ce que vous voudrez, il faudra que vous m'affranchissiez malgré vous. Sa prédiction se trouva vraye. Il arriva un prodige qui mit fort en peine les Samiens. Un Aigle enleva l'anneau public, (c'étoit apparemment quelque sceau que l'on apposoit aux deliberations du Conseil) & le fit tomber au sein d'un Esclave. Le Philosophe fut consulté là-dessus, & un des premiers de la République. Il demanda tems, & eut recours à son Oracle ordinaire ; c'étoit Esope. Celui-ci lui conseilla de le produire en public, par ce que s'il rencontroit bien, l'honneur en seroit toûjours à son Maître ; sinon, il n'y auroit que l'Esclave de blâmé. Xantus approuva la chose, & le fit monter à la Tribune aux harangues. Dès qu'on le vit, chacun s'éclata de rire, personne ne s'imagina qu'il pût rien partir de raisonnable d'un homme fait de cette maniere, Esope leur dit, qu'il ne falloit pas considerer la forme du vase, mais la liqueur qui y étoit enfermée. Les Samiens lui crierent qu'il dît donc sans crainte ce qu'il jugeoit de ce prodige, Esope s'en excusa sur ce qu'il n'osoit le faire. La fortune, disoit-il, avoit mis un debat de gloire entre le Maître & l'Esclave : si l'Esclave disoit mal il seroit battu ; s'il disoit mieux que le Maître, il seroit battu encore. Aussi-tôt on pressa Xantus de l'affranchir, le Philosophe resista long temps. A la fin le Prevôt de Ville le

menaça de le défaire de son Office, & en vertu du pouvoir qu'il en avoit comme Magistrat; de façon que le Philosophe fut obligé de donner les mains. Cela fait, Esope dit que les Samiens étoient menacez de servitude par ce prodige; & que l'Aigle enlevant leur sceau ne signifioit autre chose qu'un Roy puissant qui vouloit les assujettir. Peu de tems aprés Cresus Roy des Lydiens fit dénoncer à ceux de Samos qu'ils eussent à se rendre ses tributaires; sinon qu'il les y forceroit par les armes. La pluspart étoient d'avis qu'on lui obéït. Esope leur dit que la fortune presentoit deux chemins aux hommes; l'un de liberté rude & épineux au commencement, mais dans la suite trés-agréable; l'autre d'esclavage dont les commencemens étoient plus aisez: mais la suite laborieuse. C'étoit conseiller assez intelligiblement aux Samiens de deffendre leur liberté. Ils renvoyerent l'Ambassadeur de Cresus avec peu de satisfaction. Cresus se mit en état de les attaquer. L'Ambassadeur lui dit que tant qu'ils auroient Esope avec eux il auroit peine à les reduire à ses volontez, vû la confiance qu'ils avoient au bon sens du personnage. Les Principaux de la Ville trouverent ces conditions avantageuses, & ne crûrent pas que leur repos leur coûtât trop cher quand ils l'acheteroient aux dépens d'Esope. Le Phrygien leur fit changer de sentiment en leur contant que les Loups & les Brebis ayant fait un traité de paix, celles-ci donnerent leurs chiens pour ôtages. Quand elles n'eurent plus de deffenseur, les Loups les étranglerent avec moins de peine qu'ils ne faisoient. Cet Apologue fit son effet: les Samiens prirent une deliberation toute contraire à celle qu'ils avoient prise. Esope voulut toutefois aller vers Cresus, & dit:

dit qu'il les serviroit plus utilement étant prés du Roy, que s'il demeuroit à Samos. Quand Cresus le vit, il s'étonna qu'une si chetive creature lui eût été un si grand obstacle. Quoi! voilà celui qui fait qu'on s'oppose à mes volontez! s'écria-t'il. Esope se prosterna à ses pieds. Un homme prenoit des Sauterelles, dit-il, une Cigale lui tomba aussi sous la main. Il s'en alloit la tirer comme il avoit fait les Sauterelles. Que vous ay-je fait dit-elle à cette homme: je ne ronge point vos bleds; je ne vous procure aucun dommage: vous ne trouverez en moi que la voix, dont je me sers fort innocemment. Grand Roy, je ressemble à cette Cigale; je n'ay que la voix, & ne m'en suis point servi pour vous offenser. Cresus touché d'admiration & de pitié, non seulement lui pardonna: mais il laissa en repos les Samiens à sa consideration. En ce temps-là le Phrygien composa ses Fables, lesquelles il laissa au Roy de Lydie, & fut envoyé par lui vers les Samiens qui decernerent à Esope de grands honneurs. Il lui prit aussi envie de voyager, & d'aller par le monde, s'entretenant de diverses choses avec ceux que l'on appelloit Philosophes. Enfin il se mit en grand credit prés de Lycerus Roy de Babilone. Les Rois d'alentour s'envoyoient les uns aux autres des Problêmes à soudre sur toutes sortes de matieres, à condition de se payer une espece de tribut ou d'amende, selon qu'ils repondroient bien ou mal aux questions composées: en quoi Lycerus assisté d'Esope avoit toûjours l'avantage, soit à resoudre, soit à proposer. Cependant nôtre Phrygien se maria; & ne pouvant avoir d'enfans, il adopta un jeune homme d'extraction noble, appellé Ennus. Celui-ci le paya d'ingratitude,

titude, & fut si méchant que d'oser soüiller le lit de son bien-facteur. Cela étant venu à la connoissance d'Esope, il le chassa. L'autre afin de s'en venger contrefit des lettres par lesquelles il sembloit qu'Esope eût intelligence avec les Rois qui étoient émules de Lycerus. Lycerus persuadé par le cachet & par la signature de ces lettres, commanda à un de ses Officiers nommé Hermippus; que sans chercher de plus grandes preuves, il fit mourir promptement le traître Esope. Cet Hermippus étant ami du Phrygien lui sauva la vie, & à l'insçû de tout le monde le nourrit long-tems dans un Sepulchre: jusqu'à ce que Nectenabo Roy d'Egypte sur le bruit de la mort d'Esope, crut à l'avenir rendre Lycerus son tributaire. Il osa le provoquer: & le défia de lui envoyer des Architectes qui sçûssent bâtir une tour en l'air, & par même moyen un homme prêt à repondre à toutes sortes de questions. Lycerus ayant lû les lettres, & les ayant communiquées aux plus habiles de son Etat, chacun d'eux demeura court; ce qui fit que le Roy regreta Esope; quand Hermippus lui dit qu'il n'étoit pas mort, & le fit venir. Le Phrygien fut trés-bien reçû, se justifia, & pardonna à Ennus. Quand à la lettre du Roy d'Egypte, il n'en fit que rire, & manda qu'il envertoit au Printemps les Architectes & le répondant à toutes sortes de questions. Lycerus remit Esope en possession de tous ses biens, & lui fit livrer Ennus pour en faire ce qu'il voudroit. Esope le reçût comme son enfant, & pour toute punition lui recommanda d'honorer les Dieux & son Prince; se rendre terrible à ses ennemis, facile & commode aux autres; bien traiter sa femme, sans pourtant lui confier son secret: parler peu, & chasser de chez soi les babillards:

ne se point laisser abattre aux malheurs ; avoir soin du lendemain, car il vaut mieux enrichir ses ennemis par sa mort, que d'être importun à ses amis pendant son vivant, sur tout n'être point envieux du bonheur ni de la vertu d'autrui, d'autant que c'est se faire du mal à soi-même. Ennus touché de ces avertissemens & de la bonté d'Esope, comme d'un trait qui lui auroit penetré le cœur, mourut peu de temps aprés. Esope choisit des Aiglons, & les fit instruire à porter en l'air chacun un panier dans lequel étoit un jeune enfant. Le Printemps venu ; il s'en alla en Egypte avec tous ses équipages ; non sans tenir en grande admiration & en attente de son dessein les peuples chez qui il passoit. Nectenabo, qui sur le bruit de sa mort avoit envoyé l'Enigme, fut extrémemement surpris de son arrivée. Il ne s'y attendoit pas ; & ne se fût jamais engagé dans un tel défit contre Lycerus, s'il eût crû Esope vivant. Il lui demanda s'il avoit amené les Architectes & le répondant, Esope dit, que le répondant étoit lui même, & qu'il feroit voir les Architectes quand il seroit sur le lieu. On sortit en pleine campagne, où les Aigles enleverent les paniers avec les petits enfans, qui crioient qu'on leur donnât du mortier, des pierres & du bois. Vous voyez, dit Esope à Nectenabo, je vous ay trouvé les ouvriers, fournissez-leur des materiaux. Nectenabo avoüa que Lycerius étoit le vainqueur. Il proposa toutefois ceci à Esope. J'ai des cavales en Egypte qui conçoivent au hannissement des chevaux qui sont devers Babylone. Qu'avez-vous à répondre là-dessus ? Le Phrygien remit sa réponse au lendemain ; & retourné qu'il fut au logis, il commanda à des enfans de prendre un chat, &

de-

de le mener foüettant par les ruës. Les Egyptiens qui adorent cet animal se trouverent extrémement scandalisez du traitement que l'on lui faisoit. Ils l'arracherent des mains des enfans, & allerent se plaindre au Roy. On fit venir en sa presence le Phrygien. Ne sçavez-vous pas, lui dit le Roi, que cet animal est un de nos Dieux? Pourquoi donc le faites-vous traitter de la sorte? C'est pour l'offense qu'il a commise envers Lycerus, reprit Esope: car la nuit derniere, il lui a étranglé un coq extrémement courageux, & qui chantoit à toutes les heures. Vous êtes un menteur, repartit le Roy: Comment seroit-il possible que ce Chat eût fait en si peu de temps un si long voyage? & comment est-il possible, reprit Esope, que vos jumens entendent nos chevaux hannir, & conçoivent pour les entendre? ensuite de cela le Roy fit venir d'Heliopolis certains personnages d'esprit subtil, & sçavans en questions énigmatiques. Il leur fit un grand régal où le Phrygien fut invité. Pendant le repas ils proposerent à Esope diverses choses; celle-cy entr'autres. Il y a un grand Temple qui est appuyé sur une colomne entourée de douze Villes & autour de ces Arcboutans se promenent l'une aprés l'autre deux femmes, l'une blanche, l'autre noire. Il faut renvoyer dit Esope, cette question aux petits enfans de nôtre païs. Le Temple est le monde, la colomne l'an, les Villes ce sont les mois, & les Arcboutans les jours, autour desquels se promenent alternativement le jour & la nuit. Le lendemain Nectenabo assembla tous ses amis. Souffrirez-vous, leur dit-il, qu'une moitié d'homme, qu'un avorton soit la cause que Lycerus remporte le prix, & que j'aye

Digitized by Google

la confusion pour mon partage? Un d'eux s'avisa de demander à Esope qu'il leur fit des questions de choses dont ils n'eussent jamais entendu parler. Esope écrivit une cedule par laquelle Nectenabo confessoit devoir deux mille talens à Lycerus. La cedule fut mise entre les mains de Nectenabo toute cachetée. Avant qu'on l'ouvrît, les amis du Prince soûtinrent que la chose contenuë dans cet écrit étoit de leur connoissance. Quand on l'eû ouverte, Nectenabo s'écria: Voilà la plus grande fausseté du monde: Je vous en prens à témoins tous tant que vous êtes. Il est vrai, repartirent-ils, que nous n'en avons jamais entendu parler. J'ai donc satisfait à vôtre demande, reprit Esope. Nectenabo le renvoya comblé de presens, tant pour lui que pour son Maître. Le sejour qu'il fit en Egypte est peut-être cause que quelques-uns ont écrit qu'il fut Esclave avec Rhodopé, celle-là qui des liberalitez de ses amans fit élever une des trois Pyramides qui subsistent encore, & qu'on voit avec admiration: c'est la plus petite, mais celle qui est bâtie avec le plus d'art. Esope à son retour dans Babylone fut reçû de Lycerus avec de grandes demonstrations de joye & de bien-veillance: ce Roy lui fit ériger une Statuë. L'envie de voir & d'apprendre le fit renoncer à tous ces honneurs. Il quitta la Cour de Lycerus où il avoit tous les avantages qu'on peut souhaitter, & prit congé de ce Prince pour voir la Grece encore une fois. Lycerus ne le laissa point partir sans embrassemens & sans larmes, & sans le faire promettre sur les Autels, qu'il reviendroit achever ses jours auprés de lui. Entre les Villes où il s'arrêta, Delphes fut une des principales. Les Delphiens

l'écouterent

Digitized by Google

l'écouterent fort volontiers, mais ils ne lui rendirent point d'honneurs. Esope piqué de ce mépris, les compara aux bâtons qui flottent sur l'onde. On s'imagine de loin que c'est quelque chose de considerable; de prés on trouve que ce n'est rien. La comparaison lui coûta cher. Les Delphiens en conçurent une telle haine, & un si violent desir de vengeance (outre qu'ils craignoient d'être decriez par lui) qu'ils resolurent de l'ôter du monde. Pour y parvenir, ils cacherent parmi ses hardes un de leurs vases sacrez, prétendant que par ce moyen ils convaincroient Esope de vol & sacrilege, & qu'ils le condamneroient à la mort. Comme il fut sorti de Delphes, & qu'il eut pris le chemin de la Phocide, les Delphiens accoururent comme gens qui étoient en peine. Ils l'accuserent d'avoir dérobé leur Vase. Esope le nia avec des sermens: on chercha dans son équipage, & il fut trouvé. Tout ce qu'Esope put dire n'empêcha point qu'on ne le traitât comme un criminel infame. Il fut ramené à Delphes chargé de fers, mis dans des cachots, puis condamné à être précipité. Rien ne lui servit de se deffendre avec ses armes ordinaires, & de raconter des Apologues; les Delphiens s'en mocquerent. La Grenoüille, leur dit-il, avoit invité le Rat à la venir voir, afin de lui faire traverser l'onde, elle l'attacha à son pied. Dès qu'il fut sur l'eau elle voulut le tirer au fond, dans le dessein de le noyer, & d'en faire ensuite un repas. Le malheureux Rat resista quelque peu de temps. Pendant qu'il se debattoit sur l'eau, un oyseau de proye l'apperçût, fondit sur lui, l'ayant enlevé avec la Grenoüille qui ne se pût détacher, il se repût de l'un & de l'autre. C'est ainsi, Del-

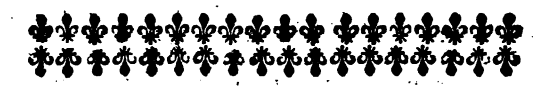
phiens

Digitized by Google

phiens abominables, qu'un plus puissant que nous me vengera : je perirai ; mais vous perirez aussi. Comme on le conduisoit au suplice, il trouva moyen de s'échapper, & [illegible] dans une petite Chapelle dediée à Apollon. Les Delphiens l'en arracherent. Vous violez cet azile, leur dit-il ; parce que ce n'est qu'une petite Chapelle ; mais un jour viendra que vôtre méchanceté ne trouvera point de retraite seure, non pas même dans les Temples : il vous arrivera la même chose qu'à l'Aigle, laquelle nonobstant les prieres de l'Escarbot enleva un Liévre qui s'étoit réfugié chez lui : *La generation de l'Aigle en fut punie jusques dans le giron de Jupiter.* Les Delphiens peu touchez de tous ces exemples, le précipiterent. Peu de temps aprés sa mort, une peste trés-violente exerça sur eux ses ravag[illegible]ls demanderent à l'[illegible]e par quels moyens [illegible] pourroient appaiser le courroux des Dieux. L'Oracle leur répondit, qu'il n'y en avoit point d'autre que d'expier leur forfait, & satisfaire aux Manes d'Esope. Les Dieux ne témoignerent pas seuls combien ce crime leur déplaisoit ; Les hommes vengerent aussi la mort de leur Sage. La Grece envoya des Commissaires pour en informer, & on fit une punition rigoureuse.

FIN.

FABLES



FABLES CHOISIES

A MONSEIGNEUR LE DAUPHIN.

JE chante les Heros dont Esope est le Pere,
Troupe de qui l'Histoire, encor que mensongere
Contient des veritez qui servent de leçons.
Tout parle en mon Ouvrage, & même les Poissons.
Ce qu'ils disent s'adresse à tous tant que nous sommes
Je me sers d'Animaux pour instruire les Hommes,
ILLUSTRE REJETTON D'UN PRINCE aimé des Cieux ;
Sur qui le monde entier a maintenant les yeux ;
Et qui faisant fléchir les plus superbes Têtes,
Comptera desormais ses jours par ses Conquêtes,
Quelqu'autre te dira d'une plus forte voix,
Les faits de tes Ayeux & les vertus des Rois.
Je vais t'entretenir des moindres Aventures,
Te tracer en ces vers de legeres Peintures,
Et si de t'agréer je n'emporte le prix,
J'auray du moins l'honneur de l'avoir entrepris.

Digitized by Google

LIVREE PREMIER.

FABLE I.

La Cigale & la Fourmy.

LA Cigale ayant chanté
  Tout l'Eté,
Se trouva fort dépourvûë,
Quand la bize fut venuë,
Pas un seul petit morceau
De mouche ou de vermisseau,
Elle alla crier famine,
Chez la Fourmy sa voisine,
La priant de lui prêter,
Quelque grain pour subsister,
Jusqu'à la saison nouvelle,
Je vous païeray lui dit elle,
Avant l'Aoust, foy d'Animal,
Interêt & principal,
La Fourmy n'est pas prêteuse,
C'est là son moindre défaut,
Que faisiez-vous au temps chaud,
Dit-elle à cette emprunteuse,
Nuit & jour à tout venant,
Je chantois, ne vous déplaise,
Vous chantiez ? j'en suis fort aise
Et bien ; dansez maintenant.

Digitized by Google

FABLE II.

Le Corbeau & le Renard.

MAître Corbeau sur un arbre perché,
Tenoit en son bec un fromage,
Maître Renard par l'odeur alleché,
Lui tint à peu près ce langage,
Et bon jour Monsieur le Corbeau,
Que vous êtes joly ! Que vous me semblez beau !
San[illegible]ntir si vôtre ramage
S[illegible]tre plumage,
Vous êtes le [illegible]des hôtes de ce bois.
A ces mots le C[illegible] ne se sent pas de joye :
Et pour montrer [illegible] voix,
Il ouvre un large bec, [illegible]mber sa proye,
Le Renard s'en saisit, [illegible] Mon bon Monsieur,
Apprenez que tout f[illegible].
Vit aux dépens de celui qu[illegible]écoute,
Cette leçon vaut bien un fromage sans doute,
Le Corbeau honteux & confus
Jura, mais un peu tard, qu'on ne l'y prendroit plus.

FABLE III.

La Grenoüille qui se veut faire aussi grosse que le Bœuf.

UNe Grenoüille vit un Bœuf,
Qui lui sembla de belle taille,
Elle qui n'étoit pas grosse en tout comme un œuf,

Digitized by Google

Envieuse, s'étend, & s'enfle, & se travaille,
Pour égaler l'animal en grosseur,
Disant, regardez bien ma sœur,
Est-ce assez dites-moi? N'y suis-je point encore?
N'enni. M'y voici donc? Point du tout. M'y voilà?
Vous n'en approchez point. La chetive pecore
S'enfla si bien qu'elle creva.
Le monde est plein de gens qui ne sont pas plus sages:
Tout Bourgeois veut bâtir comme les grands Seigneurs,
Tout petit Prince a des Ambassadeurs,
Tout Marquis veut avoir des Pages.

FABLE IV.

Les deux Mulets.

DEux Mulets cheminoient, l'un d'avoine chargé,
L'autre portant l'argent de la Gabelle,
Celui-ci glorieux d'une charge si belle,
N'eût voulu pour beaucoup en être soulagé.
Il marchoit d'un pas relevé,
Et faisoit sonner sa sonnette.
Quand l'ennemi se presentant,
Comme il en vouloit à l'argent,
Sur le Mulet du fisc une troupe se jette,
Le saisit au frain, & l'arrête.
Le Mulet en se défendant,
Se sent percer de coups, il gemit, il soûpire.
Est-ce donc là, dit-il, ce qu'on m'avoit promis?
Ce Mulet qui me suit du danger se retire,
Et moi j'y tombe & je péris.
Ami, lui dit son camarade,
Il n'est pas toûjours bon d'avoir un haut emploi.
Si tu n'avois suivi qu'un Meûnier comme moi,

Tu ne ſerois pas ſi malade.

FABLE V.

Le Loup & le Chien.

UN Loup n'avoit que les os & la peau ?
Tant les Chiens faiſoient bonne garde.
Ce Loup rencontre un dogue auſſi puiſſant que beau,
Gras, poli, qui s'étoit fourvoyé par mégarde.
L'attaquer, le mettre en quartiers,
Sire Loup l'eût fait volontiers.
Mais il falloit livrer bataille ;
Et le Mâtin étoit de taille
A ſe défendre hardiment.
Le Loup donc l'aborde humblement,
Entre en propos, & lui fait compliment
Sur ſon embonpoint qu'il admire.
Il ne tiendra qu'à vous beau Sire,
D'être auſſi gras que moi, lui repartit le Chien,
Quittez les bois, vous ferez bien :
Vos pareils y ſont miſerables,
Cancres, haires, & pauvres diables,
Dont la condition eſt de mourir de faim,
Car quoi ? Rien d'aſſûré. Point de franche lipée ;
Tout à la pointe de l'épée.
Suivez-moi vous aurez un bien meilleur deſtin.
Le Loup reprit, que me faudra-t il faire ?
Preſque rien, dit le Chien, donner la chaſſe aux gens
Portans bâtons, & mandians.
Flater ceux du logis, à ſon Maître complaire ;
Moyennant quoi vôtre ſalaire
Sera force reliefs de toutes les façons,
Os de poulets, os de pigeons :

Digitized by Google

Sans parler de mainte caresse.
Le Loup déja se forge une felicité.
Qui le fait pleurer de tendresse.
Chemin faisant il vit le col du Chien pelé.
Qu'est-ce là, lui dit-il? Rien. Quoi rien.
Peu de chose.
Mais encore? Le colier dont je suis attaché,
De ce que vous voyez est peut-être la cause.
Attaché, dit le Loup. Vous ne courez donc pas
Où vous voulez? Pas toûjours, mais qu'importe?
Il importe si bien que de tous vos repas,
Je ne veux en aucune sorte,
Et ne voudrois pas même à ce prix un trésor,
Cela dit, Maître Loup s'enfuit, & court encor.

FABLE VI.

La Genisse, la Chévre, & la Brebis en Societé avec le Lion.

LA Genisse, la Chévre, & leur sœur la Brebis,
Avec un fier Lion Seigneur du voisinage,
Firent Societé, dit-on en tems jadis,
Et mirent en commun le gain & le dommage,
Dans les lacs de la Chévre un Cerf se trouva pris.
Vers ses associez aussi-tôt elle envoye.
Eux venus, le Lion par ses ongles conta,
Et dit, nous sommes quatre à partager la proye;
Puis en autant de parts le Cerf il dépeca:
Prit pour lui la premiere en qualité de Sire;
Elle doit être à moi, dit il, & la raison,
C'est que je m'appelle Lion,
A cela on a rien à dire.
La seconde par droit me doit échoir encor:
Ce droit, vous le sçavez, c'est le droit du plus fort.

Digitized by Google

Se mirent à jazer aussi confusément,
Que faisoient les Troyens quand la pauvre Cassandre,
Ouvroit la bouche seulement.
Il en prît aux uns comme aux autres;
Maint Oysillon se vit esclave retenu.
Nous n'écoutons d'instincts que ceux qui sont les nôtres,
Et ne croyons le mal que quand il est venu

FABLE IX.

Le Rat de Ville & le Rat des Champs.

Autrefois le Rat de Ville,
Invita le Rat des Champs,
D'une façon fort civile,
A des reliefs d'ortolans.
Sur un tapis de Turquie
Le couvert se trouva mis.
Je laisse à penser la vie
Que firent ces deux amis.
Le regal fut fort honnête,
Rien ne manquoit au festin:
Mais quelqu'un troubla la fête,
Pendant qu'ils étoient en train.
A la porte de la salle
Ils entendirent du bruit.
Le Rat de Ville détale,
Son camarade le suit.
Le bruit cesse, on se retire,
Rat en campagne aussi-tôt;
Et le Citadin de dire,
Achevons tout nôtre rôt.
C'est assez dit le rustique,

Digitized by Google

Qui causera dans la saison
Vôtre mort ou vôtre prison.
Gare la cage ou le chaudron.
C'est pourquoy, leur dit l'Hirondelle,
Mangez ce grain, & croyez-moy.
Les Oyseaux se mocquerent d'elle :
Ils trouvoient aux champs trop de quoy.
Quand la cheneviere fut verte,
L'Hirondelle leur dit : arrachez brin à brin
Ce qu'a produit ce maudit grain,
Ou soyez seurs de vôtre perte.
Prophéte de mal-heur, babillarde, dit-on,
Le bel employ que tu nous donnes :
Il nous faudroit mille personnes
Pour éplucher tout ce canton.
La chanvre étant tout à fait crûë,
L'Hirondelle ajoûta: Cecy ne va pas bien :
Mauvaise graine est tôt venuë.
Mais puisque jusqu'icy l'on ne m'a cruë en rien ?
Dés que vous verrez que la terre
Sera couverte, & qu'à leurs bleds
Les gens n'étant plus occupez
Feront aux Oysillons la guerre ;
Quand reginglettes & rezeaux
Attraperont petits Oyseaux ;
Ne volez plus de place en place :
Demeurez au logis, ou changez de climat,
Imitez le Canard, Gruë, & la Becasse.
Mais vous n'êtes pas en état
De passer comme nous les deserts & les ondes,
N'y d'aller chercher d'autres mondes.
C'est pourquoi vous n'avez qu'un parti qui soit seur :
C'est de vous renfermer au trou de quelque mur.
Les Oysillons las de l'entendre,

Nôtre espece excella, car tout ce que nous sommes
Linx envers nos pareils, & Taupes envers nous,
Nous nous pardonnons tout, & rien aux autres hommes,
On se voit d'un autre œil qu'on ne voit son prochain,
Le fabricateur souverain
Nous créa Besaciers tous de même maniére,
Tant ceux du tems passé que du tems d'aujourd'huy;
Il fit pour nos défauts la poche de derriere,
Et celle de devant pour les défauts d'autruy.

FABLE VIII.

L'Hirondelle & les petits Oyseaux.

Une Hirondelle en ses voyages
Avoit beaucoup apris. Quiconque a beaucoup vû,
Peut avoir beaucoup retenu:
Celle-cy prévoyoit jusqu'aux moindres orages
Et devant qu'ils fussent éclos
Les annonçoit aux Matelots.
Il arriva qu'au tems que le chanvre se séme,
Elle vit un Manant en courir maints sillons:
Cecy ne me plaît pas, dit-elle aux Oysillons,
Je vous plains; car pour moi dans ce peril extrême
Je sçauray m'éloigner, ou vivre en quelque coin.
Voyez-vous cette main qui par les airs chemine?
Un jour viendra, qui n'est pas loin,
Que ce qu'elle répand sera vôtre ruine
De là naîtront engins à vous envelopper,
Et lacets pour vous attraper:
Enfin mainte & mainte machine

Digitized by Google

Comme le plus vaillant je prétends la troisiéme :
Si quelqu'un de vous touche à la quatriéme,
Je l'étrangleray tout d'abord.

FABLE VII.

La Besace.

JUpiter dit un jour, que tout ce qui respire
S'en vienne comparoître aux pieds de ma grandeur.
Si dans son composé quelqu'un trouve à redire,
Il peut se déclarer sans peur.
Je mettray remede à la chose.
Venez Singe, parlez le premier, & pour cause.
Voyez ces animaux, faites comparaison
De leurs beautez avec les vôtres.
Estes-vous satisfait ? Moi, dit-il, pourquoi non ?
N'ay-je pas quatre pieds aussi bien que les autres ?
Mon portrait jusqu'icy ne m'a rien reproché.
Mais pour mon frere l'Ours on ne l'a qu'ébauché :
Jamais, s'il me veut croire il ne se fera peindre.
L'Ours venant là dessus, on crut qu'il s'alloit plaindre.
Tant s'en faut de sa forme il se loüa très-fort ;
Glosa sur l'Elephant, dit qu'on pourroit encor
Ajoûter à sa queuë, ôter à ses oreilles ;
Que c'étoit une masse informe & sans beauté.
L'Elephant étant écouté,
Tout sage qu'il étoit, dit des choses pareilles.
Il jugea qu'à son appetit ;
Dame Baleine étoit trop grosse.
Dame Fourmy trouva le Ciron trop petit,
Se croyant pour elle un Colosse.
Jupin les renvoya s'étant censurez tous :
Du reste contens d'eux ; mais parmi les fous

Demain vous viendrez chez moi :
Ce n'est pas que je me picque
De tous vos festins de Roy.
Mais rien ne vient m'interrompre,
Je mange tout à loisir.
Adieu donc si du plaisir
Que la crainte peut corrompre.

FABLE X.

Le Loup & l'Agneau.

La raison du plus fort est toûjours la meilleure ;
Nous l'allons montrer tout à l'heure
Un Agneau se désalteroit
Dans le courant d'une onde pure,
Un Loup survient à jeun qui cherchoit avanture,
Et que la faim en ces lieux attiroit.
Qui te rend si hardi de troubler mon breuvage !
Dit cet animal plein de rage,
Tu seras châtié de ta témerité.
Sire, répond l'Agneau, que vôtre Majesté
Ne se mette pas en colere ;
Mais plûtôt qu'elle considere
Que je me vais désalterant
Dans le courant,
Plus de vingt pas au dessous d'Elle :
Et que par conséquent en aucune façon
Je ne puis troubler sa boisson.
Tu la trouble, reprit cette bête cruelle,
Et je sçay que de moi tu médis l'an passé.
Comment l'aurois-je fait si je n'étois pas né ?
Reprit l'Agneau, je tette encor ma mere !

Digitized by Google

Si ce n'est toy, c'est donc ton frere.
Je n'en ay point. C'est donc quelqu'un des tiens :
Car vous ne m'épargnez guére,
Vous, vos bergers, & vos chiens.
On me l'a dit : il faut que je me vange.
Là-dessus au fonds des forêts
Le Loup l'emporta, & puis le mange,
Sans autre forme de procez.

FABLE XI.

L'Homme & son Image.
Pour M. D. D. D. L. R.

UN Homme qui s'aimoit sans avoir de rivaux,
Passoit dans son esprit pour le plus beau du monde ;
Il accusoit toûjours les miroirs d'être faux,
Vivant plus que content dans son erreur profonde.
Afin de le guerir le sort officieux
Presentoit par tout à ses yeux
Les Conseillers muets dont se servent nos Dames,
Miroirs dans les logis, miroirs chez les Marchands,
Miroirs aux poches des galands,
Miroirs aux ceintures des femmes.
Que fait nôtre Narcisse ; Il se va confiner,
Aux lieux les plus cachez qu'il peut s'imaginer,
N'osant plus des miroirs éprouver l'avanture :
Mais un canal formé par une forme pure,
Se trouve en ces lieux écartez.
Il s'y voit ; il se fâche, & ses yeux irritez
Pensent appercevoir une chimere vaine.
Il fait tout ce qu'il peut pour éviter cette eau ;
Mais quoy, le canal est si beau

Digitized by Google

Qu'il ne le quitte qu'avec peine.
On voit bien où je veux venir ;
Je parle à tous, & cette erreur extrême,
Est un mal que chacun se plaît d'entretenir.
Nôtre ame c'est cet homme amoureux de lui-même
Tant de miroirs se sont les sottises d'autrui ;
Miroirs de nos défauts les Peintres légitimes.
Et quand au Canal, c'est lui
Que chacun sçait, le Livre des Maximes

FABLE XII.

Le Dragon à plusieurs têtes, & le Dragon à plusieurs queuës.

UN envoyé du grand Seigneur,
Préferoit, dit l'Histoire, un jour chez l'Empereur
Les forces de son Maître à celles de l'Empire.
Un Allemand se mit à dire,
Nôtre Prince a des dépendans
Qui de leur Chef sont si puissans,
Que chacun d'eux pourroit foudroyer une Armée.
Le Chiaoux homme de sens
Lui dit. Je sçay par renommée
Ce que chaque Electeur peut de monde fournir,
Et cela me fait souvenir
D'une avanture étrange & qui pourtant est vraye,
J'étois en un lieu seur, lors que je vis passer
Les cent têtes d'une Hydre au travers d'une haye.
Mon sang commence à se glacer,
Et je croy qu'à moins on s'effraye.
Je n'en eus toutefois que la peur sans le mal.
Jamais le corps de l'animal.

Digitized by Google

Ne pût venir vers moy, ny trouver d'ouverture.
Je rêvois à cette avanture,
Quand un autre Dragon qui n'avoit qu'un seul chef
Et bien plus qu'une queuë, à passer se presente
Me voilà saisi derechef
D'étonnement & d'épouvente.
Ce chef passe,& le corps, & chaque queuë aussi,
Rien ne les empêcha, l'un fit chemin à l'autre.
Je soutiens qu'il en est ainsi
De vôtre Empereur & du nôtre.

FABLE XIII.

Les Voleurs & l'Asne.

POur un Asne enlevé deux Voleurs se battoient:
L'un vouloit le garder:l'autre le vouloit vendre
Tandis que coups de point trottoient.
Et que nos champions songeoient à se défendre,
Arrive un Troisiéme Larron,
Qui saisit Maître Aliboron.
L'Asne c'est quelque fois une pauvre Province,
Les Voleuts sont tel & tel Prince :
Comme le Transilvain, le Turc & le Hongrois.
Au lieu de deux j'en rencontre trois;
Il est assez de cette marchandise
De nul d'eux n'est souvent la Province conquise.
Un quart Voleur survient qui les accorde net,
En se saisissant du Baudet.

Digitized by Google

FABLE XIV.

Simonide preservé par les Dieux.

ON ne peut trop loüer trois sortes de personnes
Les Dieux, sa Maîtresse, & son Roy.
Malherbe le disoit, j'y souscris quant à moy :
Ce sont maximes toûjours bonnes.
La loüange chatoüille & gagne les esprits.
Les faveurs d'une belle en font souvent le prix.
Voyons comme les Dieux l'ont quelquefois payée.
Simonide avoit entrepris
L'Eloge d'un Athelete, & la chose essayée
Il trouva son sujet plein de recits tous nus.
Les parens de l'Athelete étoient gens inconnus,
Son pere un bon Bourgeois, lui sans autre merite,
Matiere infertile & petite.
Le Poëte d'abord parla de son Heros.
Aprés avoir dit ce qu'il en pouvoit dire ;
Il se jette à côté, se met sur le propos
De Castor & Pollux, ne manque pas d'écrire
Que leur exemple étoit aux luteurs glorieux :
Eleve leurs combats, spécifiant les lieux
Où ces freres s'étoient signalez davantage.
Enfin l'Eloge de ces Dieux
Faisoit les deux tiers de l'Ouvrage.
L'Athelete avoit promis d'en payer un talent :
Mais quand il le vit, le galand,
N'en donna que le tiers, & il dit franchement
Que Castor & Pollux acquitassent le reste.
Faites-vous contenter par ce couple celeste :
Je vous veux traiter cependant.

Digitized by Google

Venez souper chez-moi, nous feront bonne vie,
Les conviez sont gens choisis,
Mes parens, mes meilleurs amis.
Soyez donc de la compagnie.
Simonide promit. Peut-être qu'il eut peur
De perdre outre son dû le gré de sa loüange.
Il vient, l'on festine, l'on mange,
Chacun étant en bel humeur.
Un domestique accourt, l'avertit qu'à la porte
Deux hommes demandoient à le voir promtement
Il sort de table & la cohorte
N'en perd pas un seul coup de dent.
Ces deux hommes étoient les gemeaux de l'éloge,
Tous deux lui rendoient grace, & pour prix de ses vers
Ils l'avertissent qu'il déloge;
Et que cette maison va tomber à l'envers.
La prédiction en fut vraye
Un pillier manque, & le platfonds
Ne trouvant plus rien qui l'étaye,
Tombe sur le festin, brise plats & flacons,
N'en fait pas moins aux échansons.
Ce ne fut pas le pis, car pour rendre complette
La vangeance dûë au Poëte,
Une poutre cassa les jambes à l'Athelete,
Et renvoya les conviez
Pour la plûpart estropiez.
La renommée eut soin de publier l'affaire;
Chacun cria miracle, on doubla le salaire
Que meritoient les vers d'un homme aimé des Dieux;
Il n'étoit fils de bonne mere
Qui les payant à qui mieux mieux,
Pour ses ancêtres n'en fit faire.
Je reviens à mon texte, & dis premierement
Qu'on

Qu'on ne sçauroit manquer de loüer largement
Les Dieux & leurs pareils: de plus que Melpomene
Souvent sans déroger trafique de sa peine:
Enfin qu'on doit tenir nôtre art en quelque prix.
Les grands se font honneur déslors qu'ils nous font grace,
Jadis l'Olympe & le Parnasse.
Etoient freres & bons amis.

FABLES XVI.

La Mort & le Bucheron.

UN pauvre Bucheron tout couvert de ramée,
Sous le faix du fagot aussi-bien que des ans,
Gemissant & courbé marchoit à pas pesans,
Et tâchoit de gagner sa chaumine enfumée.
Enfin n'en pouvant plus d'effort & de douleur,
Il met bas son fagot, il songe à son malheur.
Quel plaisir a-t-il eu depuis qu'il est au monde;
En est-il un plus pauvre en la machine ronde;
Point de pain quelquefois, & jamais de repos.
Sa Femme, ses Enfans, les Soldats, les Impôts,
Le Créancier & la Courvée
Lui font d'un malheureux la peinture achevée,
Il appelle la mort, elle vient sans tarder
Lui demander ce qu'il faut faire:
C'est, dit-il, afin de m'aider
A recharger ce bois, tu ne tarderas guéres.
Le trépas vient tout guérir:
Mais ne bougeons d'où nous sommes.
Plûtôt souffrir que de mourir,
C'est la devise des Hommes.

Digitized by Google

FABLE XVII.

L'Homme entre deux âges & ses deux Maîtresses.

Un Homme de moyen âge,
Et tirant sur le grison,
Jugea qu'il étoit saison,
De songer au Mariage.
Il avoit du contant,
Et pourtant
Dequoi choisir : toutes vouloient lui plaire ;
En quoi nôtre amoureux ne se pressoit pas tant.
Bien adresser n'est pas petite affaire.
Deux Veuves sur son cœur eurent le plus de part ;
L'une encor verte, & l'autre un peu bien mûre :
Mais qui rapportoit par son art
Ce qu'avoit détruit la nature.
Ces deux Veuves en badinant,
En riant, en lui faisant fête,
L'alloient quelquefois tastonnant,
C'est-à-dire ajustant sa tête.
La Vieille à tous momens de sa part emportoit,
Un peu de poil noir qui restoit,
Afin que son Amant en fût plus à sa guise.
La jeune saccageoit les poils blancs à son tour.
Toutes deux firent tant que nôtre tête grise
Demeura sans cheveux, & se douta du tour.
Je vous rends, leur dit-il, mille graces, les Belles,
Qui m'avez si bien tondu :
J'ai plus gagné que perdu :
Car d'Hymen point de nouvelles.
Celle que je prendrois voudroit qu'à sa façon
Je vécusse, & non à la mienne,

Il n'est tête chauve qui tienne ;
Je vous suis obligé, Belle de la Leçon.

FABLE XVIII.

Le Renard & la Cicogne.

Compere le Renard se mit un jour en frais,
Et retint à dîner commere la Cicogne.
Le régal fut petit, & sans beaucoup d'apprêts,
Le galand pour toute besogne
Avoit un broüet clair (il vivoit chichement).
Ce broüet fut par lui servi sur une assiette :
La Cicogne au long bec n'en pût attraper miette.
Et le drôle eût lappé le tout en un moment.
Pour se vanger de cette tromperie,
A quelque tems de là, la Cicogne le prie :
Volontiers, lui dit-il, car avec mes amis,
Je ne fais point ceremonie.
A l'heure dite il courut au logis
De la Cicogne son hôtesse,
Loüa trés-fort sa politesse,
Trouva le dîner cuit à point.
Bon apetit sur tout: Renards n'en manquent point.
Il se réjoüissoit à l'odeur de la viande,
Mise en menus morceaux, & qu'il croyoit friande.
On servit pour l'embarasser.
En un vase à long col, & d'étroite emboucheure.
Le bec de Cicogne y pouvoit bien passer,
Mais le museau du Sire étoit d'autre mesure.
Il lui falut à jeun retourner au logis,
Honteux comme un Renard qu'une Poule auroit pris ;
Serrant la queuë, & portant bas l'oreille.
Trompeurs, c'est pour vous que j'écris :
Attendez-vous à la pareille.

Digitized by Google

FABLE XIX.

L'Enfant & le Maître d'Ecole.

DAns ce recit je prétens faire voir
D'un certain Sot la remontrance vaine.
Un jeune enfant dans l'eau se laissa choir,
En badinant sur le bords de la Seine.
Le Ciel permit qu'un saule se trouva.
Dont le branchage, aprés Dieu le sauva,
S'étant pris, dis-je, aux branches de la saule;
Par cet endroit passe un Maître d'Ecole:
L'Enfant lui crie, au secours, je péris.
Le Magister se tournant à ses cris,
D'un ton fort grave à contre tems s'avise
De le tancer: Ah le petit baboüin!
Voyez, dit-il, où l'a mis la sottise!
Et puis prenez de tels fripons le soin.
Que les parens sont malheureux qu'il faille
Toûjours veiller à de semblable canaille!
Qu'ils ont de maux, & que je plains leur sort!
Ayant tout dit, il mit l'Enfant à bord.
Je blâme ici plus de gens qu'on ne pense.
Tout babillard, tout censeur, tout pedant,
Se peut connoître au discours que j'avance;
Chacun des trois fait un peuple fort grand;
Le Créateur en a beni l'engeance.
En toute affaire ils ne font que songer
Aux moyens d'exercer leur langue
Hé mon ami, tire moi de danger,
Tu feras aprés ta harangue.

Digitized by Google

FABLE XX.

Le Cocq & la Perle.

UN jour un Cocq détourna
Une perle qu'il donna
Au beau premier Lapidaire.
Je la crois fine, dit-il,
Mais le moindre grain de mil
Seroit bien mieux mon affaire.
Un ignorant hérita
D'un Manuscrit qu'il porta
Chez son voisin le Libraire.
Je crois, dit-il qu'il est bon,
Mais la moindre éducation
Seroit bien mieux mon affaire.

FABLE XXI.

Les Frélons & les Mouches à miel.

A L'œuvre on connoît l'Artisan.
Quelques rayons de miel sans maîtresse trou-
Des Frélons les reclamerent. [verent.
Des Abeilles s'oposant,
Devant certaine Guespe on traduisit la cause.
Il étoit mal-aisé de décider la chose.
Les témoins déposoient qu'autour de ses rayons
Des animaux ailez, bourdonnant, un peu longs,
De couleur fort tannée, & tels que les Abeilles,
Avoient long-tems paru. Mais quoi dans les
Ces enseignes étoient pareilles [Frélons
La Guespe ne sçachant que dire à ces raisons
Fit enquête nouvelle; & pour plus de lumiere
Entendit une formilliere.
Le point n'en pût être éclairci.

Digitized by Google

De grace, à quoi bon tout ceci ?
Dit une Abeille fort prudente.
Depuis tantôt six mois que la cause est pendante :
Nous voici comme aux premiers jours.
Pendant cela le miel se gâte.
Il est tems desormais que le Juge se hâte :
N'a-t-il point assez leché l'Ours ?
Sans tant de contredits, & d'interlocutoires,
Et de fatras, & Grimoires,
Travaillons, les Frélons & nous :
On verra qui sçait faire avec un suc si doux,
Des Cellules si bien bâties.
Le refus des Frélons fit voir
Que cet art passoit leur sçavoir :
Et la Guespe ajugea le miel à leurs parties.
Plût à Dieu qu'on reglât ainsi tous les procés :
Que des Turcs en cela l'ont suivît la méthode !
Le simple sens commun nous tiendroit lieu de Code,
Il ne faudroit point tant de frais :
Au lieu qu'on nous mange, on nous gruge,
On nous mine par des longueurs :
On fait tant à la fin que l'Huitre est pour le Juge,
Les écailles pour les Plaideurs.

FABLE XXII.

Le Chêne & Roseau.

LE Chêne un jour dit au Roseau,
Vous avez bien sujet d'accuser la Nature.
Un Roitelet pour vous est un pesant fardeau.
Le moindre vent qui d'avanture
Fait rider la face de l'eau,
Vous oblige à baisser la tête :
Cependant que mon front au Caucase pareil,
Non content d'arrêter les rayons du Soleil,

Digitized by Google

Brave l'effort de la tempête.
Tout vous est Aquilon : tout me semble Zephir.
Encor si vous naissiez à l'abri du feüillage,
Dont je couvre le voisinage,
Vous n'auriez pas tant à souffrir :
Je vous défendrois de l'orage ;
Mais vous naissez le plus souvent
Sur les humides bords des Royaumes du vent
La nature envers vous me semble bien injuste.
Vôtre comparaison, lui répondit l'Arbuste,
Part d'un bon naturel : mais quittez ce souci
Les vents me sont bien moins qu'à vous tres-redoutables.
Je plie, & ne romps pas. Vous avez jusqu'ici
Contre leurs coups épouvantables ;
Resisté sans courber le dos :
Mais attendons la fin : Comme il disoit ces mots,
Du bout de l'Orison accourt avec furie
Le plus terrible des enfans
Que le Nort eût porté jusques là dans ses flancs.
L'Arbre tient bon, le Roseau plie,
Le vent redouble ses efforts :
Et fait si bien qu'il déracine :
Celui de qui la tête au Ciel étoit voisine
Et dont les pieds touchoient à l'empire des morts.



LIVRE II.

FABLE XXIII.

Contre ceux qui ont le goût difficile.

QUand j'aurois en naissant reçû de Calliope,
Les dons qu'à ses amans cette Muse a promis.

Digitized by Google

Je les consacrerois aux mensonges d'Esope :
Le Mensonge & les Vers de tout tems sont amis.
Mais je ne me crois pas si cheri du Parnasse
Que de sçavoir orner toutes ces fictions :
On peut donner du Lustre à leurs inventions :
On le peut, je l'essaye, un plus sçavant le fasse.
Cependant jusqu'ici d'un langage nouveau
J'ai fait parler le Loup & répondre l'Agneau.
J'ai passé plus avant ; les Arbres & les Plantes,
Sont devenus chez moi créatures parlantes.
Qui ne prendront ceci pour un enchantement ;
Vraiment, me diront nos critiques,
Vous parlez magnifiquement
De cinq ou six contes d'enfant
Censeurs en voulez-vous qui soient plus autentiques,
Et d'un stile plus haut ? En voici. Les Troyens
Aprés dix ans de guerre autour de leurs murailles ;
Avoient lassé les Grecs qui par mille moyens,
Par mille assauts, par cent batailles,
N'avoient pû mettre à bout cette fiére Cité :
Quand un cheval de bois par Minerve inventé
D'un rare & nouvel artifice,
Dans ses énormes flancs reçût le Sage Ulysse,
Le vaillant Diomede, Ajax l'impetueux,
Que ce Colosse monstrueux
Avec leurs Escadrons devoit porter dans Troye ;
Livrant à leur fureur ses Dieux même en proye :
Stratagême inoüi, qui de fabricateurs.
Paya la constance & la peine.
C'est assez, me dira quelqu'un de nos Auteurs,
La période est longue, il faut reprendre haleine.
Et puis vôtre cheval de bois,

Vos,

Digitized by Google

Vos Heros avec leurs Phalanges,
Ce sont des contes plus étranges
Qu'un Renard qui cajole un Corbeau sur sa voix,
De plus il vous sied mal d'écrire en ce haut stile.
Et bien, baissons d'un ton : La jalouse Amarille
Songeoit à son Alcippe, & croyoit de ses soins,
N'avoir que ses Moutons & son Chien pour témoins.
Tyrcis qui l'aperçût se glisse entre deux saules ;
Il entend la Bergere adressant ces paroles
Au doux Zephire, & le priant,
De les porter à son Amant.
Je vous arrête à cette rime,
Dira mon Censeur à l'instant.
Je ne la tiens pas légitime,
Ny d'une assez grande vertu.
Remettez pour le mieux ces deux vers en la fonte
Maudit Censeur te tairas-tu ?
Ne sçaurois je achever mon conte ;
C'est un dessein trés-dangereux
Que d'entreprendre de te plaire.
Les délicats sont malheureux,
Rien ne sçauroit les satisfaire.

FABLE XXIV.

Conseil tenu par les Rats.

UN Chat nommé Rodilardus
Faisoit des Rats telle déconfiture,
Que l'on n'en voyoit presque plus,
Tant il en avoit mis dedans la sepulture.
Le peu qu'il en restoit n'osant quitter son trou,

Digitized by Google

Ne trouvoit à manger que le quart de son sou,
Et Rodilard passoit chez la gent miserable,
Non pour un chat mais pour un diable.
Or un jour qu'au haut & au loin
Le galand alla chercher femme;
Pendant tout le sabat qu'il fit avec sa Dame,
Le demeurant des Rats tint Chapitre en un coin
Sur la necessité presente.
Dés l'abord leur Doïen, personne fort prudente
Opina qu'il faloit, & plûtôt que plus tard,
Attacher un grelot au cou de Rodilard,
Qu'ainsi quand il iroit en guerre;
De sa marche avertis, ils s'enfuitoient sous terre.
Qu'il n'y sçavoit que ce moyen.
Chacun fut de l'avis de Monsieur le Doïen.
Chose ne leur parut à tous plus salutaire,
La difficulté fut d'attacher le grelot.
L'un dit je n'y vas point, je ne suis pas si sot:
L'autre je ne sçaurois. Si bien que sans rien faire
On se quitta. J'ai maints Chapitres vûs,
Qui pour neant se sont ainsi tenus;
Chapitres, non de Rats, mais Chapitres de Moines.
Voire Chapitre de Chanoines.
Ne faut-il que déliberer,
La Cour en Conseillers foisonne:
Est-il besoin d'executer,
L'on ne rencontre plus personne.

Digitized by Google

FABLE XXV.

Le Loup plaidant contre le Renard par devant un Singe.

UN Loup disoit que l'on l'avoit volé.
Un Renard son voisin, d'assez mauvaise vie,
Pour ce prétendu vol par lui fut apellé.
Devant le Singe il fut plaidé,
Non point par Avocats, mais par chaque partie.
Themis n'avoit point travaillé.
De memoire de Singe à fait plus embroüillé.
Le Magistrat suoit en son Lit de Justice.
Aprés qu'on eut bien contesté,
Repliqué, crié, tempeté,
Le Juge instruit de leur malice,
Leur dit, je vous connois de long-tems, mes amis,
Et tous deux vous païerez l'amende:
Car toi Loup tu te plains quoiqu'on ne t'ait rien pris
Et toi Renard as pris ce que l'on te demande.
Le Juge prétendoit qu'à tort & à travers
On ne sçauroit manquer condamnant un pervers.

Quelques personnes de bon sens ont crû que l'impossibilité & la contradiction qui est dans le jugement de ce Singe, étoit une chose à censurer, mais je ne m'en suis servi qu'aprés Phedre, & c'est en cela que consiste le bon mot, selon mes avis.

Digitized by Google

FABLE XXVI.

De deux Taureaux & une Grenoüille.

Deux Taureaux combattoient à qui possederoit
Une Genisse avec l'Empire.
Une Grenoüille en soûpiroit :
Qu'avez-vous ? se mit à lui dire
Quelqu'un du peuple croassant.
Et ne voyez-vous pas, dit-elle,
Que la fin de cette querelle
Sera l'exil de l'un, que l'autre le chassant
Le fera renoncer aux campagnes fleuries :
Il ne regnera plus sur l'herbe des prairies,
Viendra dans nos marets regner sur les roseaux;
Et nous foulant aux pieds jusqu'au fond des eaux
Tantôt l'un, & puis l'autre, il faudra qu'on pâtisse
Du combat qu'a causé Madame la Genisse.
Cette crainte étoit de bon sens.
L'un des Taureaux en leur demeure,
S'alla cacher à leurs dépens.
Il en écrasoit vingt par heure.
Hélas on voit que de tout temps
Les petits ont paty des sottises des grands,

Digitized by Google

FABLE XXVII.

Les Chauvesouris & les deux Belettes.

UNe Chauvesouris donna tête baissée
Dans un nid de Belettes,& si-tôt qu'elle y fut
L'autre envers les souris de long-tems courroucée
Pour la devorer accourut.
Quoi vous osez, dit-il, à mes yeux vous produire
Aprés que vôtre race a tâché de me nuire!
N'êtes-vous pas Souris? Parlez sans fiction.
Oüi vous l'êtes, ou bien je ne suis pas Belette.
Pardonnez moi, dit la pauvrette,
Ce n'est pas ma profession.
Moi souris!des méchans vous ont dit ces nouvelles
Grace à l'auteur de l'Univers
Je suis Oyseau, voyez mes aîles:
Vive la gent qui fend les airs.
Sa raison plût, & sembla bonne,
Elle fait si bien qu'on lui donne;
Liberté de se retirer.
Deux jours aprés nôtre étourdie
Aveuglement se va fourer
Chez une autre Belette aux Oyseaux ennemie.
La voila derechef en danger de sa vie.
La Dame du logis avec son long museau
S'en alloit la croquer en qualité d'Oyseau,
Quand elle protesta qu'on lui faisoit outrage.
Moi pour telle passer! Vous n'y regardez-pas,
Qui fait l'Oyseau? C'est le plumage.
Je suis Souris, vivent les Rats.
Jupiter confonde les Chats.

Digitized by Google

Par cette adroite repartie.
Elle sauva deux fois sa vie.
Plusieurs se sont trouvez qui d'écharpe changeans
Aux dangers, ainsi qu'elles, ont souvent fait la figure
Le Sage dit, selon les gens,
Vive le Roi, vive la ligue.

FABLE XXVIII.

L'Oyseau blessé d'une Fléche,

MOrtellement atteint d'une fléche empennée ;
Un Oyseau déploroit sa triste destinée !
Et disoit en souffrant un surcroit de douleur,
Faut-il contribuër à son propre malheur :
Cruels humains, vous tirez de nos aîles
Dequoi faire voler ces machines mortelles
Mais ne vous mocquez-point engeance sans pitié
Souvent il vous arrive un sort comme le nôtre.
Des enfans de Japet toûjours une moitié
Fournira des armes à l'autre.

FABLE XXIX.

La Lice & sa Compagne.

UNe Lice étant sur son terme,
Et ne sçachant où mettre un fardeau si pesant.
Fait si bien qu'à la fin sa Compagne consent
De lui prêter sa hute, où la Lice s'enferme.

Digitized by Google

Au bout de quelque tems sa Compagne revient.
La Lice lui demande encor une quinzaine.
Ses petits ne marchoient, disoit-elle qu'à peine :
Pour faire court elle l'obtient.
Ce second terme échû, l'autre lui redemande
Sa maison, sa chambre, son lit.
La Lice cette fois montre les dents, & dit,
Je suis prête à sortir avec toute ma bande,
Si vous pouvez nous mettre hors :
Ses enfans étoient déja forts.
Ce qu'on donne aux méchans, toûjours on le regrette ;
Pour tirer d'eux ce qu'on leur prête
Il faut que l'on en vienne aux coups ;
Il faut plaider, il faut combattre.
Laissez-leur prendre un pied chez vous,
Ils en auront bien-tôt pris quatre.

FABLE XXX.

L'Aigle & l'Escarbot.

L'Aigle donnoit la chasse à Maître Jean Lapin
Qui droit à son terrier s'enfuyoit au plus vîte.
Le trou de l'Escarbot se rencontre en chemin.
Je laisse à penser si ce gîte
Etoit seur, mais où mieux ; Jean Lapin s'y blotit.
L'Aigle fondant sur lui nonobstant cet azile,
L'Escarbot intercede & dit,
Princesse des Oyseaux, il vous est fort facile
D'enlever malgré moi ce pauvre malheureux :
Mais ne me faites pas cet affront, je vous prie,
Et puisque Jean Lapin vous demande la vie,

Digitized by Google

Donnez-la lui de grace ou l'ôtez à nous deux :
C'est mon voisin, c'est mon compere.
L'Oyseau de Jupiter sans répondre un seul mot,
Choque de l'aisle l'Escarbot,
L'étourdit, l'oblige à se taire,
Enleve Jean Lapin. L'Escarbot indigné,
Vole au nid de l'Oyseau, fracasse en son absence
Ses œufs, ses tendres œufs, sa plus douce esperance,
Pas un seul ne fut épargné.
L'Aigle étant de retour, & voyant ce menage,
Remplit le Ciel de cris, & pour comble de rage,
Ne sçait sur qui vanger le tort qu'elle a souffert.
Elle gemit en vain, sa plainte au vent se perd.
Il falut pour cet an vivre en mere affligée,
L'an suivant elle mit son nid en lieu plus haut.
L'Escarbot prend son tems, fait faire aux œufs le saut :
La mort de Jean Lapin derechef est vangée.
Ce second deüil fut tel que l'écho de ces bois
N'en dormit de plus de six mois.
L'Oyseau qui porte Ganimede,
Du Monarque des Dieux enfin implore l'aide,
Dépose en son Giron ses œufs, & croit qu'en paix
Ils seront dans ce lieu, que pour ses interêts
Jupiter se verra contraint de les défendre :
Hardy qui les iroit là prendre.
Aussi ne les y prit-on pas.
Leur ennemy changea de note :
Sur la robe du Dieu fit tomber une crote :
Le Dieu la secoüant jetta les œufs à bas.
Quand l'Aigle sçût l'inadvertance,
Elle menaça Jupiter
D'abandonner sa Cour, daller vivre au desert :
De quitter toute dépendance,
Avec mainte autre extravagance.

Digitized by Google

Le pauvre Jupiter se tût :
Devant son Tribunal l'Escarbot comparut,
Fit sa plainte, & conta l'affaire.
On fit entendre à l'Aigle enfin qu'elle avoit tort :
Mais les deux ennemis ne voulant point d'accord,
Le Monarque des Dieux s'avisa pour bien faire,
De transporter le tems où l'Aigle fait l'amour,
En une autre saison, quand la race Escarbote
Est en quartier d'hyver, & comme la Marmotte
Se cache & ne voit point le jour.

FABLE XXXI.

Le Lion & le Moucheron.

VA-t-en insecte, excrement de la terre ;
C'est en ces mots que le Lion
Parloit un jour au Moucheron.
L'autre lui declara la guerre.
Penses-tu, lui dit-il, que ton titre de Roi
Me fasse peur, ny me soucie ?
Un Bœuf est plus puissant que toi,
Je le mene à ma fantaisie.
A peine il achevoit ces mots,
Que lui même il sonna la charge,
Fut le Trompette & les Heros.
Dans l'abord il se met au large :
Puis prend son tems, fond sur le cou
Du Lion qu'il rend presque fou.
Le quadrupede écume, & son œil étincelle :
Il rugit : on se cache, on tremble à l'environ,
Et cette alarme universelle
Est l'ouvrage du Moucheron.

Digitized by Google

Un avorton de Mouche en cent lieux le harcelle,
Tantôt pique l'échine, & tantôt le museau.
Tantôt entre au fond du nazeau.
La rage alors se trouve à son faiste montée:
L'invincible ennemi triomphe & rit de voir
Qu'il n'est griffe ny dent en la bête irritée
Qui de la mettre en sang ne fasse son devoir.
Le malheureux Lion se déchire lui-même:
Fait raisonner sa queuë à l'entour de ses flancs,
Bat l'air qui n'en peut moins, & sa fureur extrême
Le fatigue, l'abat; le voila sur les dents.
L'insecte du combat se retire avec gloire:
Comme il sonna la charge, il sonne la victoire;
Va par tout l'anonncer, & rencontre en chemin
L'embuscade d'une Araignée:
Il y rencontre aussi sa fin.
Quelle chose par là nous peut être enseignée?
J'en vois deux, dont l'une est qu'entre nos ennemis
Les plus à craindre sont souvent les plus petits.
L'autre, qu'aux grands perils tel a pû se soustraire
Qui perit pour la moindre affaire.

FABLE XXXII.

L'Asne chargé d'éponges, & l'Asne chargé de sel.

UN Asnier, son Sceptre à la main
Menoit en Empereur Romain.
Deux Coursiers à longues oreilles.
L'un d'éponges chargé marchoit comme un courier.
Et l'autre se faisant prier

Portoit comme on dit, les bouteilles.
Sa charge étoit de sel. Nos gaillards pelerins
Par monts, par vaux & par chemins
Au gué d'une riviere à la fin arriverent,
Et fort empêchez se trouverent.
L'Asnier qui tous les jours traversoit ce gué là
Sur l'Asne à l'éponge monta,
Chassant devant lui l'autre bête,
Qui voulant en faire à sa tête,
Dans un trou se précipita,
Revint sur l'eau, puis échapa:
Car au bout de quelques nagées.
Tout son sel se fondit si bien
Que le Baudet ne sentit rien
Sur ses épaules soulagées.
Camarade Epongier prit exemple sur lui.
Comme un Mouton qui va sur la foi d'autrui.
Voila mon Asne à l'eau, jusqu'au col il se plonge,
Lui, le Conducteur & l'Eponge.
Tous trois bûrent d'autant, l'Asnier & le Grison
Firent à l'Eponge raison.
Celle-ci devint si pesante,
Et de tant d'eau s'emplit d'abord,
Que l'Asne succombant ne pût gagner le bord.
L'Asnier l'embrassoit dans l'attente.
D'une prompte & certaine mort.
Quelqu'un vint au secours: qui ce fut, il n'importe,
C'est assez qu'on ait vû par là qu'il ne faut point
Agir chacun de même sorte.
J'en voulois venir à ce point.

Digitized by Google

FABLE XXXIII.

Le Lion & le Rat.

IL faut autant qu'on peut obliger tout le monde
On a souvent besoin d'un plus petit que soi.
De cette verité deux fables feront foi,
Tant la chose en preuves abonde.
Entre les pattes d'un Lion,
Un Rat sortit de terre assez à l'étourdie.
Le Roi des animaux à cette occasion
Montra ce qu'il étoit, & lui donna la vie
Ce bien fait ne fut pas perdu.
Quelqu'un auroit-il jamais crû
Qu'un Lion d'un Rat eût affaire?
Cependant il avint qu'au sortir des forêts
Ce Lion fut pris dans des rets
D'où ses rugissemens ne le pûrent défaire.
Sire Rat accourut, & fit tant par ses dents:
Qu'une maille rongée emporta tout l'ouvrage,
Patience & longueur de tems
Font plus que force ni que rage.

FABLE XXXIV.

La Colombe & la Fourmy.

L'Autre exemple est tiré d'animaux plus petits.
Le long d'un clair ruisseau buvoit une Colombe:

Digitized by Google

Quand l'eau se panchant une Fourmy y tombe.
Et dans cet Ocean l'on eût vû la Fourmy,
S'efforcer, mais en vain, de regagner la rive.
La Colombe aussi-tôt usa de charité.
Un brin d'herbe dans l'eau par elle étant jetté,
Ce fut un promotoire où la Fourmy arrive.
Elle se sauve, & là dessus,
Passe un certain Croquant qui marchoit les pieds nuds.
Ce Croquant par hazard avoit un Arbaleste.
Dés qu'il voit l'oyseau de Venus
Il le croit en son pot, & déja lui fait fête.
Tandis qu'à le tuër mon Villageois s'aprête,
La Fourmy le pique au talon.
Le Vilain retourne la tête.
La Colombe l'entend, part, & tire de long.
Le soupé du Croquant avec elle s'envole:
Point de Pigeon pour une obole.

FABLE XXXV.

L'Astrologue qui se laisse tomber dans un Puits.

UN Astrologue un jour se laissa choir
Au fond d'un Puits. On lui dit, pauvre bête,
Tandis qu'à peine à tes pieds tu peux voir,
Pense-tu lire au dessus de ta tête?
Cette avanture en soi: sans aler plus avant,
Peut servir de leçon à la plûpart des hommes.
Parmi ce que de gens sur la terre nous sommes,
Il en est que fort peu souvent
Ne se plaise d'entendre dire,

Digitized by Google

Qu'au livre du Destin les mortels peuvent lire.
Mais ce Livre qu'Homere & les siens ont chanté,
Qu'est ce que le hazard parmi l'antiquité,
Et parmi nous la Providence ?
Or du hazard il n'est point de science :
S'il en étoit on auroit tort
De l'appeller hazard, ny fortune, ny sort,
Toutes choses très-incertaines.
Quant aux volontez souveraines
De celui qui fait tout, & rien qu'avec dessein.
Qui les fait que lui seul, comment lire en son sein
Auroit-il imprimé sur le front des Etoiles
Ce que la nuit des tems renferme dans ses voiles :
A quelle utilité, pour exercer l'esprit
De ceux qui de la Sphere & du Globe ont écrit;
Pour nous faire éviter des maux inevitables ?
Nous rendre dans les biens des plaisirs incapables:
Et causant du dégoût pour ses biens prévenus,
Les convertit en maux devant qu'ils soient venus;
C'est erreur, ou plûtôt c'est crime de le croire.
Les Firmament se meut, les Astres font leur cours
Le Soleil nous luit tous les jours ;
Tous les jours sa clarté succede à l'ombre noire,
Sans que nous en puissions autre chose inferer
Que la necessité de luire & d'éclairer,
D'amener les saisons, de meurir les semences,
De verser sur le corps certaines influences.
Du reste, en quoi répond au sort toûjours divers
Ce train toûjours égal marche dans l'Univers ?
Charlatans, faiseurs d'horoscope,
Quitez les Cours des Princes de l'Europe,
Emmenez avec vous les soufleurs tout d'un tems,
Vous ne meritez pas plus de foi que ces gens :
Je m'emporte un peu trop, revenons à l'histoire
De ce Speculateur qui fut contraint de boire.

Digitized by Google

Outre la verité de son air mensonger
C'est l'image de ceux qui baillent aux chimeres,
Cependant qu'ils sont en danger,
Soit pour eux, soit pour leurs affaires.

FABLE XXXVI.

Le Liévre & les Genoüilles.

UN Liévre en son gîte songeoit,
Car que faire en un gîte à moins que l'on ne songe?
Dans un profond ennui ce Liévre se plongeoit:
Cet animal est triste & la crainte le ronge.
Les gens de naturel peureux.
Sont, disoit-il, bien malheureux.
Ils ne sauroient manger morceau qui leur profite,
Jamais un plaisir pur: toûjours divers,
Voilà comme je vis, cette crainte maudite
M'empêche de dormir sinon les yeux ouvers,
Corrigez-vous, dira quelque sage cervelle.
Et la peur se corrige-t-elle?
Je croi même qu'en bonne foi
Les hommes ont peur comme moi,
Ainsi raisonnoit nôtre Liévre,
Et cependant faisoit le guet:
Il étoit douteux, inquiet:
Un soufle, un ombre: un rien, tout lui donnoit la fiévre,
Le Melancolique Animal
En révant à cette matiere.
Entend un leger bruit: ce lui fut un signal
Pour s'enfuir devers sa tanniere.

Digitized by Google

Il s'en alla passer sur le bord d'un étang.
Grenoüilles aussi-tôt de sauter dans les ondes.
Grenouüilles de rentrer en leurs grottes profondes
Oh, dit-il, j'en fais faire autant
Qu'on m'en fait faire ! Ma presence
Effraye aussi les gens! Je mets l'alarme au champ!
Et d'où me vient cette vaillance?
Comment, des animaux qui tremblent devant moi.
Je suis donc un foudre de guerre.
Il n'est, je vois bien, si poltron sur la terre
Qui ne puisse trouver un plus poltron que soi.

FABLE XXXVII.

Le Cocq & le Renard.

SUr la branche d'un arbre étoit en sentinelle
Un vieux Coq adroit & matois.
Frere, dit un Renard, adoucissant sa voix,
Nous ne sommes pas en querelle,
Paix génerale cette fois.
Je viens te l'annoncer, decends que je t'embrasse
Ne me tarde point de grace
Je dois faire aujourd'hui vingt postes sans manquer
Les tiens & toi pouvez vâquer
Sans nulle crainte à vos affaires:
Nous vous y servirons en freres.
Faites-en les feux dès ce soir.
Et cependant vient recevoir
Le baiser d'amour fraternelle,
Amy, reprit le Coq, je ne pouvois jamais
Aprendre une plus douce & meilleure nouvelle
Que

Digitized by Google

Que celle
De cette paix.
Et ce m'eſt une double joye
De la tenir de toi : Je vois deux Levriers
Qui, je m'aſſure ſont, couriers
Que pour ce ſujet on m'envoye.
Ils vont vîte ; & feront dans un moment à nous.
Je décends : Nous pourrons nous entrebaiſer tous.
Adieu , dit le Renard ma traite eſt longue à faire.
Une autrefois. Le galand auſſi tôt
Tire ſes gregues, gagne au haut ,
Mal content de ſon ſtratagême ,
Et nôtre vieux Coq en ſoi-même
Se mit à rire de ſa peur ,
Car c'eſt double plaiſir de tromper le trompeur.

FABLE XXXVIII.

Le Corbeau voulant imiter l'Aigle.

L'Oyſeau de Jupiter enlevant un mouton ,
Un Corbeau témoin de l'affaire,
Et plus foible de reins , mais non pas moins glouton ,
En voulut ſur l'heure autant faire.
Il tou[illegible] l'entour du troupeau ,
Marque[illegible] cent Moutons le plus gras, le plus beau,
[illegible]ai Mouton de ſacrifice.
On l'avoi[illegible]rvé pour la bouche des Dieux.
Gaillard C[illegible]u diſoit, [illegible] le couvrant des yeux;
Je [illegible]qui fut ta nourrice ,
Mais ton [illegible]paroît en merveilleux état ,
T[illegible]iras de pâture.

Digitized by Google

Sur l'animal bêlant à ces mots il s'abat.
La Moutoniere créature
Pesoit plus qu'un fromage ; outre que sa toison
Etoit d'une épaisseur extrême,
Et mêlée à peu prés de la même façon
Que la barbe de Polipheme.
Elle empêtra si bien les serres du Corbeau,
Que le pauvre animal ne pût faire retraite,
Le Berger vient, le prend, l'encage bien & beau,
Le donne à ses enfans pour servir d'amusette,
Il faut se mesurer, la consequence est nette.
Mal prend aux Volereaux de faire les Voleurs.
L'exemple est un dangereux leurre.
Tous les mangeurs de gens ne sont pas grands Seigneurs,
Où la Guespe a passé, le Moucheron demeure.

FABLE XXXIX.

Le Pan se plaignant à Junon.

Le Pan se plaignoit à Junon :
Déesse, disoit-il, ce n'est pas sans raison
Que je me plains, que je murmure,
Le chant dont vous m'avez fait don
Ne plaît à toute la nature :
Au lieu qu'un Rossignol, chetive créature ;
Forme des sons aussi doux qu'éclatans,
Est lui seul l'honneur du Printems.
Junon répondit en colere,
Oiseau jaloux & qui dévrois te taire,
Est-ce à toi d'envier la voix du Rossignol ?

Digitized by Google

Toi que l'on voit porter à l'entour de ton col
Un Arc en Ciel de cent sortes de soyes,
Qui te panades, & qui déployes
Une si riche queuë, & qui semble à nos yeux
La boutique d'un Lapidaire.
Est-il quelque oiseau sous les Cieux
Plus que toi capable de plaire ?
Tout animal n'a pas toutes proprietez,
Nous vous avons donné diverses qualitez,
Les uns ont la grandeur & la force en partage,
Le Faucon est leger, l'Aigle plein de courage,
Le Corbeau sert de présage,
La Corneille avertit des malheurs à venir :
Tous sont contens dans leur ramage :
Cesse donc de te plaindre, ou bien pour te punir
Je t'ôterai ton plumage.

FABLE XL.

Le Lion & l'Ane chassans.

LE Roi des Animaux se mit un jour en tête
de giboyer. Il celebroit sa fête.
Le Gibier du Lion ce ne sont pas moineaux.
Mais beaux & bons Sangliers, Daims & Cerfs
bons & beaux.
Pour réüssir dans cette affaire,
Il se servit du ministere.
De l'Asne à la voix de Stentor.
L'Asne à Messer Lion fit office de Cor,
Le Lion le posta, le couvrit de ramée,
Lui commanda de braire, assuré qu'à ce son
Les moins intimidez fuïroient de leur maison.

Digitized by Google

Leur troupe n'étoit pas encore accoûtumée
A la tempête de sa voix :
L'air en retentissoit d'un bruit épouvantable :
La frayeur saisissoit les hôtes de ces bois.
Tous fuyoient, tous tomboient au piege inevitable
Où les attendoit le Lion.
N'ai-je pas bien servi dans cette occasion :
Dit l'Ane, en se donnant tout l'honneur de la chasse
Oüi, reprit le Lion, c'est bravement crié.
Si je ne connoissois ta personne & ta race,
J'en serois moi-même effrayé.
L'Ane s'il eût osé se fût mis en colere,
Encor qu'on le raillât avec juste raison :
Car qui pourroit souffrir un Ane fanfaron ?
Ce n'est pas là leur caractere.

FABLE XLI.

Testament expliqué par Esope.

SI ce qu'on dit d'Esope est vrai,
C'étoit l'Oracle de la Grece.
Lui seul avoit plus de sagesse;
Que tout l'Areopage. En voici pour essai
Une Histoire des plus gentilles,
Et qui pourra plaire au Lecteur,
Un certain homme avoit trois Filles ;
Toutes trois de contraire humeur.
Une buveuse, une coquette,
La troisiéme avare parfaite,
Cet Homme par son testament

Digitized by Google

Selon les Loix municipales
Leur laissa tout son bien par portions égales;
En donnant à leur Mere tant;
Payable quand chacune d'elles
Ne possederoit plus sa contigente part.
Le Pere mort, les trois femelles
Courent au testament sans attendre plus tard.
On le lit, on tâche d'entendre
La volonté du Testateur,
Mais en vain, car comment comprendre
Qu'aussi-tôt que chacune Sœur
Ne possedera plus sa part héreditaire
Il lui faudra païer sa Mere?
Ce n'est pas un fort bon moïen
Pour païer que d'être sans bien.
Que vouloit donc dire le Pere?
L'affaire est consultée, & tous les Avocats,
Aprés avoir tourné le cas
En cent & cent mille manieres
Y jettent leur bonnet, se confessent vaincus,
Et conseillerent aux heritiers.
De partager le bien sans songer au surplus
Quant à la somme de la Veuve,
Voici, leur dirent-ils, ce que le conseil treuve;
Il faut que chaqu'un se charge par traité
Du tiers païable à volonté.
Si mieux n'aime la Mere en créer une rente
Dés le decés du mort courante.
La chose ainsi réglée, on compose trois lots.
En l'un les maisons de bouteille,
Les buffets dressez sous la treille,
La vaisselle d'argent, les couvertes, les brocs
Les magazins de malvoisie,
Les esclaves de bouche & pour dire en deux mots,
L'attirail de la goinfrerie;

Digitized by Google

Dans un autre celui de la coquetterie,
La maison de la Ville, & les meubles exquis,
Les Eunuques, & les coëffeuses,
Et les brodeuses,
Les joyaux, les robes de prix.
Dans le troisiéme lot, les fermes, le menage,
Les troupeaux & le pâturage,
Valets & bêtes de labeur,
Ces lots faits, on jugea que le sort pourroit faire
Que peut-être pas une sœur,
N'auroit ce qui lui pourroit plaire.
Ainsi chacun prit son inclination;
Le tout à l'estimation.
Ce fut dans la Ville d'Athénes.
Que cette rencontre arriva.
Petits & grands, tout aprouva
Le partage & le choix. Esope seul trouva
Qu'aprés bien du tems & des peines
Les gens avoient pris justement
Le contre pied du testament.
Si le défunt vivoit: disoit-il, que l'Attique
Auroit de reproches de lui!
Comment! Ce peuple qui se pique
D'être le plus subtil des peuples d'aujourd'hui,
A si mal entendu la volonté supréme.
D'un Testateur! Ayant ainsi parlé
Il fait le partage lui-même,
Et donne à chaque sœur un lot contre son gré
Rien qui pût être convenable,
Partant rien aux sœurs d'agreable.
A la Coquette, l'attirail
Qui suit les personnes buveuses.
La Biberonne eut le bestail.
La Menagere eut les coëffeuses,
Tel fut l'avis du Phrygien;

Alleguant qu'il n'étoit moyen.
Plus sur pour obliger ces Filles.
A se defaire de leur bien.
Qu'elles se mariroient dans les bonnes familles,
Quand on leur verroit de l'argent,
Payeroient leur Mere tout contant,
Ne possederoient plus les effets de leur Pere ;
Ce que disoit le testament.
Le peuple s'étonna comme il se pouvoit faire,
Qu'un Homme seul eût plus de sens
Qu'une muultitude de gens.

FABLE XLII.

La Chate métamorphosée en Femme.

UN homme cherissoit éperdument sa Chate.
Il la trouvoit mignonne, & belle, & délicate
Qui miauloit d'un ton fort doux :
Il étoit plus fou, que les foux.
Cet Homme donc par prieres, par larmes,
Par sortileges & par charmes.
Fait tant qu'il obtint du destin,
Que sa Chatte en un beau matin
Devient femme, & le matin même
Maître sot en fait sa moitié.
Le voilà fou d'amour extrême,
De fou qu'il étoit d'amitié.
Jamais la Dame la plus belle
Ne charma tant son favori,
Que fait cette épouse nouvelle
Son hypocondre de mari.
Il l'amadouë, elle le flâte,

Digitized by Google

Il n'y trouve plus rien de Chate :
Et pouſſant l'erreur juſqu'au bout
La croit femme en tout & par tout.
Lors quelques Souris qui rongeoient de la natte
Auſſi-tôt la femme eſt ſur pieds :
Elle manqua ſon avanture.
Souris de revenir, femme d'être en poſture :
Pour cette fois elle accourut à point ;
Car aïant changé de figure
Les Souris ne la craignoient point
Ce lui fut toûjours une amorce,
Tant le naturel a de force.
Il ſe mocque de tout, certain âge accompli.
Le Vaſe eſt imbibé, l'étoffe a pris ſon pli.
En vain de ſon train ordinaire
On le veut des accoutumer,
Quelque choſe qu'on puiſſe faire,
On ne ſçauroit le reformer.
Coups de fourche ni d'étrivieres
Ne lui font changer de manieres :
Et fuſſiez-vous embâtonnez,
Jamais vous n'en ſerez les maîtres.
Qu'on lui ferme la porte au nez,
Il reviendra par les fenêtres.

Livre

Digitized by Google

LIVRE TROISIE'ME

FABLE XLIII.

Le Meusnier, son Fils, & l'Ane.
A. M. D. M.

L'Invention des Arts étant un droit d'aînesse,
Nous devons l'Apologue à l'ancienne Grece.
Mais ce Champ ne se peut tellement moissonner,
Que les derniers venus n'y trouvent à glaner,
La feinte est un païs plein de terres desertes.
Tous les jours nos Auteurs y font des découvertes.
Je t'en veux dire un trait assez bien inventé
Autrefois à Racan, Malherbe l'a conté.
Ces deux rivaux d'Horace, heritiers de sa Lire,
Disciples d'Apollon, nos Maîtres pour mieux dire
Se rencontrant un jour, tout seuls & sans témoins,
(Comme ils se confioient leurs pensées & leurs soins)
Racan commence ainsi : Dites-moi, je vous prie:
Vous qui devez sçavoir les choses de la vie.
Qui par tous ses degrez avez deja passé,
Et rien ne doit fuïr en cet âge avancé ;
A quoi me résoudrai-je ? Il est temps que j'y pense
Vous connoissez mon bien, mon talent, ma naissance :
Dois-je dans la Province établir mon sejour ;
Prendre emploi dans l'Armée, ou bien charge à la Cour ?
Tout au monde est mêlé d'amertume & de charmes

Digitized by Google

La Guerre a ses douceurs, l'Hymen a ses allarmes,
Si je suivois mon goût, je sçaurois où buter ;
Mais j'ai les miens, la Cour, le peuple à contenter
Malherbe là-dessus. Contenter tout le monde.
Ecoutez ce recit avant que je réponde.
J'ai lû dans quelque endroit qu'un Meûnier & son Fils,
L'un vieillard : l'autre enfant, non pas des plus petits,
Mais garçon de quinze ans si j'ai bonne memoire,
Alloient vendre leur Asne un certain jour de foire,
Afin qu'il fût frais & de meilleur débit,
On lui lia les pieds, on vous le suspendit,
Puis cet homme & son Fils le portent comme un lustre ;
Pauvres gens, idiots, couple ignorant de rustre.
Le premier qui les vit de rire s'éclata.
Quelle farce, dit-il, vont joüer ces gens-là ?
Le plus Asne des trois n'est pas celui qu'on pense.
Le Meûnier à ces mots connoît son ignorance.
Il met sur pied sa bête, & l'a fait détaler,
L'Asne qui goûtoit fort l'autre façon d'aller,
Se plaint en son patois. Le Meûnier n'en a cure,
Il fait monter son Fils, il suit & d'avanture
Passent trois bons Marchands. Cet objet leur déplût ;
Le plus vieux au garçon s'écria tant qu'il pût.
Oh là oh, décendez, que l'on ne vous le dise,
Jeune homme qui menez Laquais à barbe grise,
C'étoit à vous de suivre, au vieillard de monter.
Messieurs, dit le Meûnier, il vous faut contenter.
L'Enfant met pied à terre, & puis le vieillard monte,
Quand trois Filles passant, l'une dit, c'est grand honte

Digitized by Google

Qu'il faille voir ainsi clocher ce jeune fils.
Tandis que ce nigaut comme un Evêque assis
Fait le veau sur son Asne, & pense estre bien sage.
Il n'est, dit le Meûnier, plus de Veaux à mon âge
Passez vôtre chemin, la fille, & m'en croyez.
Aprés mains quolibets coup sur coup renvoyez,
L'homme crût avoir tort, & mit son fils en croupe.
Au bout de trente pas une troisiéme troupe
Trouve encore à gloser. L'un dit, ces gens sont fous,
Le Baudet n'en peut plus, il mourra sous leurs coups;
Hé quoi, charger ainsi cette pauvre Bourique
N'ont-ils point de pitié de leur vieux domestique?
Sans doute qu'à la Foire ils vont vendre sa peau.
Parbleu, dit le Meûnier, est bien fou du cerveau
Qui prétend contenter tout le monde & son Pere.
Essayons toutefois si par quelque maniere
Nous en viendrons à bout. Ils décendent tous deux;
L'Asne se prevalant marche seul devant eux.
Un quidam les rencontre, il dit, est-ce la mode
Que Baudet aille à l'aise, & Meûnier s'incommode?
Qui de l'Asne & du Maître est fait pour se lasser?
Je conseille à ces gens de le faire enchasser.
Ils usent leurs souliers, & conservent leur Asne;
Nicolas au rebours: car quand il va voir Jeanne,
Il monte sur sa bête, & la chanson le dit,
Beau trio de Baudets? Le Meûnier repartit:
Je suis Asne, il est vrai, j'en conviens, je l'avouë?
Mais que dorénavant on me blâme, on me louë:
Qu'on dise quelque chose, ou qu'on ne dise rien:
J'en veux faire à ma tête, il le fit, & fit bien.
Quant à vous suivez Mars, ou l'Amour, ou le Prince.

Digitized by Google

Allez, venez, courez, demeurez en Province,
Prenés Femme, Abbaye, Emploi Gouvernement;
Les gens en parleront, n'en doutez nullement.

FABLE XLIV.

Les Membres & l'Estomach.

JE devois par la Royauté
Avoir commencé mon Ouvrage.
A le voir d'un certain côté,
* Messer Gaster en est l'image.
S'il a quelque besoin tout le corps s'en ressent.
De travailler pour lui les membres se lassant,
Chacun d'eux résolu de vivre en Gentilhomme,
Sans rien faire alléguant l'exemple de Gaster.
Il faudroit disoit-il, sans nous qu'il vécût d'air.
Nous suons, nous pénons comme bêtes de somme
Et pour qui? Pour lui seul: nous n'en profitons pas
Nôtre soin n'aboutit qu'à fournir ses repas.
Chommons: C'est un métier qu'il nous veut faire apprendre.
Ainsi dit, ainsi fait. Les mains cessent de prendre,
Les bras d'agir, les jambes de marcher.
Tous dirent à Gaster qu'il en allât chercher,
Ce leur fut une erreur dont ils se repentirent.
Bien-tôt les pauvres gens tomberent en langueur:
Il ne se forma plus de nouveau sang au cœur:
Chaque membre en souffrit: les forces se perdirent
Par ce moyen les mutins virent,
Que celui qu'ils croyoient oisif & paresseux
A l'interêt commun contribuoit plus qu'eux.
Cecy peut s'appliquer à la Grandeur Royale,

* *l'Estomach,*

Digitized by Google

Elle reçoit & donne, & la chose est égale.
Tout travaille pour elle, & réciproquement
Tout tient d'elle aliment.
Elle fait subsister l'artisan de ses peines,
Enrichit le Marchand, gage le Magistrat,
Maintient le laboureur, donne paye au soldat,
Distribuë en cent lieux ses graces souveraines,
Entretient seule tout l'Etat.
Menenius le sçût bien dire.
La Commune s'alloit séparer du Sénat.
Les mécontens disoient qu'il avoit tout l'Empire,
Le pouvoir, les tresors, l'honneur, la dignité,
Au lieu que tout le mal étoit de leur côté,
Les tributs, les impôts, les fatigues de guerre.
Le peuple hors des murs étoit déja posté.
La plûpart s'en alloit chercher une autre terre,
Quand Menenius leur fit voir
Qu'ils étoient aux membres semblables:
Et par cet Apologue insigne entre les Fables.
Les ramena dans leur devoir.

FABLE XLV.

Le Loup devenu Berger.

UN Loup qui commençoit d'avoir petite part
Aux Brebis de son voisinage,
Crût qu'il falloit s'aider de la peau du Renard,
Et faire un nouveau personnage,
Il s'habille en Berger, endosse un hoqueton
Fait sa houlette d'un bâton,
Sans oublier la cornemuse
Pour pousser jusqu'au bout la ruse

Digitized by Google

Il auroit volontiers écrit sur son chapeau.
C'est moi qui suis Guillot Berger de ce troupeau.
Sa personne étant ainsi faite,
Et ses pieds de devant posez sur sa houlette :
Guillot le * Sycophante aproche doucement.
La plûpart des Brebis dormoient pareillement.
L'hypocrite les laissa faire :
Et pour pouvoir mener vers son fort les Brebis,
Il voulut ajoûter la parole aux habits.
Chose qu'il croyoit nécessaire.
Mais cela gâte son affaire.
Il ne pût du Pasteur contrefaire la voix,
Le ton dont il parla fit retentir les bois,
Et découvrir tout le mystére.
Chacun se réveille à ce son,
Les Brebis, le Chien, le Garçon.
Le pauvre Loup dans cet esclandre
Empêché par son hoqueton,
Ne pût ni fuir ni se défendre.
Toûjours par quelque endroit fourbes se laissent prendre.
Quiconque est Loup, agisse en Loup,
C'est le plus certain de beaucoup.

FABLE XLVI,

Les Grenoüilles qui demandent un Roy.

LEs Grenoüilles se lassant
De l'état Démocratique,
Par leurs clameurs firent tant
Que Jupin les soûmit au pouvoir monarchique.
Ce Roi fit toutefois un tel bruit en tombant,
Que la gent marécageuse,

* *Trompeur.*

Digitized by Google

Gent fort sotte & fort peureuse,
S'alla cacher sous les eaux,
Dans les jones, dans les roseaux,
Dans les trous du marécage.
Sans oser de long-temps regarder au visage
Celui qu'elles croyoient être un gean nouveau;
Or c'étoit un soliveau,
De qui la gravité fit peur à la premiere,
Qui de le voir s'avanturant,
Osa bien quitter sa taniere.
Elle approcha, mais en tremblant.
Une autre la suivit, une autre en fit autant.
Il en vint une fourmilliere.
Et leur troupe à la fin se rendit familiere,
Jusqu'à sauter sur l'épaule du Roi.
Le bon Sire le souffre, & se tient toûjours coy.
Jupin en a bientôt la cervelle rompuë,
Donnez-nous, dit ce peuple, un Roy qui se remuë.
Le Monarque des Dieux leur envoye une Gruë,
Qui les croque, qui les tuë,
Qui les gobe à son plaisir;
Et Grenoüilles de se plaindre,
Et Jupin de leur dire, & quoi, vôtre dernier
A ses Loix croit-il vous astraindre?
Vous avez dû premierement
Garder vôtre Gouvernement:
Mais ne l'ayant pas fait, il vous doit suffire
Que vôtre premier Roi fut debonnaire & doux,
De celui-ci contentez-vous,
De peur d'en rencontrer un pire.

Digitized by Google

FABLE XLVII.

Le Renard & le Bouc.

Capitaine Renard alloit de compagnie
Avec son ami Bouc des plus hauts encornez
Celui-ci ne voyoit pas plus haut que son nez.
L'autre étoit passé maître en fait de tromperie
La soif les obligea de décendre en un puis.
Là chacun d'eux se desaltere.
Aprés qu'abondamment tous deux en eurent pris,
Le Renard dit au Bouc : Que ferons nous compere
Ce n'est pas tout de boire, il faut sortir d'icy.
Leve tes pieds en haut, & tes cornes aussi :
Mets les contre le mur. Le long de ton eschine
Je grimperay premierement,
Puis sur tes cornes m'élevant,
A l'aide de cette machine
De ce lieu cy je sortirai,
Aprés quoi je t'en tireray.
Par ma barbe, dit l'autre, il est bon, & je louë
les gens bien sensez comme toi :
Je n'aurois jamais quant à moi
Trouvé ce secret, je l'avouë,
Le Renard sort du puis ; laisse son compagnon,
Et vous lui fait un beau sermon
Pour l'exhorter à patience.
Si le Ciel t'eût, dit-il, donné par excellence
Autant de jugement que de barbe au menton,
Tu n'aurois pas à la legere
Décendu dans ce puis. Or adieu j'en suis hors
Tâche de t'en tirer, & faits tous tes efforts :
Car pour moi j'ai certaine affaire

Digitized by Google

Qui ne me permet pas d'arrêter en chemin.
En toute chose il faut considerer la fin.

FABLE XLVIII.

L'Aigle, la Laye, & la Chate.

L'Aigle avoit ses petits au haut d'un arbre creux
La Laye au pied; la Chate entre les deux:
Et sans s'incommoder, moyennant ce partage,
Meres & nourrissons faisoient leur tripotage.
La Chate détruisit par sa fourbe l'accord.
Elle grimpa chez l'Aigle, & lui dit. Nôtre mort
(Au moins de nos enfans, car c'est tout un aux meres)
Ne tardera possible gueres.
Voyez-vous à nos pieds foüir incessamment
Cette maudite Laye, & creuser une mine?
C'est pour déraciner le chêne assurément,
Et de nos nourrissons attirer la ruine.
L'arbre tombant, ils seront devorez:
Qu'ils s'en tiennent pour assurez
S'il m'en restoit un seul j'adoucirois ma plainte.
Au partir de ce lieu qu'elle remplit de crainte,
La perfide décend tout droit
A l'endroit
Où la Laye étoit en gesine:
Ma bonne amie, & ma voisine,
Lui dit-elle tout bas, je vous donne un avis.
L'Aigle si vous sortez fondra sur vos petits,
Obligez moi de n'en rien dire.
Son courroux tomberoit sur moi.
Dans cette autre famille ayant semé l'effroi,

Digitized by Google

La Chatte en ſon trou ſe retire.
L'Aigle n'oſe ſortir, ni pourvoir aux beſoins
De ſes petits: La Laye encore moins:
Sottes de ne pas voir que le plus grand des ſoins
Ce doit être celui d'éviter la famine.
A demeurer chez ſoi l'une & l'autre s'obſtine;
Pour ſecourir les ſiens dedans l'occaſion:
L'Oyſeau Royal en cas de mine,
La Laye en cas d'irruption.
La faim détruiſit tout, il ne reſta perſonne.
De la gent Marcaſſine, & de la gent Aiglonne,
Qui n'allât de vie au trépas;
Grand renfort pour meſſieurs les Chats.
Que ne ſçait point ourdir une langue traitreſſe
Par ſa pernicieuſe adreſſe!
Des malheurs qui ſont ſortis
De la boëte de Pandore,
Celui qu'à meilleur droit tout l'Univers abhorre,
C'eſt la bourbe à mon avis.

FABLE XLIX.

L'Hyvrogne & ſa Femme.

CHacun a ſon défaut où toûjours il revient,
Honte ni peur n'y remedie.
Sur ce propos d'un conte il me ſouvient:
Je ne dis rien que je n'appuye.
De quelque exemple. Un ſuppôt de Bacchus
Alteroit ſa ſanté, ſon eſprit & ſa bourſe,
Telles gens n'ont pas fait la moitié de leur courſe,
Qu'ils ſont au bout de leurs écus.
Un jour que celui-ci plein du jus de la treille,

Digitized by Google

Avoit laissé ses sens au fond d'une bouteille,
Sa femme l'enferma dans un certain tombeau :
Là les vapeurs du vin nouveau
Cuverent à loisir. A son réveil il trouve
L'attirail de la mort à l'entour de son corps ;
Un luminaire, un drap des morts,
Oh, dit-il, qu'est-cecy, ma femme est elle veuve ?
Là-dessus son Espouse en habit d'Alecton,
Masquée, & de sa voix contrefaisant le ton,
Vient au prétendu, aproche de sa biere,
lui presente un chaudeau propre pour Lucifer.
L'Epoux alors ne doute en aucune maniere
Qu'il ne soit citoyen d'enfer
Quelle personne es-tu, dit-il à ce phantôme ?
La celeriere du Royaume
De Satan, reprit elle, & je porte à manger
A ceux qu'enclost la tombe noire
Le mari repart sans songer
Tu ne leur porte point à boire.

FABLE L.

La Goutte & l'Airagnée.

QUand l'Enfer eut produit la Goutte & l'Araignée,
Mes filles, leur dit-il, vous pouvez-vous vânter,
D'être pour l'humaine lignée
Egalement à redouter
Or avisons aux lieux qu'il faut vous habiter.
Voyez-vous ces cases étroites,
Et ces Palais si grands, si beaux, si bien dorez ?
Je me suis proposé d'en faire vos retraites :
Tenez donc, voici deux buchettes,

Digitized by Google

Accommodez vous, ou tirez.
Il n'est rien, dit l'Araignée, aux cases qui me plaise
L'autre tout au rebours voyant les Palais pleins
De ces gens nommez Medecins,
Ne crût pas y pouvoir demeurer à son aise.
Elle prend l'autre lot, y plante le piquet;
S'étend à son plaisir sur l'orteil d'un pauvre Homme
Disant, je ne crois pas qu'en ce poste je chomme.
Ni que d'en déloger, & faire mon paquet.
Jamais Hypocrate me somme.
L'Araignée cependant se campe en un lambris,
Comme si de ces lieux elle eût fait bail à vie;
Travaille à demeurer: voilà sa toile ourdie,
Voilà des moucherons de prix.
Une servante vient balayer tout l'ouvrage.
Autre toile tissuë, autre coup de balay.
Le pauvre Bestion tous les jours déménage.
Enfin aprés un vain essay
Il va trouver la Goutte. Elle étoit en campagne,
Plus malheureuse mille fois
Que la plus malheureuse Araignée.
Son hôte la menoit tantôt fendre du bois,
Tantôt foüir, hoüer. Goutte bien tracassée,
Est; dit-on, à demy pensée.
Oh, je ne sçaurois plus, dit elle, y resister.
Changeons ma sœur l'Araignée. Et l'autre d'écouter
Elle la prend au mot, se glisse en la cabane:
Point de coup de balay qui l'oblige à changer.
La Goutte d'autre part va tout droit se loger
Chez un Prelat qu'elle condamne
A jamais du lit ne bouger.
Cataplasmes, Dieu sçait: Les gens n'ont point de honte
De faire aller le mal toûjours de pis en pis.

Digitized by Google

L'une & l'autre trouva de la sorte son compte,
Et fit trés-sagement de changer de logis.

FABLE LI.

Le Loup & la Cicogne.

LEs Loups mangent gloutonnement.
Un Loup donc étant de frainte.
Se pressa dit-on tellement,
Qu'il en pensa perdre la vie.
Un os lui demeura bien avant au gosier.
De bonheur pour ce Loup qui ne pouvoit crier
Prés de-là passe une Cicogne.
Il lui fait signe, elle accourut.
Voilà l'Operatrice aussi-tôt en besogne.
Elle retira l'os ; & pour un si bon tour,
Elle demanda son salaire :
Vôtre salaire ? dit le Loup
Vous riez ma bonne cammere.
Quoi, ce n'est pas encore beaucoup
D'avoir de mon gosier retiré vôtre cou !
Allez, vous êtes une ingrate,
Ne tombez jamais sous ma pate.

FABLE LII.

Le Lion abbatu par l'Homme.

ON exposoit une peinture,
Où l'Artisan avoit tracé
Un Lion d'immense stature

Par un seul Homme terracé.
Les regardans en tiroient gloire.
Un Lion en passant rabatit leur caquet.
Je vois bien, dit il, qu'en effet
On vous donne ici la victoire.
Mais l'Ouvrier vous a déçûs,
Il avoit liberté de feindre.
Avec plus de raison nous aurions le dessus,
Si mes confreres sçavoient peindre.

FABLE LIII.

Le Renard & les Raisins.

CErtain Renard Gascon, d'autres disent Normant,
Mourant presque de faim, vid au haut d'une treille
Des raisins murs aparemment,
Et couverts d'une peau vermeille,
Le galand eût fait volontiers un repas.
Mais comme il n'y pouvoit atteindre,
Ils sont trop verds, dit il, & bons pour des goujats
Fit il pas mieux que de se plaindre?

FABLE LIV.

Le Cigne & le Cuisinier.

DAns une ménagerie
De volatiles remplie,
Vivoient le Cigne & l'Oison:
Celui-là destiné pour les regards du maître,

Digitized by Google

Celui-ci pour ſon goût, l'un qui ſe piquoit d'être
Commenſal du Jardin, l'autre de la maiſon.
Des foſſez du Château faiſant leurs galeries,
Tantôt on les eût vûs côte à côte nager,
Tantôt courir ſur l'onde, & tantôt ſe plonger,
Sans pouvoir ſatisfaire à leurs vaines envies.
Un jour le Cuiſinier ayant trop bû d'un coup,
Prit pour Oiſon le Cigne, & le tenant au cou,
Il alloit l'égorger, puis le mettre en potage.
L'oiſeau prêt à mourir ſe plaint en ſon ramage.
Le Cuiſinier fut fort ſurpris,
Et vit bien qu'il s'étoit mépris.
Quoi je mettois, dit il, un tel chanteur en ſoupe.
Non, non, ne plaiſe aux Dieux que jamais ma main coupe
La gorge à qui s'en ſert ſi bien.
Ainſi dans les dangers qui nous ſuivent en croupe.
Le doux parler ne nuit de rien.

LABLE LV.

Les Loups & les Brebis.

APrés mille ans & plus de guerre déclarée,
Les Loups firent la paix avec les Brebis.
C'étoit aparemment le bien des deux partis:
Car ſi les Loups mangeoient mainte bête égarée,
Les Bergers de leur peau ſe faiſoient mains habits;
Jamais de liberté, ny pour les pâturages,
Ny d'autre part pour les carnages,
Ils ne pouvoient joüir qu'en tremblant de leurs biens.
La paix ſe conclud donc, on donne des ôtages:
Les Loups leurs Louveteaux, & les Brebis leurs Chiens.

Digitized by Google

L'échange en étant fait aux formes ordinaires,
Et reglé par des Commissaires :
Au bout de quelque temps que Messieurs les Louvats
Se virent Loups parfaits & friands de tuerie,
Ils vous prennent le tems que dans la Bergerie,
Messieurs les Bergers n'étoient pas ;
Etranglant la moitié des Agneaux les plus gras :
Les emportent aux dents ; dans les bois se retirent ;
Ils avoient averti leurs gens secrettement.
Les Chiens, qui sur leur foi reposoient seurement,
Furent étranglez en dormant.
Cela fut si-tôt fait qu'à peine ils le sentirent,
Tout fut mis en morceaux, un seul n'en échapa,
Nous pouvons conclure de là
Qu'il faut faire aux méchans guerre continuelle.
La paix est fort bonne de soy ;
J'en conviens, mais dequoi sert-elle
Avec des ennemis sans foy ?

FABLE LIV.

Le Lion devenu vieux.

LE Lion terreur des forêts,
Chargé d'ans, & pleurant son antique prouesse,
Fut enfin attaqué par ses propres sujets
Devenus forts par sa foiblesse.
Le Cheval s'approchant lui donne un coup de pié,
Le Loup un coup de dent, le Bœuf un coup de corne,
Le malheureux Lion languissant, triste & morne
Peut à peine rugir par l'âge estropié :
Il attend son destin sans faire aucune plainte ;
Quand

Quand voyant l'Asne même à son antre accourir.
Ah ! c'est trop, lui dit-il, je voulois bien mourir :
Mais c'est mourir deux fois que souffrir tes atteintes.

FABLE LVII.

Philomele & Progné.

AUtrefois Progné l'hirondelle
De sa demeure s'écarta,
Et loin des Villes s'emporta
Dans un bois où chantoit la pauvre Philomele,
Ma sœur, lui dit Progné, comment vous portez-vous ?
Voici tantôt mille ans que l'on ne vous a vûë ;
Je ne me souviens point que vous soyez venuë
Depuis le tems de Thrace habiter parmi nous.
Dites moy, que pensez-vous faire ?
Ne quitterez vous point ce séjour solitaire ?
Ah ! repris Philomele, en est-il de plus doux ?
Progné lui repartit, & quoy, cette musique
Pour ne chanter qu'aux animaux ?
Tout au plus à quelque rustique ?
Le desert est-il fait pour des talens si beaux ?
Venez faire aux citez éclater leurs merveilles.
Aussi bien en voyant les bois,
Sans cesse il vous souvient que Terée autrefois
Parmi des demeures pareilles
Exerça sa fureur sur vos divins appas.
Et c'est le souvenir d'un si cruel outrage.
Qui fait reprit sa sœur, que je ne vous suis pas :
En voyant les hommes, helas ?
Il m'en souvient bien davantage.

F

FABLE LVIII.

La Femme noyée.

JE ne suis pas de ceux qui disent ce n'est rien,
C'est une Femme qui se noye.
Je dis que c'est beaucoup, & ce sexe vaut bien
Que nous le regretions puis qu'il fait nôtre joye.
Ce que j'avance ici n'est point hors de propos.
Puis qu'il s'agit en cette Fable
D'une Femme qui dans les flos
Avoit fini ses jours par un sort déplorable.
Son Epoux en cherchoit le corps,
Pour lui rendre en cette avanture
Les honneurs de la sepulture.
Il arriva que sur les bords
Du Fleuve, auteur de sa disgrace,
Des gens se promenoient ignorant l'accident.
Ce mari donc leur demandant
S'ils n'avoient de sa Femme aperçû nulle trace,
Nulle reprit l'un d'eux, mais cherchez-là plus bas.
Suivez le fil de la riviere.
Un autre repartit. Non, ne le suivez pas,
Rebroussez plûtôt en arriere,
Quelle que soit la pente & l'inclination,
Dont l'eau par sa course l'emporte,
L'esprit de contradiction
L'aura fait floter d'autre sorte.
Cet homme se railloit assez hors de saison.
Quant à l'humeur contredisante,
Je ne sçai, s'il avoit raison :
Mais que cette humeur soit ou non,

Digitized by Google

Le défaut du sexe & sa pente,
Quiconque avec elle naîtra,
Sans faute avec elle moura,
Et jusqu'au bout contredira,
Et s'il peut encore par de là.

FABLE LIX.

La Belette entrée dans un grenier.

DAmoiselle Belette au corps long & flouet,
Entra dans un grenier par un trou fort étroit
Elle sortoit de maladie.
Là vivant à discretion,
La galante fit cher lie,
Mangea, rongea, Dieu sçait la vie,
Et le lard qui perit en cette occasion.
La voilà pour conclusion
Grasse, Massuë, & rebondie.
Au bout de la semaine ayant dîné son sou,
Elle entend quelque bruit, veut sortir par le trou,
Ne peut plus repasser, & croit s'être méprise.
Aprés avoir fait quelque tours,
C'est dit-elle l'endroit, me voila bien surprise,
J'ay passé par ici depuis cinq ou six jours.
Un Rat qui la voyoit en peine
Lui dit, vous aviez lors la panse un peu moins (pleine,
Vous êtes maigre entrée, il faut maigre sortir.
Ce que je vous dis là, l'on le dit à bien d'autres,
Mais ne confondons point, par trop approfondir,
Leurs affaires avec les vôtres.

Digitized by Google

FABLE LX.

Le Chat & un vieux Rat.

J'Ay lû chez un conteur de Fables
Qu'un second Rodilard ; l'Alexandre des Chats,
L'Attila, le fleau des Rats,
Rendoit ces derniers miserables.
J'ay lû, dis je, en certain Auteur,
Que ce Chat exterminateur,
Vrai Cerbere, étoit craint une lieuë à la ronde.
Il vouloit de Souris dépeupler tout le monde.
Les planchers qu'on suspend sur un leger appui,
La mort aux Rats, les Souricieres,
N'étoient que jeux au prix de lui.
Comme il voit que dans leurs tanieres
Les Souris étoient prisonnieres; (cher.
Qu'elles n'osoient sortir ; qu'il avoit beau cher-
Le galand fait le mort ; & du haut d'un plancher
Se pend la tête en bas. La bête scelerate
A de certains cordons se tenoit par la pate.
Le peuple des Souris croit que c'est châtiment.
Qu'il a fait un larcin de rost ou de fromage,
Egratigné quelqu'un, causé quelque dommage :
Enfin qu'on a pendu le mauvais garnement.
Toutes, dis je, unanimement
Se promettent de dire à son enterrement ;
Mettent le nez à l'air, montrent un peu la tête,
Puis rentrent dans leurs nids à Rats,
Puis ressortant font quatre pas,
Puis enfin se mettent en queste,
Mais voici bien une autre feste.

Le pendu ressuscité, & sur ses pieds tombant
Attrape les plus paresseuses.
Nous en sçavons plus d'un, dit-il en les gobant:
C'est tout de vieille guerre; & vos cavernes creuses
Ne vous sauveront pas, je vous en avertis;
Vous viendrez toutes au logis,
Il prophetisoit vrai, nôtre maître Mitis.
Pour la seconde fois les trompe & les affine:
Blanchit sa robbe, & s'enfarine,
Et de la sorte déguisé,
Se niche & se blotit dans une huche ouverte;
Ce fut à lui bien avisé:
La gente trote menu s'en vient chercher sa perte.
Un Rat sans plus s'abstient d'aller flairer autour.
C'étoit un vieux routier, il sçavoit plus d'un tour,
Même il avoit perdu sa queuë à la bataille.
Ce bloc enfariné ne me dit rien qui vaille,
S'écria-t-il de loin au General des Chats,
Je soupçonne dessous encore quelque machine,
Rien ne te sert d'être farine.
Car quand tu serois sac je n'approcherois pas,
C'étoit bien dit à lui, j'approuve sa prudence,
Il étoit experimenté,
Et sçavoit que la méfiance
Est mere de la la seûreté.

FABLE LXI.

L'œil du Maître.

UN Cerf s'étant sauvé dans une étable à Bœufs,
Fut d'abord averti par eux,
Qu'il cherchât un meilleur azile.

Digitized by Google

Mes freres, leur dit-il, ne me decelez pas,
Je vous enseigneray les patis les plus gras,
Ce service vous peut quelque jour être utile,
Et vous n'en aurez point regret,
Les Bœufs à toutes fins promirent le secret.
Il se cache en un coin, respire & prend courage.
Sur le soir on apporte herbe fraiche & fourage,
Comme l'on faisoit tous les jours.
L'on va, l'on vient, les valets font cent tours:
L'Intendant même, & pas un d'avanture
N'apperçût ny corps ny ramure,
Ny Cerf enfin. L'habitant des forests
Rend déja graces aux Bœufs, attend dans cette étable
Que chacun retournant au travail de Cerés,
Il trouve pour sortir un moment favorable,
L'un des Bœufs ruminant lui dit: cela va bien:
Mais quoi l'homme aux cent yeux n'a pas fait sa revûë,
Je crains pour toy sa venuë,
Jusques là pauvre Cerf ne te vante de rien,
Là-dessus le Maître entre & vient faire sa ronde;
Qu'est-ceci, dit-il à son monde,
Je trouve bien peu d'herbe en tous ces rateliers;
Cette litiere est vieille, allez vîte aux greniers,
Je veux voir desormais vos bêtes mieux soignées.
Que coûte-t-il d'ôter toutes ces araignées;
Ne sçauroit-on ranger ces jougs & ces colliers;
En regardant à tout il voit une autre tête,
Que celles qu'il voyoit d'ordinaire en ce lieu,
Le Cerf est reconnu, chacun prend un épieu,
Chacun donne un coup à la bête.
Ses larmes ne sçauroient la sauver du trépas,
On l'emporte, on la sale, on en fait maint repas,
Dont maint voisin s'éjoüit d'être.
Phedre sur ce sujet, dit fort élegamment,

Il n'eſt pour voir que l'œil du Maître,
Quant à moi je mettrois encore l'œil de l'amant.

FABLE LXII.

L'Aloüette & ses petits avec le Maître d'un Champ.

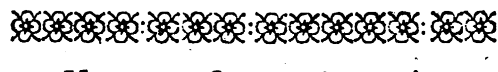
NE t'attens qu'à toi ſeul, c'eſt un commun
Proverbe.
Voici comme Eſope le mit en credit.
Les Aloüettes fond leur nid
Dans les bleds quand ils ſont en herbe.
C'eſt à dire environ le tems
Que tout aime, & que tout pullule dans le monde,
Monſtres marins au fonds de l'onde,
Tigres dans les Forêts, Aloüette aux champs.
Une pourtant de ces dernieres
Avoit laiſſé paſſer la moitié du Printems
Sans goûter le plaiſir des amours printanieres.
A toute force enfin elle ſe réſolut.
D'imiter la nature, & d'être mere encore.
Elle bâtit un nid, pond, couve, & fait éclore,
A la hâte, le tout alla du mieux qu'il pût.
Les bleds d'alentour murs, avant que la nichée
Se trouvât aſſez forte encore
Pour voler & prendre l'eſſor,
De mille ſoins divers l'Aloüette agitéee.
S'en va chercher pâture, avertir ſes enfans
D'être toûjours au guet & faire ſentinelle.
Si le poſſeſſeur de ces champs
Vient avec ſon fils (comme il viendra) dit-elle,
Ecoutez-bien, ſelon ce qu'il dira,

Digitized by Google

Chacun de nous décampera.
Si-tôt que l'Aloüette eut quitté sa famille,
Le possesseur du champ vient avec son fils,
Ces bleds sont murs, dit-il, allez chez nos amis
Les prier que chacun, aportant sa faucille,
Nous viennent aider demain dés la pointe du jour.
Nôtre Aloüette de retour,
Trouve en allarme sa couvée.
L'un commence. Il a dit que l'Aurore levée,
L'on fit venir demain ses amis pour l'aider.
S'il n'a dit que cela, repartit l'Aloüette,
Rien ne nous presse encore de changer de retraite:
Mais c'est demain qu'il faut tout de bon écouter.
Cependant soyez gais, voilà dequoi manger.
Eux repus, tout s'endort, les petits & la mere.
L'Aube du jour arrive, & d'amis point du tout.
L'Aloüette à l'essor, le Maître s'en vient faire
Sa ronde ainsi qu'à l'ordinaire.
Ces bleds ne devroient pas, dit-il, être debout
Nos amis ont tort, & tort qui se répose
Sur de tels paresseux à servir ainsi lents.
Mon fils allez chez nos parens,
Les prier de la même chose.
L'épouvante est au nid plus forte que jamais,
Il a dit ses parens, mere, c'est à cette heure,
Non, mes enfans, dormez en paix,
Ne bougeons de nôtre demeure.
L'Aloüette eut raison, car personne ne vint.
Pour la troisiéme fois le Maître se souvint
De visiter ses bleds. Nôtre erreur extrême,
Dit-il, de nous attendre à d'autres gens que nous.
Il n'est meilleur ami ni parent que soi-même.
Retenez bien cela, mon fils, & sçavez-vous
Ce qu'il faut faire; Il faut qu'avec vôtre famille,
Nous prenions dés demain chacun une faucille:

C'est-

C'est là vôtre plus court, & nous acheverons
  Nôtre moisson quand nous pourrons.
Dés-lors que ce dessein fût sçû de l'Aloüette.
C'est ce coup qu'il est bon de partir mes enfans.
  Et les petits en même temps
  Voletans & se culbutans,
  Délogerent tous sans trompette.



LIVRE QUATRIE'ME,

FABLE LXIII.

Le Lion Amoureux.

A MADEMOISELLE DE SEVIGNE',

SEvigné, de qui les attraits
Servent aux graces de modele,
Et qui nâquîtes toute belle,
A vôtre indifference prés,
Pourriez-vous être favorable
Aux jeux innocens d'une fable,
Et voir sans vous épouventer
Un Lion qu'amour sçût dompter?
Amour est un étrange maître
Heureux qui peut ne le connoître,
Que par le recit, lui ni ses coups?
Quand on en parle devant vous,
Si la verité vous offense,
La Fable au moins se peut souffrir,
Celle-ci prend bien l'assurance

Digitized by Google

Par zele & par reconnoissance.

Du temps que les bêtes parloient
Les Lions entr'autres vouloient
Estre admis dans nôtre alliance.
Pourquoi non, puisque leur engeance
Valoit la nôtre en ce temps là,
Ayant courage, intelligence,
Et belle hûre outre cela.
Voici comme il s'en alla.

Un Lion de haut parentage
En passant par un certain pré
Rencontra Bergere à son gré.
Il la demande en mariage.
Le pere auroit fort souhaitté
Quelque gendre un peu moins terrible;
La donner lui sembloit bien dur,
Le refuser n'étoit pas seur.
Même un refus eût fait possible
Qu'on eût vû quelque beau matin
Un mariage clandestin.
Car outre qu'en toute maniere
La belle étoit pour les gens fiers,
Fille se coëfe volontiers.
D'amoureux à longue criniere,
Le Pere donc ouvertement
N'osant renvoyer nôtre amant,
Lui dit, Ma fille est delicate;
Vos griffes la pourront blesser
Quand vous voudrez la caresser
Permettez donc qu'à chaque pate
On vous les rogne, & pour les dents,
Qu'on vous les limes en même tems,
Vos baisers en feront moins rudes,
Estant pour vous plus délicieux:
Car ma fille y répondra mieux.

Et sans ces inquiétudes.
Le Lion consent à cela
Tant son ame étoit aveuglée,
Sans dents ni griffes le voilà
Comme place démantelée,
On lâcha sur lui quelques chiens,
Il fit fort peu de resistance,
Amour, amour, quand tu nous tiens
On peut bien dire, adieu prudence,
Par tes conseils ensorcelans
Ce Lion crut son adversaire.
Helas, comment pourrois-tu faire
Que les bêtes devinssent gens.
Si tu nuis aux plus sages têtes,
Et fait les gens devenir bêtes.

FABLE LXIV.

Le Berger & la Mer.

Du raport d'un troupeau dont il vivoit sans
soins
Se contenta long-temps un voisin d'Amphitrite.
Si sa fortune étoit petite,
Elle étoit seure tout au moins.
A la fin les tresors déchargez sur la place
Le tenterent si bien qu'il vendit son troupeau.
Trafiqua de l'argent, le mit entier sur l'eau,
Cet argent perit par naufrage.
Son Maître fut réduit à garder les Brebis:
Non plus Berger en chef comme il étoit jadis.
Quand ses propres Moutons paissoient sur le ri-
vage.

Digitized by Google

Celui qui s'étoit vû Coridon ou Tircis
Fut Pierrot & rien davantage,
Au bout de quelque temps il fit quelques profits;
Racheta des bêtes à laine:
Et comme un jour les vents retenant leur halaine
Laissoient paisiblement aborder les vaisseaux;
Vous voulez de l'argent, ô Mesdames les eaux,
Dit-il, adressez-vous, je vous prie, à quelqu'autre
Ma foy vous n'aurez pas le nôtre.
Ceci n'est pas un conte à plaisir inventé
Je me sers de la verité
Pour montrer par experience
Qu'un sol quand il est assuré
Vaut mieux que cinq en esperance;
Qu'il se faut contenter de sa condition;
Qu'aux conseils de la Mer & de l'ambition
Nous devons fermer les oreilles.
Pour un qui s'en loüera, dix mille s'en plaindront,
la Mer promet monts & merveilles,
Fiez vous-y, les vents & les voleurs viendront.

FABLE LXV.

La Mouche & la Fourmy.

LA mouche & la Fourmy contestoient de leur prix,
O Jupiter! dit la premiere,
Faut-il que l'amour propre aveugle les esprits
D'une si terrible maniere,
Qu'un vil & rampant animal
A la fille de l'air s'ose dire égal!
Je hante tes Palais, je m'assis à ta table.

Digitized by Google

Si l'on t'immole un Bœuf, j'en goute devant toy :
Pendant que celle-ci chetive & miſerable
Vit trois jours d'un fêtu qu'elle a traîné chez ſoy :
  Mais ma mignonne, dites moy
Vous campez-vous jamais ſur la tête d'un Roy,
  D'un Empereur, ou d'une belle ?
Je le fais ; & je baiſe un beau ſein quand je veux,
  Je me jouë entre des cheveux :
Je rehauſſe d'un teint la blancheur naturelle :
Et la derniere main que met à ſa beauté
  Une femme allant en conquête,
C'eſt un ajuſtement des Mouches emprunté
  Puis allez moy rompre la tête
  De vos greniers. Avez-vous dit,
  Lui repliqua la ménagere.
Vous hantez les Palais : mais on vous y maudit,
  Et quant à goûter la premiere
  De ce qu'on ſert devant les Dieux
  Croyez-vous qu'il en vaille mieux ?
Si vous entrez par tout, auſſi font les profanes.
Sur la tête des Roys & ſur celle des Aſnes
Vous allez vous planter, je n'en diſconviens pas,
  Et je ſçais que d'un prompt trépas
Cette importunité bien ſouvent eſt punie.
Certain ajuſtement, dites-vous, rend jolie,
J'en conviens, il eſt noir ainſi que vous & moy,
Je veux qu'il ait nom mouche, eſt-ce un ſujet
      pourquoy
  Vous faſſiez ſonner vos merites ?
Nomme-t-on pas auſſi Mouches les paraſites ?
Ceſſez donc de tenir un langage ſi vain :
  N'ayez plus ces hautes penſées,
  Mouches des cours ſont chaſſées :
Les Mouchars ſont pendus : & vous mourrez de
      faim,

Digitized by Google

De froid, de langueur, de misere,
Quand Phœbus regnera sur un autre hemisphere
Alors je joüirai du fruit de mes travaux.
Je n'irai par monts ni par vaux
M'exposer au vent, à la pluye.
Je vivray sans Melancolie,
Le soin que j'aurai pris de soin m'exemptera.
Je vous enseigneray par là
Ce que c'est qu'une fausse ou véritable gloire.
Adieu : je perds le tems : laissez-moi travailler
Ni mon grenier ni mon armoire,
Ne se remplit à babiller.

FABLE LXVI.

Le Jardinier & son Seigneur.

UN amateur du jardinage,
Demi bourgeois, demi manant,
Possedoit en certain Village
Un Jardin assez propre, & le clos à tenant.
Il voit de plan vif fermé cette étenduë.
Là croissoit à plaisir l'ozeille & la laituë,
De quoy faire à Margot pour sa fête un bouquet,
Peu de jasmin d'Espagne, & force serpolet.
Cette facilité par un Liévre troublée.
Fit qu'au Seigneur du bourg nôtre homme se plaignit.
Ce maudit animal vient prendre sa goulée
Soir & matin, dit-il, & des piéges se rit.
Les pierres, les bâtons y perdent leur credit.
Il est sorcier je croy. Sorcier, je l'en défie.
Repartit le Seigneur. Fût-il diable, Miraut
En dépit de ses tours l'attrapera bien-tôt.

Digitized by Google

Et quand, & dés demain, sans tarder plus long-tems,
La partie ainsi faite, il vient avec ses gens.
Ça déjeunons, dit-il, vos poulets sont-ils tendres?
La fille du logis, qu'on vous voye, aprochez.
Quand la marierons-nous? quand aurons-nous des gendres?
Bon homme, c'est ce coup qu'il faut, vous m'entendez,
Qu'il faut foüiller à l'escarcelle.
Disant ces mots il fait connoissance avec elle:
Auprès de lui la fait asseoir,
Prend une main, un bras, leve un coin du mouchoir,
Toutes sottises dont la belle
Se défend avec grand respect,
Tant qu'au Pere à la fin cela devient suspect.
Cependant on fricasse, on se ruë en cuisine.
De quand sont vos jambons, ils ont fort bonne mine.
Monsieur ils sont à vous. Vraiment, dit le Seigneur
Je les reçois, & de bon cœur.
Il déjeune tres-bien, aussi fait sa famille,
Chiens, chevaux, & valets, tous gens bien endentez:
Il commande chez l'hôte, y prend des libertez,
Bois son vin, caresse sa fille.
L'embarras des Chasseurs succede au déjeuné.
Chacun s'anime & se prepare
Les trompes & les cors font un tel tintamarre,
Que le bon homme est étonné.
Le pis fut que l'on mit en piteux équipage
Le pauvre potager: adieu planches, quarreaux,
Adieu chicorée & porreaux;
Adieu dequoy mettre au potage.
Le Liévre étoit gîté dessous un maître chou.

Digitized by Google

Je vous en déferay, bon homme, sur ma vie :
On le guête, on le lance; il s'enfuit par un trou,
Non par un trou, mais troüée, horrible & large plage
Que l'on fit à la pauvre haye
Par ordre du Seigneur, car il eût été mal
Qu'on n'eut pû du jardin sortir tout à cheval
Le bon homme disoit. Ce sont-là jeu de Prince:
Mais on le laissoit dire, & les chiens & les gens
Firent plus de dégât en une heure de tems.
Que n'en auroit fait en cent ans
Tous les Liévres de la Province.
Petits Princes vuidez vos débats entre-vous,
De recourir aux Rois vous seriez de grands fous;
Il ne les faut jamais engager dans vos guerres,
Ni les faire entrer sur vos terres.

FABLE LXVII.

L'Asne & le petit Chien.

NE forçons point nôtre talent,
Nous ne ferions rien avec grace.
Jamais un lourdaut, quoi qu'il fasse,
Ne sçauroit passer un galand.
Peu de gens que le Ciel cherit & gratifie
Ont le don d'agréer infus avec la vie.
C'est un point qu'il leur faut laisser;
Et ne pas ressembler à l'Asne de la Fable,
Qui pour se rendre plus aimable
Et plus cher à son Maître, alla le caresser,
Comment, disoit-il en son ame,
Ce Chien parce qu'il est mignon,

Digitized by Google

Vivra de pair à compagnon
Avec Monſieur, avec Madame,
Et j'auray des coups de bâton !
Que fait-il ? il donne la pate,
Puis auſſi-tôt il eſt baiſé
S'il en faut faire autant afin que l'on me flâte,
Cela n'eſt pas mal aiſé.
Dans cette admirable penſée,
Voyant ſon Maître en joye, il s'en vient lourdement
La lui porte au menton fort amoureuſement.
Non ſans accompagner pour plus grand ornement
De ſon chant gracieux cette action hardie.
Oh, oh, qu'elle careſſe & quelle melodie,
Dit le Maître auſſi-tôt. Hola, Martin bâton.
Martin baton accourt, L'Aſne change de ton.
Ainſi finit la Comedie.

FABLE LXVIII.

Le Combat des Rats & des Belettes.

LA nation des Belettes,
Non plus que celle des Chats,
Ne veut aucun bien au Rats :
Et ſans les portes étroites.
De leurs habitations,
L'animal à longue eſchine
En feroit, je m'imagine,
De grandes deſtructions.
Or une certaine année
Qu'il en étoit à foiſon,
Leur Roi nommé Ratapon.

Digitized by Google

Mit en campagne une armée.
Les Belettes de leur part
Déployerent l'étendart,
Si l'on croit la Renommée,
La victoire balança.
Plus d'un Gueret s'engraissa
Du sang de plus d'une bande
Mais la perte la plus grande
Tomba presque en tous endroits.
Sur le peuple Souriquois.
Sa déroute fut entiere :
Quoi que pût faire Artapax,
Psicarpax, Meridorpax,
Qui tout couvert de poussiere
Soûtinrent assez long-tems
Les efforts des combatans.
Leur résistance fut vaine :
Il falut ceder au sort.
Chacun s'enfuit au plus fort,
Tant soldats, que Capitaine.
Les Princes perirent tous,
La racaille dans des trous
Trouvant sa retraite prête,
Se sauva sans grand travail,
Mais les Seigneurs sur leurs têtes
Ayant chacun un plumail,
Des cornes, ou des aigrettes,
Soit comme marques d'honneur.
Soit enfin que les Belette,
En conçûssent plus de peur,
Cela causa leur malheur.
Trou, ny fente, ny crevasse
Ne fut large assez pour eux.
Au lieu que la populace.
Entroit dans les moindres creux.

La Principale jonchée
Fut donc des principaux Rats,
Une tête empanachée
N'est pas petit embarras,
Le trop superbe équipage
Peut souvent en un passage
Causer du retardement.
Les petits en toute affaire
Esquivent fort aisément;
Les grands ne le peuvent faire.

FABLE LXIX.

Le Singe & le Dauphin.

C'Etoit chez les Grecs un usage,
Que sur la Mer tous voyageurs
Menoient avec eux en voyage
Singe & Chiens de Bâteleurs.
Un Navire en cet équipage
Non loin d'Athenes fit naufrage,
Sans les Dauphins tout eût peri.
Cet animal est fort ami
De nôtre espece : En son Histoire
Pline le dit, il le faut croire.
Il sauva donc tout-ce qu'il pût,
Même un Singe en cette occurrence;
Profitant de la ressemblance,
Lui pensa devoir son salut
Un Dauphin le prit pour un homme.
Et sur son dos le fit asseoir,
Si gravement qu'on eût crût voir
Ce chanteur que tant on renomme.

Digitized by Google

Le Dauphin l'alloit mettre à bord,
Quand par hazard il lui demande,
Etes-vous d'Athenes la grande?
Oüi, dit l'autre, on m'y connoit fort:
S'il vous y survient quelque affaire
Employez moi; car mes parens
Y tienent tous les premiers rangs,
Un mien cousin est Juge-Maire,
Le Dauphin dit, bien, grammerci.
Et le Pirée a part aussi
A l'honneur de vôtre presence?
Tous les jours il est mon ami
C'est une vieille connoissance.
Nôtre Magot prit pour ce coup
Le nom d'un port pour un nom d'homme;
De telles gens il est beaucoup,
Qui prendroient Vaugirard pour Rome,
Et qui caquetans au plus drû,
Parlant de tout, & n'ont rien vû.
Le Dauphin rit, tourne la tête,
Et le Magot consideré.
Il s'aperçoit qu'il n'a tiré
Du fonds des eaux rien qu'une bête;
Il l'y replonge, & va trouver
Quelque homme afin de le sauver.

FABLE LXX.

L'homme, & l'Idole de bois

CErtain Païen chez lui gardoit un Dieu de bois;
De ces Dieux qui sont sourds bien qu'ayant des oreilles.

Digitized by Google

Le Païen cependant s'en promettoit merveilles.
Il lui coûtoit autant que trois.
Ce n'étoient que vœux & qu'offrandes,
Sacrifices de bœufs couronnez de guirlandes.
Jamais Idoles, quel qu'il fût,
N'avoit en cuisine si grasse,
Sans que pour tout culte à son hôte il échût
Succession, trésor, gain au jeu, nulle grace.
Bien plus; si pour un son d'orage en quelque endroit,
S'amassoit d'une ou d'autre sorte,
L'Homme en avoit sa part, & sa bourse en souffroit.
La pitance du Dieu n'en étoit pas moins forte.
A la fin se fâchant de n'en obtenir rien
Il vous prend un levier, met en pieces l'Idole,
Le trouve rempli d'or. Quand je t'ai fait du bien,
M'as-tu valu, dit-il, seulement un obole;
Va, sors de mon logis, cherches d'autres autels,
Tu ressemble aux naturels
Malheureux, grossiers, & stupides:
On n'en peut rien tirer qu'avec le bâton
Plus je te remplissois, plus mes mains étoient vuides.

FABLE LXXI.

Le Geay paré des plumes du Pan.

UN Pan muoit, un Geay prit son plumage,
Puis aprés se l'accommoda.
Puis parmi d'autres Pans tout fier se panada,
Croyant être un beau personnage,

Digitized by Google

Quelqu'un le reconnut il se vit bafoüé,
Berné sifflé, moqué, joüé,
Et par Messieurs les Pans plumé d'étrange sorte:
Même vers ses pareils s'étant réfugié,
Il fut par eux mis à la porte.
Il est assez de Geays à deux pieds comme lui,
Qui se parent souvent des dépoüilles d'autrui,
Et que l'on nomme plagiaires,
Je m'en tais, & ne veux leur causer nul ennui,
Ce ne sont pas-là mes affaires.

FABLE LXXII.

Le Chameau & les Bâtons flotans.

LE premier qui vid un Chameau.
S'enfuit à cet objet nouveau,
Le second aprocha, le troisiéme osa faire
un licou pour le Dromadaire.
L'accoûtumance ainsi nous rend tout familier,
Ce qui nous paroissoit terrible & singulier
S'apprivoise avec nôtre vûë,
Quand se vient à la continuë.
Et puisque nous voici tombez sur ce sujet,
On avoit mis des gens au guet.
Qui voyant sur les eaux de loin certain objet,
Ne pûrent s'empêcher de dire
Que c'étoit un puissant navire.
Quelques momens aprés l'objet devint brûlot,
Et puis nacelle, & puis balot,
Enfin bâtons flotans sur l'onde.
J'en sçais beaucoup de par le monde
A qui ceci conviendroit bien:

Digitized by Google

De loin c'est quelque chose, & de prés ce n'est rien.

FABLE LXXIII.

La Grenoüille & le Rat.

TEl, comme dit Merlin, cuide engeigner autrui,
Qui souvent s'engeigne soy-même ;
J'ay regret que ce mot soit trop vieux aujourd'hui
Il m'a toûjours semblé d'une énergie extrême,
Mais afin d'en venir au dessein que j'ai pris
Un Rat plein d'en-bon-point, gras, & des mieux nourris,
Et qui ne connoissoit l'Avent ni le Carême,
Sur le bord d'un marêt égayoit les esprits.
Une Grenoüille aproche, & lui dit en sa langue.
Venez me voir chez moi, je vous ferai festin.
Messire Rat promit soudain:
Il n'étoit pas besoin de plus longue harangue.
Elle allegua pourtant les délices du bain.
La curiosité, le plaisir du voyage,
Cent raretez à voir le long du marécage.
Un jour il conteroit à ses petits enfans
Les beautez de ces lieux, les mœurs des habitans,
Et le gouvernement de la chose publique Aquatique.
Un point sans plus tenoit le galand empêché.
Il nageoit quelque peu, mais il falloit de l'aide.
La Grenoüille à cela trouve un trés-bon remede.
Le Rat fut à son pied par la pate attaché.
Un brin de jonc en fit l'affaire.
Dans le marêt entrez, nôtre bonne commere.

Digitized by Google

S'efforce de tirer son hôte au fond l'eau,
Contre le droit des gens; contre la foi jurée,
Prêtend qu'elle en fera gorge chaude & curée,
(C'étoit à son avis un excellent morceau.)
Déja dans son esprit la galante le croque.
Il atteste les Dieux, la perfide s'en moque.
Il resiste, elle tire. En ce combat nouveau
Un Milan qui dans l'air planoit, faisoit la ronde.
Voit d'en haut le pauvret se debattant sur l'onde.
Il fond dessus, l'enleve, & par même moyen.
La Grenoüille & le lien.
Tout en fut, tant & si bien
Que de cette double proye
L'Oiseau se donne au cœur joye,
Ayant de cette façon
A souper cher & poisson.
La ruse la mieux ourdie
Peut nuire à son inventeur,
Et souvent la perfidie
Retourne sur son Auteur.

FABLE LXXIV.

Tribut envoyé par les Animaux à Alexandre.

UNe Fable avoit cours parmi l'antiquité:
Et la raison ne m'en est pas connuë.
Que le Lecteur en tire une moralité;
Voici la Fable toute nuë.
La Renommée ayant dit en ces lieux,
Qu'un fils de Jupiter, un certain Alexandre,
Ne voulant rien laisser de libre sous les Cieux,
Commandoit que sans plus attendre.

Tout

Digitized by Google

Tout peuple à ses pieds s'allât rendre.
Quadrupedes, Humains, Elefans, vermisseaux,
Les Republiques des Oyseaux,
La Déesse aux cent bouches, dis-je,
Ayant mis par tout la terreur,
En publiant l'Edit du nouvel Empereur,
Les Animaux, & toute espece lige
De son seul apetit, crûrent que cette fois
Il falloit subir d'autres loix.
On s'assemble au desert, tous quitent leur taniere.
Aprés divers avis, on resout, on conclut,
D'envoyer hommage & tribut,
Pour l'hommage & pour la maniere,
Le Singe en fut chargé: l'on lui mit par écrit
Ce que l'on vouloit qui fut dit,
Le seul tribut les tint en peine.
Car que donner; il falloit de l'argent.
On en prit d'un Prince obligeant,
Qui possedant dans son Domaine
Des mines d'or, fournit ce qu'on voulut,
Comme il fut question de porter ce tribut,
Le Mulet & l'Asne s'offrirent,
Assistez du Cheval ainsi que du Chameau.
Tous quatre en chemin ils se mirent
Avec le Singe Ambassadeur nouveau.
La Caravanne enfin rencontre en un passage.
Monseigneur le Lion. Cela ne leur plût point.
Nous nous rencontrons tout à point,
Dit-il & nous voici compagnons de voyage.
J'allois offrir mon fait à part,
Mais bien qu'il soit leger tout fardeau m'embarasse,
Obligez moy de me faire la grace
Que d'en porter chacun un quart.
Ce ne vous sera pas une charge trop grande;

Digitized by Google

Et j'en feray plus libre, & bien plus en état,
En cas que les voleurs attaquent nôtre bande,
Et que l'on en vienne au combat.
Econduire un Lion rarement se pratique.
Le voilà donc admis, soulagé, bien reçû,
Et malgré le Heros de Jupiter issû,
Faisant chere & vivant sur la bourse publique:
Ils arriverent dans un pré
Tout bordé de ruisseaux, de fleurs tout drapré;
Où maint Mouton cherchoit sa vie;
Séjour du frais veritable patrie
Des Zephirs. Le Lion n'y fut pas, qu'à ces gens
Il se plaignit d'être malade.
Continuez vôtre Ambassade,
Dit-il, je sens un feu qui me brûle au dedans,
Et veut chercher ici quelque herbe salutaire.
Pour vous ne perdez point de tems.
Rendez-moy mon argent, j'en puis avoir affaire.
On débale, & d'abord le Lion s'écria
D'un ton qui témoignoit sa joye.
Que de filles, ô Dieux, mes pieces de monnoye
Ont produites : voyez : La plûpart sont déja
Aussi grandes que leurs Meres.
Le croît m'en appartient. Il prit tout là-dessus;
Ou bien s'il ne prit tout il n'en demeura gueres,
Le Singe & les sommiers confus
Sans oser repliquer en chemin se remirent.
Au fils de Jupiter on dit qu'ils se plaignirent
Et n'en eurent point de raison
Qu'eut-il fait? c'eût été Lion contre Lion;
Et le Proverbe dit: Corsaires à Corsaires,
L'un l'autre s'attaquant ne font pas leurs affaires.

Digitized by Google

FABLE LXXV.

Le Cheval s'étant voulut vanger du Cerf.

DE tout tems les Chevaux étant nez pour les Hommes,
Lors que le genre humain de gland se contentoit,
Asne, Cheval & Mule aux forêts habitoit;
Et l'on ne voyoit point comme au Siécle où nous sommes
Tant de selles & tant de basts.
Tant de harnois pour les combats,
Tant de chaises, tant de carosses,
Comme aussi ne voit-on pas
Tant de festins & tant de nopces.
Or un Cheval eut alors different;
Avec un Cerf plein de vîtesse,
Et ne pouvant l'attraper en courant,
Il eut recours à l'Homme implora son adresse.
L'Homme lui mit un frein, lui sauta sur le dos
Ne lui donna point de repos
Que le Cerf ne fut pris, & n'y laissât la vie.
Et cela fait le Cheval remercie
L'Homme son bienfacteur, disant, je suis à vous,
Adieu. Je m'en retourne en mon sejour sauvage
Non pas cela, dit l'Homme, il fait meilleur chez nous:
Je vois trop quel est vôtre usage.
Demeurez donc, vous serez bien traitté,
Et jusqu'au ventre en la litiere.
Helas, que sert la bonne chere
Quand on a pas la liberté!
Le Cheval s'apperçût qu'il avoit fait folie,

Digitized by Google

Mais il n'étoit plus tems, déja son écurie
Etoit prête & toute bâtie,
Il y mourut en tirant son lien;
Sage s'il eût remis une legere offense.
Quel que soit le plaisir que cause la vengeance,
C'est l'acheter trop cher, que l'acheter d'un bien,
Sans qui les autres ne sont rien.

FABLE LXXVI.

Le Renard & le Buste.

LEs Grands pour la pluspart sont masque de
Theatre.
Leur aparence impose au vulgaire idolâtre.
L'Asne n'en sçait juger que par ce qu'il en voit.
Le Renard au contraire au fond les examine,
Les tourne de tout sens, & quand il s'apperçoit
Que leur fait, n'est que bonne mine,
Il leur applique un mot qu'un Buste de Heros
Lui fit dire fort à propos.
C'étoit un Buste creux, & plus grand que nature.
Le Renard en loüant l'effort de la sculpture,
Belle tête; dit-il, *mais de cervelle point*.
Combien de grands Seigneurs sont Bustes en ce
point.

Digitized by Google

FABLE LXXVII.

Le Loup, la Chévre & le Chévreau.

LA Bique allant remplir sa traînante mamelle,
Et paître l'herbe nouvelle,
Ferma sa porte au loquet,
Non sans dire à son Biquet,
Gardez vous sur vôtre vie
D'ouvrir que l'on ne vous le dise,
Pour enseigne & mot du guet ;
Foin du Loup & de sa race.
Comme elle disoit ces mots,
Le Loup de fortune passe.
Il les recueille à propos,
Et les garde en sa mémoire.
La Bique, comme on peut croire
N'avoit pas vû le glouton.
Dès qu'il la void partie, il contrefait son ton ;
Et d'une voix papelarde
Il demande qu'on ouvre, en disant foin du Loup,
Et croyant entrer tout d'un coup.
Le Biquet soupçonneux par la fente regarde.
Montrez moi pate-blanche ; ou je n'ouvrirai point,
S'écria-t-il d'abord (pate-blanche est un point
Chez les Loups, comme on sçait, rarement en usage.)
Celui-ci fort surpris d'entendre ce langage :
Comme il étoit venu s'en retourna chez soi.
Où seroit le Biquet s'il eût ajoûté foi
Au mot du guet que de fortune
Nôtre Loup avoit entendu ?

Digitized by Google

Deux seuretez valent mieux qu'une
Et le trop en cela ne fut jamais perdu.

FABLE LXXVIII.

Le Loup, la Mere & l'Enfant.

CE Loup me remet en mémoire
Un de ces compagnons qui fut encore mieux pris :
Il y perit, voici l'Histoire ;
Un Villageois avoit à l'écart son logis.
Messer Loup attendoit chape-chute à la porte.
Il avoit vû sortir gibier de toute sorte,
Veaux de lait, Agneaux & Brebis,
Regimens de Dindons, enfin bonne Provende,
Le Larron commençoit pourtant à s'ennuyer.
Il entend un enfant
La mere aussi tôt le gourmande,
Le menace, s'il ne se taît,
De le donner au Loup. L'Animal se tient prêt :
Remerciant les Dieux d'une telle avanture.
Quand la Mere appaisant sa chere geniture,
Lui dit, ne criez point: S'il vient nous le tuerons.
Qu'est ceci, s'écria le mangeur de Moutons ?
Dire d'un, puis d'un autre : Est-ce ainsi que l'on traite
Les gens faits comme moi ? Me prend-t-on pour un sot ?
Que quelque jour ce beau marmot
Vienne au bois cueillir la noisette.
Comme il disoit ces mots, on sort de la maison,
Un chien de court l'arrête. Epieux & fourchefier
L'ajustent de toutes manieres.

Digitized by Google

Que veniez-vous chercher en ce lieu, lui dit-on.
Aussi-tôt il conta l'affaire,
Merci de moi, lui dit la Mere,
Tu mangeras mon fils! L'ay je fait à dessein
Qu'il assouvisse un jour ta faim?
On assomma la pauvre bête.
Un Manant lui coupa les pieds & la tête.
Le Seigneur du Village à sa porte les mit
Et ce dicton Picard à l'entour fut écrit.
Biaux chires leups n'écoutez mie
Mere tenchent chen fieux qui crie.

FABLE LXXIX.

Parole de Socrate.

Socrate un jour faisant bâtir,
Chacun censuroit son ouvrage.
L'un trouvoit le dedans, pour ne lui point mentir,
indigne d'un tel personnage.
L'autre blâmoit la face, & tous étoient d'avis,
Que les appartemens étoient trop petits.
Quelle maison pour lui: L'on y tournoit à peine.
Plût au Ciel que de vrais amis,
Telle qu'elle est, dit-il, elle pût être pleine.
Le bon Socrate avoit raison
De trouver pour ceux-là trop grande sa maison,
Chacun se dit ami, mais fol qui s'y repose.
Rien n'est plus commun que ce nom,
Rien n'est plus rare que la chose.

Digitized by Google

FABLE LXXX.

Le Vieillard & ses Enfans.

TOute puissance est foible à moins que d'être
unie.
Ecoutez là dessus l'Esclave de Phrigie.
Si j'ajoûte du mien à son invention,
C'est pour peindre aux mœurs, & non point par
envie;
Je suis trop au dessous de cette ambition.
Phedre enrichit souvent par un motif de gloire:
Pour moi de tels pensers me seroient mal seans;
Mais venons à la Fable, ou plûtôt à l'Histoire.
De celui qui tâcha d'unir tous ses enfans.

UN Vieillard prêt d'aller où la mort l'apelloit,
Mes chers enfans, dit-il, (*à ce Fils il parloit,*)
Voyez si vous rompez ces dards liez ensemble,
Je vous expliqueray le nœud qui les assemble.
L'Aîné les ayant pris, & fait tous ses efforts,
Les rendit, en disant je les donne aux plus forts,
Un second lui succede, & se met en posture.
Mais en vain. Un cadet tenté aussi l'avanture.
Tous perdirent leurs tems, le faisceau résista,
De ces dards joints ensemble un seul ne s'éclata.
Foibles gens, dit le Pere, il faut que je vous montre
Ce que ma force peut en semblable rencontre.
On crut qu'il se mocquoit, on sourit, mais à tort;
Il separe les dards, & les rompt sans effort.
Vous voyez, reprit-il, l'effet de la concorde.
Soyez joins, mes enfans, que l'amour vous accorde
Tant

Tant que dura son mal il n'eut autre discours.
Enfin se sentant prêt de terminer ses jours.
Mes chers enfans, dit-il, je vais où sont nos Peres
Adieu, promettez-moi de vivre comme freres;
Que j'obtienne de vous cette grace en mourant.
Chacun de ses trois fils l'en assûre en pleurant.
Il prend à tous les mains, il meurt, & les trois freres
Trouvent un bien fort grand, mais fort mêlé d'affaires,
Un créancier saisit, un voisin fait procez.
D'abord nôtre Trio s'en tire avec succez.
Leur amitié fut courte, autant qu'elle étoit rare.
Le sang les avoit joints, l'interêt les separe.
L'ambition, l'envie, avec les consultans,
Dans la succession entrent en même tems.
On en vient au partage, on con este, on chicane.
Le Juge sur cent points tous trois il les condamne.
Créanciers & voisins reviennent aussi-tôt,
Ceux-là sur une erreur, ceux ci sur un défaut.
Les freres desunis sont tous d'avis contraire,
L'un veut s'accommoder, l'autre, n'en veut rien faire.
Tous perdirent leur bien; ils voulurent trop tard
Profiter de ces dards unis & pris à part.

FABLE LXXXI.

L'Oracle & l'Impie.

VOuloir tromper le Ciel c'est folie à la Terre.
Le Dedale des cœurs en ses détours n'enserre
Rien qui ne soit d'abord éclairé par les Dieux.
Tout ce que l'homme fait, il l'a fait à leurs yeux,

Digitized by Google

Mêmes les actions que dans l'ombre il croit faire.
Un Payen qui sentoit quelque peu le fagot,
Et qui croyoit en Dieu, pour user de ce mot,
Par benefice d'inventaire,
Alla consulter Apollon.
Dés qu'il fut en son son sanctuaire,
Ce que je tiens, est-il en vie ou non.
Il tenoit un moineau, dit-on,
Prêt d'étouffer la pauvre bête,
Ou de lâcher aussitôt,
Pour mettre Apollon en défaut.
Apollon reconnut ce qu'il avoit en tête.
Mort ou vif, lui dit-il, montre-nous ton moineau,
Et ne me tends plus de paneau,
Tu te trouveras mal d'un pareil stratagême.
Je vois de loin, j'atteins de même.

FABLE LXXXII.

L'Avare qui a perdu son tresor.

L'Usage seulement fait la possession.
Je demande à ces gens de qui la passion
Est d'entasser toûjours, mettre somme sur somme,
Quel avantage ils ont que n'ait pas un autre homme?
Diogene là-bas est aussi riche qu'eux,
Et l'Avare ici haut comme lui vit en gueux.
L'homme au tresor caché qu'Esope nous propose,
Servira d'exemple à la chose.
Ce malheureux attendoit,
Pour joüir de son bien une seconde vie,
Ne possedoit pas l'or, mais l'or le possedoit.

Digitized by Google

Il avoit dans la terre une somme enfoüie,
Son cœur avec, n'ayant autre deduit
Que d'y ruminer jour & nuit,
Et rendre sa chevanche à lui-même sacrée.
Qu'il allât ou qu'il vint, qu'il bût ou qu'il mangeât,
On l'eût pris de bien court à moins qu'il ne songeât
A l'endroit où gissoit cette somme enterrée,
Il y fit tant de tours qu'un Fossoyeur le vit:
Se douta du dépôt, l'enleva sans rien dire.
Nôtre Avare un beau jour ne trouva que le nid.
Voilà mon homme aux pleurs, il gemit, il soûpire.
Il se tourmente, il se déchire.
Un passant lui demande à quel sujet ses cris.
C'est mon tresor que l'on m'a pris.
Vôtre tresor: où pris? tout joignant cette pierre.
Eh sommes-nous en tems de guerre?
Pour l'apporter si loin; N'eussiez-vous pas mieux fait
De le laisser chez vous en vôtre cabinet,
Que de le changer de demeure.
Vous auriez pû sans peine y puiser à tout heure.
A tout heure, bons Dieux: Ne tient-il qu'à cela?
L'argent vient-il comme il s'en va?
Je n'y touche jamais: Dites moi donc de grace,
Reprit l'autre, pourquoi vous vous affligez tant?
Puisque vous ne touchez jamais à cet argent?
Mettez une pierre à la place,
Elle vous vaudra autant.

Digitized by Google

✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠

LIVRE CINQUIESME.

FABLE LXXXIII.

Le Bûcheron & Mercure.

A. M. L. C. D. B.

Votre goût a servi de regle à mon Ouvrage,
J'ai tenté les moyens d'acquerir son suffrage.
Vous voulez qu'on évite un soin trop curieux,
Et des vains ornemens l'effort ambitieux.
Je le veux comme vous, cet effort ne peut plaire.
Un Auteur gâte tout quand il veut trop bien faire
Non qu'il faille bannir certains traits délicats :
Vous les aimez ces traits, & je ne les hais pas.
Quand au principal but qu'Esope se propose,
J'y tombe au moins mal que je puis.
Enfin, si dans ces Vers je ne plais & n'instruis,
Il ne tient pas à moi, c'est toûjours quelque chose
Comme la force est un point
Dont je ne me pique point,
Je tâche d'y tourner le vice en ridicule,
Ne pouvant l'attaquer avec des bras d'Hercule.
C'est là tout mon talent ; je ne sçais s'il suffit.
Tantôt je plains en un recit
La sotte vanité jointe avec l'envie,
Deux pivots sur qui roule aujourd'hui vôtre vie.
Tel est ce chetif animal.
Qui voulut en grosseur au Bœuf se rendre égal.
J'oppose quelquefois par une double image

Le vice à la vertu, la ſottiſe au bon ſens ;
Les Agneaux aux Loups raviſſans,
La Mouche à la Fourmi ; faiſant de cet ouvrage
Une ample Comedie à cent actes divers,
Et dont la ſcene eſt l'Univers.
Hommes, Dieux, Animaux, tout y fait quel que rôle
Jupiter comme un autre : introduiſons celui
Qui porte de ſa part aux belles la parole,
Ce n'eſt pas de cela qu'il s'agit aujourd'hui.

UN Bucheron perdit ſon gagne pain,
C'eſt ſa cognée, & la cherchant en vain,
Ce fut pitié là-deſſus de l'entendre.
Il n'avoit pas des outils à revendre.
Sur celui-ci rouloit tout ſon avoir.
Ne ſçachant donc où mettre ſon eſpoir
Sa face étoit de pleurs toute baignée.
O ma cognée, ô ma pauvre cognée !
S'écrioit-il, Jupiter rend-la moi :
Je tiendrai l'être encore un coup de toi.
Sa plainte fut de l'Olimpe entenduë.
Mercure vient. Elle n'eſt pas perduë,
Lui dit ce Dieu, la connoîtras tu bien ?
Je crois l'avoir prés d'ici rencontrée.
Lors une d'or à l'homme étant montrée
Il répondit je n'y demande rien
Une d'argent ſuccede à la premiére,
Il la refuſe. Enfin une de bois.
Voilà, dit-il, la mienne cette fois,
Je ſuis content, ſi j'ai cette derniére.
Tu les auras, dit le Dieu, toutes trois,
Ta bonne foi ſera recompenſée.
En ce cas-là je les prendrai : dit-il.
Et bocquillons de perdre leur outil,
Et de crier pour ſe le faire rendre.

Digitized by Google

Le Roi des Dieux ne sçait auquel entendre.
Son Fils Mecure aux criards vient encore,
A chacun d'eux il en montre une d'or.
Chacun eût crû passer pour une bête.
De ne pas dire aussi-tôt la voilà.
Mercure au lieu de donner celle-là,
Leur en déchargea un grand coup sur la tête.
Ne point mentir, être content du sien,
C'est le plus sûr: cependant on s'ocupe
A dire faux pour attraper du bien,
Que sert cela? Jupiter n'est pas dupe.

FABLE LXXXIV.

Le Pot de terre & le Pot de fer.

LE Pot de fer proposa
Au Pot de terre un voyage.
Celui-ci s'en excusa,
Disant qu'il seroit sage
De garder le coin du feu:
Car il lui falloit si peu,
Si peu, que la moindre chose
De son débris seroit cause.
Il n'en reviendroit morceau.
Pour vous, dit-il, dont la peau
Est plus dure que la mienne,
Je ne vois rien qui vous tienne.
Nous vous mettrons à couvert,
Repartit le Pot de fer,
Si quelque matiere dure,
Vous menace d'avanture,
Entre deux je passerai,

Digitized by Google

Cette offre le persuade
Pot de fer son camarade
Se met droit à ses côtez.
Mes gens s'en vont à trois pieds
Clopin clopant comme ils peuvent,
L'un contre l'autre jettez,
Au moindre hoquet qu'ils trouvent, [pas,
Le Pot de terre en souffre : il n'eût pas fait cent
Que par son compagnon il fut mis en éclats,
Sans qu'il eût lieu de se plaindre.
Ne nous associons qu'avec nos égaux,
Ou bien il nous faudra craindre
Le destin d'un de ces pots.

FABLE LXXXV.

Le petit Poisson & le Pêcheur.

PEtit Poisson deviendra grand,
Pourvû que Dieu lui prête vie.
Mais le lâcher en attendant
Je tiens pour moi que c'est folie ;
Car de le rattraper il n'est pas trop certain,
Un Carpeau qui n'étoit encore que fretin
Fut pris par un Pêcheur au bord d'une riviere.
Tout fait nombre, dit l'homme en voyant son butin,
Voilà commencement de chere & de festin,
Mettons-le en nôtre gibeciere.
Le pauvre Carpillon lui dit en sa maniere
Que ferez vous de moi, je ne sçaurois fournir
Au plus qu'une demie bouchée.
Laisse-moi Carpe devenir :

Digitized by Google

Je ferai par vous repêchée.
Quelque gros partisan m'achetera bien cher.
Au lieu qu'il vous en faut chercher
Peut-être encore cent de ma taille.
Pour faire un plat. Quel plat, croyez-moi, rien
qui vaille
Rien qui vaille & bien soit, repartit le Pêcheur,
Poisson mon bel ami, qui faites le prêcheur,
Tenez dans la poësle, & vous avez beau dire.
Dés ce soir on vous fera frire.
Un tien vaut, ce dit-on, mieux que deux tu l'auras
L'un est sûr, l'autre ne l'est pas.

FABLE LXXXVI.

Les oreilles du Liévre.

UN animal connu blessa de quelques coups
Le Lion, qui plein de courroux,
Pour ne plus tomber en la peine,
Bannit des lieux de son Domaine
Toute bête portant cornes à son front.
Chevres, Beliers, Taureaux aussi-tôt délogerent
Daims, & Cerfs de climat changerent,
Chacun à s'en aller fut prompt.
Un Liévre apercevant l'ombre de ses oreilles,
Craignit que quelque inquisiteur
N'allât interpréter à cornes leur longueur:
Ne les soûtint en tout à des cornes pareilles.
Adieu voisin grillon, dit-il, je pars d'ici.
Mes oreilles enfin feroient cornes aussi:
Et quand je les aurois plus courtes qu'une Au-
truche,

Je craindrois même encor. Le Grillon repartit.
Cornes cela ! vous me prenez pour cruche,
Ce sont oreilles que Dieu fit.
On les fera passer pour cornes,
Dit l'animal craintif, & cornes de Licornes.
J'aurai beau protester, mon dire & mes raisons
Iront aux petites maisons.

FABLE XXXVII.

Le Renard ayant la queuë coupée.

UN vieux Renard, mais des plus fins,
Grand croqueur de poulets, grand preneur de Lapins,
Sentant son Renard d'une lieuë,
Fut enfin au piége attrapé
Par grand hazard en étant échapé:
Non pas franc, car pour gage il laissa sa queuë,
S'étant, dis-je, sauvé sans queuë & tout honteux,
Pour avoir des pareils (comme il étoit habile)
Un jour que les Renards tenoient conseil entr'eux:
Que faisons nous, dit-il, de ce poids inutile
Et qui va balayant tous les sentiers fangeux ?
Que nous sert cette queuë, il faut qu'on se la coupe,
Si l'on me croit, chacun s'y résoudra.
Vôtre avis est fort bon, dit quelqu'un de la troupe,
Mais tournez-vous, de grace, & l'on vous répondra.
A ces mots il se fit une telle huée,
Que le pauvre écourté ne pût être entendu.
Prétendre ôter la queuë eût été tems perdu,
La mode en fut continuée.

Digitized by Google

FABLE LXXXVIII.

La Vieille & les deux Servantes.

IL étoit une vieille ayant deux Chambrieres.
Elles filoient si bien que les sœurs filandieres
Ne faisoient que broüiller au prix de celles-ci.
La vieille n'avoit point de plus pressant souci
Que de distribuer aux Servantes leur tâche.
Dès que Thetis chassoit Phœbus aux crins dorez,
Toutes entroient en jeu, fuseaux étoient tirez,
Deçà, delà, vous en aurez,
Point de cesse, point de relâche.
Dès que l'Aurore, dis-je, en son char remontoit,
Un misérable Coq à point nommé chantoit.
Aussi tôt nôtre Vieille encore plus miserable,
S'affubloit d'un jupon crasseux & détestable,
Allumoit une lampe ; & couroit droit au lit,
Où de tout leur pouvoir, de tout leur appetit,
Dormoient les deux pauvres Servantes.
L'une entr'ouvroit un œil, l'autre étendoit un bras,
Et toutes deux très-mal contentes,
Disoient entre leurs dents, maudit coq tu mouras,
Comme elles l'avoient dit la bête fut gripée.
Le Réveille-matin eut la gorge coupée.
Ce meurtre n'amenda nullement leur marché.
Nôtre couple au contraire à peine étoit couché,
Que la Vieille craignant de laisser passer l'heure,
Couroit comme un Lutin par toute la demeure.
C'est ainsi que le plus souvent,
Quand on pense sortir d'une méchante affaire,

Digitized by Google

On s'enfonce encore plus avant :
Témoins ce Couple & son salaire.
La Vieille au lieu du Coq les fit tomber par là
De Caribde en Sylla.

FABLE LXXXIX.

Le Satyre & le Passant.

AU fond d'un antre sauvage,
Un Satyre & ses enfans,
Alloient manger leur potage.
Et prendre l'écuelle aux dents.
On les eut vûs sur la mousse,
Lui, sa femme & maint petit,
Ils n'avoient tapis ni housse,
Mais tous fort bon appetit.
Pour se sauver de la pluye,
Entre un Passant morfondu.
Au broüet on le convie.
Il n'étoit pas attendu.
Son hôte n'eut pas de peine,
De le semondre deux fois.
D'abord avec son haleine,
Il se réchauffe les doigts.
Puis sur le mets qu'on lui donne
Delicat il souffle aussi.
Le Satyre s'en étonne ;
Nôtre hôte, à quoi bon ceci ?
L'un refroidit mon potage,
L'autre réchauffe ma main
Vous pouvez, dit le Sauvage,
Reprendre vôtre chemin.

Digitized by Google

Ne plaise aux Dieux que je couche
Avec vous sous même toit.
Arriere ceux dont la bouche
Souffle le chaud & le froid.

FABLE XC.

Le Cheval & le Loup.

UN certain Loup dans la saison,
Que les tiédes Zéphirs ou l'herbe rajeunie,
Et que les animaux quittent tous leur maison.
Pour s'en aller chercher leur vie.
Un Loup, dis je, sortit des rigueurs de l'hyver,
Apperçût un Cheval qu'on avoit mis au vert.
Je laisse à penser quelle joye.
Bonne chasse, dit-il, qui l'auroit à son croc.
Eh, que n'es tu Mouton, car tu me serois hoc:
Au lieu qu'il faut ruser pour avoir cette proye.
Rusons donc: Ainsi dit-il, vient à pas contez,
Se dit Ecolier d'Hipocrate.
Qu'il connoît les vertus & les proprietez
De tous les simples de ces prez:
Qu'il sçait guérir sans qu'il se flate
Toutes sortes de maux. Si Dom Coursier vouloit
Ne point celer sa maladie,
Lui Loup gratis le guériroit:
Car le voir en cette prairie
Paître ainsi sans être lié,
Témoignoit quelque mal selon la Medecine.
J'ai, dit la Bête chevaline,
Une apostume sous le pied.
Mon fils, dit le Docteur, il n'est point de partie

Digitized by Google

Susceptible de tant de maux.
J'ai l'honneur de servir Nosseigneurs les Chevaux,
Et fais aussi la Chirurchie.
Mon galand ne songeoit qu'à bien prendre son tems,
Afin de haper son malade.
L'autre qui s'en doutoit lui lâcha une ruade
Qui vous lui met en marmelade
Les mandibules & les dents.
C'est bien fait, dit le Loup en soi-même fort triste,
Chacun à son métier doit toûjours s'attacher.
Tu veux faire ici l'Arboriste,
Et ne fus jamais que Boucher.

FABLE XCI.

Le Laboureur & ses Enfans.

TRavaillez, prenez la peine,
C'est le fonds qui manque le moins.
Un Riche Laboureur sentant sa mort prochaine
Fit venir ses enfans, leur parla sans témoins.
Gardez-vous leur dit-il, de vendre l'heritage,
Que nous ont laissé nos parens
Un trésor est caché dedans.
Je ne sçais pas l'endroit, mais un peu de courage
Vous le fera trouver, vous en viendrez à bout
Remuez vôtre champ dés qu'on aura fait l'Oût,
Creusez, foüillez, bêchez, ne laissez nulle place
Où la main ne passe & repasse.
Le pere est mort, les fils vont retourner le champ
Déçà, delà partout, si bien qu'au jour de l'an
Il en raporta davantage

Digitized by Google

D'argent, point de caché. Mais le Pere fut sage
De leur montrer aprés sa mort
Que le travail est un tresor.

FABLE XCII.

La Montagne qui accouche.

UNe Montagne en mal d'enfant,
Jettoit une clameur si haute,
Que chacun au bruit accourut,
Crût qu'elle accoucheroit sans faute
D'une Cité plus grosse que Paris
Elle accoucha d'une Souris,
Quand je songe à cette Fable,
Dont le recit est menteur,
Et le sens est veritable,
Je me figure un Auteur,
Qui dit. Je chanterai la guerre
Que firent les Tirans au Maître du tonnerre.
C'est prometre beaucoup, mais qu'en sort-il souvent?

FABLE XCIII.

La Fortune & le jeune Enfant.

SUr le bord d'un puits trés-profond,
Dormoit étendu de son long
Un Enfant alors dans ses classes.
Tout est aux Ecoliers couchettes & matelas;

Un honnête homme en pareil cas :
Auroit fait un saut de vingt brasses,
Prés de là tout heureusement
Lui disant, mon mignon, je vous sauve la vie.
Soyez une autre fois plus sage je vous prie.
Si vous fussiez tombé, l'on s'en fût pris à moi :
Cependant c'étoit vôtre faute.
Je vous demande en bonne foi
Si cette imprudence si haute
Provient de mon caprice. Elle part à ces mots.
Pour moi j'approuve son propos,
Il n'arrive rien dans le monde
Qu'il ne faille qu'elle en réponde.
Nous la faisons de tous Echos.
Elle est prise à garant de toutes avantures.
Est-on sot, étourdi, prend-on mal ses mesures :
On pense en être quitte en accusant son sort.
Bref la Fortune a toûjours tort.

FABLE XCIV.

Les Medecins.

Le Medecin Tantpis alloit voir un malade
Que visitoit aussi son confrere Tantmieux.
Ce dernier esperoit, quoi que son camarade
Soûtint que le gissant iroit voir ses ayeuls.
Tous deux s'étant trouvez differens pour sa cure
Leur malade paya le tribut à nature ;
Aprés qu'en ses conseils Tantpis eût été crû.
Ils triomphoient encore sur cette maladie.
L'un disoit, il est mort, je l'avois bien prévû.
S'il m'eût crû, disoit l'autre, il seroit plein de vie.

FABLE XCV.

La Poule aux œufs d'Or.

L'Avarice perd tout en voulant tout gagner,
Je ne veux pour le témoigner
Que celui de la Poule, à ce que dit la Fable,
Pondoit tous les jours un œuf d Or.
Il crût que dans son corps elle avoit un trésor.
Il la tua, l'ouvrit, & la trouva semblable
A celles dont les œufs ne lui raportoient rien,
S'étant lui-même ôté le plus beau de son bien.
Belle leçon pour les gens chiches:
Pendant ces derniers tems combien en a t-on vûs,
Qui du soir au matin sont pauvres devenus
Pour vouloir trop tôt être riches.

FABLE XCVI.

L'Asne portant des Reliques.

UN Baudet chargé de Reliques,
S'imagina qu'on l'adoroit.
Dans ce penser il se quarroit,
Recevant comme siens l'encens & les Cantiques.
Quelqu'un vit l'erreur & lui dit:
Maître Baudet, ôtez-vous de l'esprit,
Une Vanité si folle,
Ce n'est pas vous, c'est l'Idole
A qui cet honneur se rend,

Digitized by Google

Et que la gloire en est dûë.
D'un Magistrat ignorant
C'est la robe qu'on saluë.

FABLE XCVII.

Le Cerf & la Vigne.

UN Cerf à la faveur d'une Vigne fort haute,
Et telle qu'on en voit en de certains climats
S'étant mis à couvert, & sauvé du trépas,
Les Veneurs pour ce coup croyoient leurs chiens
en faute.
Ils les rappellent donc. Le Cerf hors de danger
Brouta sa bienfaitrice, ingratitude extrême.
On l'entend, on retourne, on le fait déloger:
Il vient mourir en ce lieu même.
J'ai merité, dit-il, ce juste châtiment
Profitez en ingrats. Ils tombent en ce moment.
La Meute en fait curée. Il lui fut inutile
De pleurer aux Veneurs à sa mort arrivez.
Vraye image de ceux qui profanent l'azile,
Qui les a conservez.

FABLE XCVIII.

Le Serpent & la Lime.

ON conte qu'un Serpent voisin d'un Orloger,
C'étoit pour l'Orloger un mauvais voisinage
Entra dans sa boutique, & cherchant à manger

N'y rencontra pour potage
Qu'une Lime d'acier qu'il se mit à ronger
Cette Lime lui dit, sans se mettre en colere,
Pauvre ignorant, & que prétends-tu faire ?
Tu te prends à plus dure que toi,
Petit Serpent à tête folle.
Plûtôt que d'emporter de moi,
Seulement le quart d'une obole
Tu te romprois toutes les dents.
Je ne crains que celles du tems.
Ceci s'adresse à vous esprits du dernier ordre,
Qui n'étant bons à rien, cherchez sur tous à mordre,
Vous vous tourmentez vainement.
Croyez-vous que vos dents impriment leurs outrages
Sur tant de beaux ouvrages,
Ils sont pour vous d'airain, d'acier, de diamant.

FABLE XCIX.

Le Lievre & la Perdrix.

Il ne se faut jamais moquer des miserables ?
Car qui peut s'assurer d'être toûjours heureux ?
Le sage Esope dans ses Fables
Nous en donne une exemple ou deux.
Celui qu'en ces Vers on propose,
Et les siens, ce sont même chose.
Le Lievre & la perdrix concitoyens d'un champ,
Vivoient dans un état ce semble assez tranquille :
Quand une meute s'approchant,
Oblige le premier à chercher un azile.

Digitized by Google

Il s'enfuit dans son fort, met les chiens en défaut,
Sans même en excepter Brifaut,
Enfin il se trahit lui-même
Par les esprits sortans de son corps échauffé.
Miraut sur leur odeur ayant philosophé,
Conclut que c'est son Lievre, & d'une ardeur extréme
Il le pousse, & Rustaut qui n'a jamais menti
Dit que le Lievre est reparti.
Le pauvre malheureux vient mourir à son gîte.
La Perdrix le raille & lui dit.
Tu te vantois d'être si vîte :
Qu'as-tu fait de tes pieds ? au moment qu'elle rit.
Son tour vient ; on la trouve, Elle croit que ses aîles
La sçauroient garantir à toute extrêmité,
Mais la pauvrette avoit conté
Sans l'Autour aux serres cruelles.

FABLE C.

L'Aigle & le Hibou.

L'Aigle & le Chat-huant, leurs querelles cesserent,
Et firent tant qu'ils s'embrasserent.
L'un jura foi de Roi, l'autre foi de Hibou,
Qu'ils ne se goberoient leurs petits peu ni prou.
Connoissez-vous les miens dit l'Oiseau de Minerve ?
Non, dit l'Aigle. Tant pis, reprit le triste Oiseau
Je crains en ce cas pour leur peau :

Digitized by Google

C'est hazard si je les conserve.
Comme vous êtes Roi, vous ne considerez
Qui ni quoi : Rois & Dieux mettent, quoi qu'on leur die,
Tout en même categorie.
Adieu mes nourriçons si vous les rencontrez.
Peignez-les moi, dit l'Aigle, ou bien me les montrez,
Je n'y toucherai de ma vie.
Le Hibou répartit, mes petits sont mignons ;
Beaux, bienfaits & jolis sur tous leurs compagnons,
Vous les reconnoîtrez sans peine à cette marque
N'allez pas l'oublier retenez-là si bien
Que chez-moi la maudite parque
N'entre point par vôtre moyen.
Il avint qu'au Hibou Dieu donna geniture,
De façon qu'un beau soir qu'il étoit en pâture,
Nôtre Aigle apperçût d'avanture,
Dans les coins d'une roche dure,
Ou dans les trous d'une mazure,
(Je ne sçais pas lequel des deux)
De petits monstres fort hideux,
Rechinez, ou air triste, une voix de Megere.
Ces enfans ne sont pas, dit l'Aigle à nôtre ami.
Croquons les. Le galand n'en fit pas à demi.
Ses repas ne sont point à la legere.
Le Hibou de retour ne trouve que les pieds
De ses chers nourriçons, helas, pour toute chose.
Il se plaint, & les Dieux sont par lui suppliez
De punir le brigand qui de son deüil est cause.
Quelqu'un lui dit alors. N'en accuse que toi ;
Ou plûtôt la commune loi
Qui veut qu'on trouve son semblable,
Beau, bien-fait, & sur tout aimable.

Digitized by Google

Tu fis de tes enfans à l'Aigle ce portrait,
En avoient-ils le moindre trait.

FABLE CI.

Le Lion s'en allant à la guerre.

LE Lion dans sa tête avoit une entreprise,
Il tint conseil de guerre, envoya ses Prevôts
Fit avertir les animaux,
Tous furent du dessein, chacun selon sa guise
L'Elephant devoit sur son dos
Porter l'atirail necessaire,
Et combatre à son ordinaire:
L'Ours s'aprêter pour les assauts,
Le Renard ménager de secretes pratiques:
Et le Singe amuser l'ennemi par ses tours.
Renvoyez, dit quelqu'un, les Asnes qui sont lourds,
Et les Liévres sujets à des terreurs paniques.
Point du tout, dit le Roy, je les veux employer.
Nôtre troupe sans eux ne seroit pas complete.
L'Asne éfrayera les gens nous servant de trompette,
Et le Liévre pourra nous servir de Courier
Le Monarque prudent & sage,
De ses moindres sujets sçait tirer quelque usage,
Et connoît les divers talens,
Il n'est rien d'inutile aux personnes de sens.

Digitized by Google

FABLE CII.

L'Ours & les deux Compagnons.

DEux Compagnons pressez d'argent,
A leur voisin Fourreur vendirent,
La peau d'un Ours encore vivant :
Mais qu'ils tuëroient bientôt, du moins à ce qu'ils
dirent,
C'étoit le Roy des Ours au conte de ces gens.
Le Marchand à sa peau devoit faire fortune.
Elle garantiroit des froids les plus cuisans.
On en pourroit fourrer plûtôt deux robes qu'une,
Dindenaut prisoit moins ses Moutons qu'eux leurs
Ours.
Leur, à leur compte, & non à celui de la bête.
S'offrant de la livrer au plus tard dans deux jours.
Ils conviennent de prix, & se mettent en quête ;
Trouvent l'Ours qui s'avance, & vient vers eux
au trot : [dre.
Voilà mes gens frapez comme d'un coup de fou-
Le marché ne tint pas, il fallut le resoudre.
D'interêt contre l'Ours, on n'en dit pas un mot.
L'un des deux Compagnons grimpe au faiste d'un
arbre,
L'autre plus froid que n'est un marbre,
Se couche sur le nez, fait le mort, tient son vent :
Ayant quelque part oüi dire
Que l'Ours s'acharne peu souvent
Sur un corps qui ne vit, ne meut ni ne respire.
Seigneur Ours, comme un sot, donna dans ce
paneau.

Digitized by Google

Il voit ce corps gissant, le croit privé de vie;
Et de peur de supercherie,
Le tourne, le retourne, approche son museau,
Flaire aux passages de l'haleine.
C'est, dit-il, un cadavre: ôtons-nous, car il sent:
A ces mots l'Ours s'en va dans la forêt prochaine.
L'un de nos deux Marchands de son arbre décend,
Court à son compagnon, lui dit que c'est merveille,
Qu'il n'eût eu seulement que la peur pour tout mal.
Et bien, ajoûte-t-il, la peau de l'animal?
Mais que t'a t il dit à l'oreille?
Car il t'aprochoit de bien prés,
Te retournant avec sa serre.
Il m'a dit qu'il ne faut jamais,
Vendre la peau de l'Ours qu'on ne l'ait mis par terre.

FABLE CIII.

L'Ane vêtu de la peau du Lion.

De la peau du Lion l'Asne s'étant vêtu,
Etoit craint par tout à la ronde.
Et bien qu'animal sans vertu,
Il faisoit trembler tout le monde.
Un petit bout d'oreille échapé par malheur
Découvrit la fourbe & l'erreur.
Martin fit alors son office
Ceux qui ne sçavoient pas la ruse & la malice,
S'étonnoient de voir que Martin
Chassâs les Lions au moulin.

Digitized by Google

Force gens font du bruit en France
Par qui cet Apologue est rendu familier,
Un équipage Cavalier
Fait les trois quarts de leur vaillance.

LIVRE SIXIE'ME.

FABLE CIV.

Le Pastre & le Lion.

Un Pastre à ses Brebis trouvant quelque mé-
conte,
Voulut à toute force attraper le larron,
Il s'en va prés d'un antre, & tend à l'environ.
Des laqs à prendre Loups, soupçonnant cette en-
geance.
Si tu fais, disoit-il, ô Monarque des Dieux,
Que le drôle à ces laqs se prenne en ma presence,
Et que je goûte ce plaisir,
Parmi vingt Veaux je veux choisir,
Le plus gras & t'en faire offrande.
A ces mots sort de l'antre un Lion grand & fort:
Le Pâtre se tapit, & dit à demi mort,
Que l'homme ne sçait guére, hélas ce qu'il de-
mande:
Pour trouver le larron qui détruit mon troupeau,
Et le voir en ces laqs pris avant que je parte,
O Monarque des Dieux, je t'ai promis un Veau;
Je te promets un œuf si tu fais qu'il s'écarte.
C'est ainsi que l'a dit le principal auteur:
Passons à son imitateur.

Digitized by Google

FABLE CV.

Le Lion & le Chasseur.

UN fanfaron amateur de la chasse.
Venant de perdre un Chien de bonne race;
Qu'il soupçonnoit dans le corps d'un Lion,
Vid un Berger. Enseigne-moi de grace,
De mon voleur, lui dit-il, la maison
Que de ce pas je me fasse raison.
Le Berger dit, c'est vers cette montagne
En lui payant de tribut un Mouton.
Par chaque mois, j'erre dans la campagne
Comme il me plaît, & je suis en repos,
Dans le moment qu'ils tenoient ces propos;
Le Lion sort & vient d'un pas agile.
Le fanfaron aussi tôt d'esquiver.
O Jupiter, montre-moi quelque azile,
S'écria-t il qui me puisse sauver.
La vraye épreuve du courage
N'est que dans le danger que l'on touche du doigt.
Tel cherchoit, dit-il, qui changeant de langage,
S'enfuit aussi-tôt qu'il le voit.

FABLE CVI.

Phœbus & Borée.

BOrée & le Soleil virent un voyageur
Qui s'étoit muni par bonheur
Contre le mauvais tems. On entroit dans l'Au-
tomne,

Quand la précaution aux voyageurs eſt bonne,
Il pleut, le Soleil luit, & l'écharpe d'Iris,
Rend ceux qui ſortent avertis
Qu'en ces mois le manteau leur eſt fort neceſſaire.
Les latins les nommoient douteux pour cette affaire
Nôtre homme s'étoit donc à la pluye attendu.
Bon manteau bien doublé, bonne étofe bien forte.
Celui-ci, dit le vent, prétend avoir pourvû
A tous les accidens; mais il n'a pas prévû
Que je ſçauray ſouffler de ſorte
Qu'il n'eſt bouton qui tienne: il faudra ſi je veux
Que le manteau s'en aille au diable.
L'ébattement pourroit nous en être agreable:
Vous plaît-il de l'avoir? Et bien gageons nous deux
(Dit Phœbus ſans tant de paroles,)
A qui plûtôt aura dégarni les épaules
Du Cavalier que nous voyons.
Commencez: je vous laiſſe obſcurcir mes rayons.
Il n'en fallut pas plus. Nôtre ſouffleur gage,
Sa gorge de vapeurs, s'enfle comme un balon;
Fait un vacarme de demon:
Siffle, ſouffle, tempête, & briſe en ſon paſſage
Maint toit qui n'en peut mais, fait perir maint batteau.
Le tout au ſujet d'un manteau.
Le Cavalier eut ſoin d'empêcher que l'orage
Ne ſe pût engoûfrer dedans.
Cela le preſerva, le vent perdit ſon tems:
Plus il ſe tourmentoit, plus l'autre tenoit ferme:
Il eut beau faire agir le colet & les plis.
Si tôt qu'il fut au bout du terme
Qu'à la gageure on avoit mis,
Le Solcil diſſipe la nuë,

Digitized by Google

Recrée, & puis penetre enfin le Cavalier,
Sous son balandras fait qu'il suë,
Le contraint de s'en dépoüiller.
Encore n'usa-t-il pas de toute sa puissance.
Plus fait douceur que violence.

FABLE CVII.

Jupiter & le Métayer.

JUpiter eut jadis une Ferme à donner ;
Mercure en fit l'annonçe, & gens se presente-
rent,
Firent des offres, écouterent
Ce ne fut pas sans bien tourner,
L'un alleguoit que l'heritage
Estoit frayant & rude, & l'autre un autre si.
Pendant qu'ils marchandoient ainsi,
Un d'eux le plus hardi, mais non pas le plus sage;
Promit d'en rendre tant, pourvû que Jupiter
Le laissât disposer de l'air,
Lui donnât saison à sa guise,
Qu'il eût du chaud, du froid, du beau tems, de
la bise.
Enfin du sec & du moüillé,
Aussi-tôt qu'il auroit baillé.
Jupiter y consent. Contract passé, nôtre homme
Tranche du Roi des airs, pleut, vente, & fait en
somme
Un climat pour lui seul : ses plus proches voisins
Ne s'en sentoient non plus que des Ameriquains,
Ce fut leur avantage, ils eûrent bonne année,
Pleine moisson, pleine vinée.

Digitized by Google

Monsieur le receveur fut très-mal partagé,
L'an suivant voila tout changé.
Il ajuste d'un autre sorte.
La temperature des Cieux.
Son champ ne s'en trouve pas mieux.
Celui de ses voisins fructifie & rapporte.
Que fait-il ; il recourt au Monarque des Dieux ;
Il confesse son imprudence
Jupiter en usa comme un Maître fort doux.
Concluons que la providence
Sçait ce qu'il nous faut mieux que nous.

FABLE CVIII.

Le Cocher, le Chat & le Souriceau.

UN Souriceau tout jeune, & qui n'avoit rien vû,
Fut presque pris au dépourvû.
Voici comme il conta l'avanture à sa mere
J'avois franchi les monts qui bornent cet état,
Et trotois comme un jeune Rat.
Qui cherche à se donner carriere.
Lors que deux animaux m'ont arrêté les yeux ;
L'un doux, benin, & gracieux,
Et l'autre turbulent & plein d'inquiétude,
Il a la voix perçante & rude :
Sur la tête un morceau de chair ?
Une sorte de bras dont il s'éleve en l'air,
Comme pour prendre sa volée,
La queuë en panache étalée.
Or c'étoit un cocher dont nôtre souriceau
Fit à sa mere un tableau,

Digitized by Google

Comme d'un animal venu de l'Amerique.
Il se battoit, dit-il, les flancs avec ses bras,
Faisant tel bruit & tel fracas,
Que moi qui grace aux Dieux de courage me pique
En ay pris la fuite de peur;
Le maudissant de très-bon cœur.
Sans lui j'aurois fait connoissance
Avec cet animal qui m'a semblé si doux.
Il est velouté comme nous,
Marqueté, longue queuë; une humble contenance:
Un modeste regard, & pourtant l'œil luisant:
Je le crois fort simpatisant
Avec Messieurs les Rats; car il a des oreilles
En figures aux nôtres pareilles.
Je l'allois aborder, quand d'un son plein d'éclat
L'autre m'a fait prendre la fuite.
Mon fils dit la Souris, ce doucet est un Chat,
Qui sous son minois hypocrite
Contre toute ta parenté
D'un malin vouloir est porté,
L'autre animal tout au contraire
Bien éloigné de nous faire mal
Servira quelque jour peut-être à nos repas.
Quand au Chat, c'est sur nous qu'il fonde sa cuisine
Garde-toi tant que tu vivras
De juger des gens sur la mine.

Digitized by Google

FABLE CIX.

Le Renard, le Singe & les animaux.

LÉs animaux au decès d'un Lion,
En ſon vivant Prince de la contrée,
Pour faire un Roy s'aſſemblerent, dit-on.
De ſon étuy la couronne eſt tirée.
Dans une chartre un Dragon la gardoit.
Il ſe trouva que ſur tous eſſayée,
A pas un d'eux elle ne convenoit.
Pluſieurs avoient la tête trop menuë,
Aucuns trop groſſe, aucuns même cornuë,
Le Singe auſſi fit l'épreuve en riant,
Et par plaiſir la Tiare eſſayant,
Il fit autour force grimaceries,
Tours de ſoupleſſe, & mille ſingeries;
Paſſa dedans ainſi qu'en un cerceau.
Aux Animaux cela ſembla ſi beau,
Qu'il fut élû: chacun lui fit hommage.
Le Renard ſeul regretta ſon ſuffrage,
Sans toutefois montrer ſon ſentiment.
Quand il eût fait ſon petit compliment,
Il dit au Roy. Je ſçais Sire, une cache,
Et ne crois pas qu'autre que moi la ſçache.
Or tout treſor par droit de Royauté
Appartient, Sire, à vôtre Majeſté.
Le nouveau Roy baille aprés la Finance.
Lui-même y court pour n'être pas trompé.
C'étoit un piege: il y fut attrapé,
Le Renard dit au nom de l'aſſiſtance,
Petendrois-tu nous gouverner encore,

Digitized by Google

Ne sçachant pas te conduire toi-même ?
Il fut démis, & l'on tomba d'accord
Qu'à peu de gens convient le Diadême.

FABLE CX.

Le Mulet se vantant de sa Genealogie.

LE Mulet d'un Prélat se piquoit de noblesse,
Et ne parloit incessamment
Que de sa mere la Jument,
Dont il contoit mainte proüesse.
Elle avoit fait ceci, puis avoit été là.
Son fils prétendoit pour cela
Qu'on le dût mettre dans l'Histoire.
Il eût cru s'abaisser servant un Medecin.
Estant devenu vieux, on le mit au moulin :
Son pere l'Asne alors lui revint en memoire.
Quand le malheur ne seroit bon
Qu'à mettre un sot à la raison,
Toûjours seroit-ce à juste cause
Qu'on le dit bon à quelque chose.

FABLE CXI.

Le Vieillard & l'Asne.

UN Vieillard sur son Asne aperçut en passant
Un pré plein d'herbe & fleurissant.
Il y lâche sa bête, & le Grison se ruë
Au travers de l'herbe menuë,

Digitized by Google

Se veautrant, gratant & frotant,
Gambadant, chantant & broutant,
Et faisant mainte place nette :
L'ennemi vient sur l'entrefaite.
Fuïons, dit alors le vieillard.
 Pourquoi ? répondit le paillard,
Me fera-t on porter double bast, double charge ;
Non pas, dit le Vieillard qui prit d'abord le large
Et que m'importe donc, dit l'Asne, à qui je sois ?
 Sauvez-vous & me laissez paître :
 Nôtre ennemi c'est nôtre maître :
 Je vous le dis en bon François.

FABLE CXII.

Le Cerf se voyant dans l'eau.

DAns le Cryſtal d'une fontaine
Un Cerf se mirant autrefois,
Loüoit la beauté de son bois,
Et ne pouvoit qu'avec peine
Souffrir ses jambes de fuseaux
Dont il voyoit l'objet se perdre dans les eaux.
Quelle proportion de mes pieds à ma tête !
Disoit-il en voyant leur ombre avec douleur,
Des taillis les plus hauts mon front ateint le faîte,
Mes pieds ne me font point d'honneur,
 Tout en parlant de la sorte
 Un Limier le fait partir
 Il tâche à se garantir.
 Dans les forêts il s'emporte.
 Son bois dommageable ornement,
 L'arrêtant à chaque moment,

Digitized by Google

Nuit à l'office que lui rendent
Ses pieds, de qui ses jours dépendent
Il se dedit alors, & maudit les presens
Que le Ciel lui fait tous les ans.
Nous faisons cas du beau, nous méprisons l'utile
Et le beau souvent nous détruit.
Ce Cerf blâme ses pieds qui le rendent agile :
Il estime un bois qui lui nuit.

FABLE CXIII.

Le Liévre & la Tortuë.

Rien ne sert de courir : il faut partir à point.
Le Liévre & la Tortuë en sont un témoignage,
Gageons, dit celle-ci, que vous n'ateindrez point
Si-tôt que moi ce but. Si-tôt ? vous êtes sage,
Repartit l'animal leger :
Ma commere il vous faut purger,
Avec quatre grains d'ellebore,
Sage ou non, je parie encore.
Ainsi fut fait, & de tous deux.
On mit près du but les enjeux.
Sçavoir quoi, ce n'est pas l'affaire,
Ni de quel juge l'on convint.
Nôtre Liévre n'avoit que quatre pas à faire,
J'entens de ceux qu'il fait lorsque près d'être ateint
Il s'éloigne des Chiens, les renvoye aux Calandes,
Et leur fait arpenter les landes.
Ayant, dis-je, du tems de reste pour brouter,

Digitized by Google

Pour dormir, & pour écouter
D'où vient le vent, il laiſſe la Tortuë
Aller ſon train de Senateur.
Elle part, elle s'évertuë,
Elle ſe hâte avec lenteur.
Lui cependant mépriſe une telle victoire,
Tient la gageure à peu de gloire,
Croit qu'il y va de ſon honneur
De partir tard. Il broute, il ſe repoſe,
Il s'amuſe à toute autre choſe
Qu'à la gageure. A la fin quand il vit
Que l'autre touchoit preſque au bout de la carriere,
Il partit comme un trait, mais les élans qu'il fit
Furent vains, la Tortuë arriva la premiere.
Hé bien, lui cria-t-elle, avois-je pas raiſon?
Dequoi vous ſert vôtre vîteſſe:
Moi l'emporter, & que ſeroit-ce
Si vous portiez une maiſon?

FABLE CIV.

L'Aſne & ſes Maîtres.

L'Aſne d'un Jardinier ſe plaignoit au deſtin
De ce qu'on le faiſoit lever devant l'Aurore.
Les Coqs, lui diſoit-il, ont beau chanter matin,
Je ſuis plus matineux encore.
Et pourquoi? pour porter des herbes au marché,
Belle neceſſité d'interrompre mon ſomme!
Le ſort de ſa plainte touché
Lui donne un autre Maître, & l'Animal de ſomme,
Paſſe du Jardinier aux mains d'un Corroyeur.

Digitized by Google

La pesanteur des peaux, & leur mauvaise odeur
Eurent bien-tôt choqué l'impertinente Bête.
J'ay regret, disoit-il; à mon premier Seigneur;
Encore quand il tournoit la tête
J'attrapois, s'il m'en souvient bien,
Quelque morceau de chou qui ne me coûtoit rien.
Mais ici point d'aubeine, ou si j'en ay quelqu'une
C'est de coups. Il obtint changement de fortune.
Et sur l'état d'un Charbonnier
Il fut couché le dernier.
Autre plainte. Quoi donc, dit le Sort en colere;
Ce Baudet cy m'occupe autant
Que cent Monarques pourroient faire,
Croit-il être le seul qui ne soit pas content?
N'ay-je en l'esprit que son affaire?
Le Sort avoit raison, tous gens sont ainsi faits:
Nôtre condition jamais ne nous contente,
La pire est toûjours la presente:
Nous fatiguons le Ciel à force de placets.
Qu'à chacun Jupiter accorde sa requête,
Nous lui romprons encore la tête.

FABLE CXV.

Le Soleil & les Grenoüilles.

AUx nopces d'un tyran tout le peuple en liesse
Noyoit son soucy dans les pots.
Esope seul trouvoit que les gens étoient sots
De témoigner tant d'allegresse.
Le Soleil, disoit-il, eut deissein autrefois
De songer à l'Hymenée.
Aussi tôt on oüit d'une commune voix

Digitized by Google

Se plaindre de leur destinée.
Les Citoyens des étangs.
Que ferons-nous s'il lui vient des enfans ?
Dirent elles au Sort, un seul Soleil à peine
Se peut souffrir, une demi douzaine
Mettra la Mer à sec & tous ses habitans,
Adieu joncs & marests : Nôtre race est détruite,
Bien tôt on la verra reduite
A l'eau du Styx. Pour un pauvre animal,
Grenoüilles à mon sens ne raisonnoient pas mal.

FABLE CXVI.

Le Villageois & le Serpent.

ESope conte qu'un Manant
Charitable autant que peu sage :
Un jour d'Hyver se promenant
A l'entour de son Heritage,
Aperçût un Serpent sur la neige étendu :
Transi, gelé, perclus, immobile rendu,
N'ayant pas à vivre un quart d'heure.
Le Villageois le prend, l'emporte en sa demeure,
Et sans considerer quel sera le loyer
D'une action de ce merite,
Il l'étend le long du foyer,
Le réchauffe, le ressuscite.
L'Animal engourdi sent à peine le chaud,
Que l'ame lui revient avec que la colere.
Il leve un peu la tête, & puis siffle aussi-tôt,
Puis fait un long repli, puis tâche à faire un saut
Contre son bienfacteur, son sauveur & son pere.
Ingrat, dit le Manant, voila donc mon salaire ?

Digitized by Google

Tu mourras. A ces mots, plein d'un juste couroux,
Il vous prend sa cognée, il vous tranche la Bête,
Il fait trois serpens de deux coups,
Un tronçon, la queuë & la tête.
L'Insecte sautillant, cherche à se réünir,
Mais il ne put y parvenir.
Il est bon d'être charitable,
Mais envers qui, c'est là le point:
Quant aux ingrats, il n'en est point
Qui ne meure enfin miserable.

FABLE CXVII.

Le Lion malade & le Renard.

De par le Roy des Animaux,
Qui dans son antre étoit malade,
Eut fait sçavoir à ses vassaux
Que chaque espece en ambassade,
Envoyât gens le visiter,
Sous promesse de bien traiter
Les députez, eux & leur suite,
Foy de Lion très-bien écrite:
Bon passe-port contre la dent,
Contre la griffe tout autant.
L'Edit du Prince s'execute
De chaque espece on lui députe;
Les Renards gardent la maison.
Un d'eux en cette raison,
Les pas empreints sur la poussiere,
Par ceux qui s'en vont faire au malade leur cour,
Tous sans exception regardent sa taniere,
Pas un ne marque de retour:

Digitized by Google

Cela nous met en méfiance.
Que Sa Majesté nous dispense,
Grand merci de son Passeport.
Je le crois bon; mais cet antre
Je vois fort bien comme l'on entre
& ne voit pas comme l'on en sort.

FABLE CXVIII.

Oiseleur, l'Autour & l'Aloüette.

LEs injustices des pervers
Servent souvent d'excuses aux nôtres.
Telle est la loy de l'Univers:
Si tu veux qu'on t'épargne, épargne aussi les autres.
Un Manant au miroir prenoit des Oisillons.
Le fantôme brillant attire une Alloüette
Aussi-tôt un Autour planant sur ses sillons,
Descend des airs, fond, & se jette
Sur celle qui chantoit, quoique prés du tombeau,
Elle avoit évité la perfide machine,
Lors que se rencontrant sous la main de l'oiseau,
Elle sent son ongle maligne,
Pendant qu'à la plumer l'Autour est occupé,
Lui-même sous les rets demeure envelopé:
Oiseleur laisse-moi, dit il en son langage,
Je ne t'ai jamais fait de mal.
L'Oiseleur repartit. Ce petit animal
T'en avoit-il fait davantage?

Digitized by Google

FABLE CXIX.

Le Cheval & l'Asne.

EN ce monde il se faut l'un l'autre secourir.
Si ton voisin vient à mourir,
C'est sur toi que le fardeau tombe.
Un Asne accompagnoit un Cheval peu courtois :
Celui-ci ne portant que son simple harnois,
Il pria le Cheval de l'aider quelque peu,
Autrement il mourroit devant qu'être à la Ville.
La priere dit-il, n'en est pas incivile :
Moitié de ce fardeau ne vous sera que jeu.
Le Cheval refusa, fit une petarrade,
Tant qu'il vit sous le faix mourir son camarade,
Et reconnut qu'il avoit tort.
Du Baudet en cette avanture,
On lui fit porter la voiture,
Et sa peau par dessus encore.

FABLE CXX.

Le Chien qui lâche sa proye pour l'ombre.

CHacun se trompe ici bas,
On voit courir aprés l'ombre
Tant de fous, qu'on n'en sçait pas
La plûpart du tems le nombre.
Au Chien dont parle Esope il faut les renvoyer.
Ce Chien voyant sa proye en l'eau representée,

Digitized by Google

La quitta pour l'image, & pensa se noyer.
La riviere devint tout d'un coup agitée.
A toute peine il regagna les bords,
Et n'eut ni l'ombre ni le corps.

FABLE CXXI.

Le Chartier embourbé.

Le Phaëton d'une voiture à foin,
Vit son char embourbé, le pauvre homme étoit loin
De tout humain secours. C'étoit à la campagne,
Près d'un certain canton de la basse Bretagne
Apellé Quimpercorentin.
On sçait assez que le destin
Adresse-là les gens quand il veut qu'on enrage:
Dieu nous préserve du voyage.
Pour venir au Chartier embourbé dans ces lieux,
Le voila qui déteste & jure de son mieux,
Pestant en sa fureur extrême,
Tantôt contre les trous, puis contre ses chevaux,
Contre son char, contre lui-même.
Il invoque à la fin le Dieu dont les travaux
Sont si celebres dans le monde.
Hercule, lui dit-il, aide-moi, si ton dos
A porté la machine ronde,
Ton bras peut me tirer d'ici,
Sa priere étant faite, il entend dans la nuë
Une voix qui lui parle ainsi,
Hercule veut qu'on se remuë,
Puis il aide les gens. Regarde d'où provient
L'achopement qui te retient.

Ote d'autour de chaque roue.
Ce malheureux mortier, cette maudite boue,
Qui jusqu'à l'aissieu les induit.
Pren ton pic, & me rompt ce caillou qui te nuit.
Comble-moi cette orniere. As-tu fait? Oüi, dit l'homme.
Or bien je vais t'aider, dit la voix, prend ton foüet.
Je l'ay pris. Qu'est-ceey? mon char marche à souhait.
Hercule en soit loüé. Lors la voix tu vois, comme
Tes chevaux aisément se sont tirez de là,
Aide-toi, le Ciel t'aidera.

FABLE CXXII.

Le Charlatan.

LE monde n'a jamais manqué de Charlatans;
Cette science de tout tems
Fut en Professeurs tres-fertiles.
Tantôt l'un en Theâtre affronte l'Acheron,
Et l'autre office par la Ville,
Qu'il est un Passe-Ciceron.
Un des derniers se vantoit d'être
En Eloquence si grand maître,
Qu'il rendroit disert un badaut,
Un manant, un rustre, un lourdaut:
Oüi, Messieurs un lourdaut, un Animal, un Asne;
Que l'on m'amene un Asne, un Asne renforcé,
Je le rendray maître passé.
Et veux qu'il porte la soutane,
Le Prince sçut la chose: il manda le Rheteur;
J'ay, dit-il, en mon écurie,

Digitized by Google

Un fort beau Rouſſin d'Arcadie :
J'en voudrois faire un Orateur.
Sire vous pouvez tout, reprit d'abord nôtre homme.
On lui donna certaine ſomme.
Il devoit au bout de dix ans
Mettre ſon Aſne ſur les bancs :
Sinon, il conſentoit d'être en place publique
Guindé la hare au col, étranglé, court & net,
Ayant au dos ſa Rhetorique,
Et les oreilles d'un Baudet.
Quelqu'un des courtiſans lui dit qu'à la potence
Il vouloit l'aller voir, & que pour un pendu
Il auroit bonne grace, & beaucoup de preſtance,
Sur tout qu'il ſe ſouvint de faire à l'aſſiſtance
Un diſcours où ſon art fût au long étendu,
Un diſcours pathetique, & dont le formulaire
Servît à certains Cicerons,
Vulgairement nommez larrons.
L'autre reprit. Avant l'affaire,
Le Roy, l'Aſne ou moi, nous mourrons ;
Il avoit raiſon. C'eſt folie
De compter ſur dix ans de vie.
Soyons bien beuvans, bien mangeans.
Nous devons à la mort de trois l'un en dix ans.

FABLE CXXIII.

La Diſcorde.

LA Déeſſe Diſcorde ayant broüillé les Dieux,
Et fait un grand procès là haut pour une pomme,

Digitized by Google

On la fit déloger des Cieux.
Chez l'animal qu'on appelle Homme
On la reçût à bras ouverts,
Elle, & Que si, que non son frere,
Aveeque Tien & mien son pere.
Elle nous fit l'honneur en ce bas Univers
De preferer nôtre Hemisphere
A celui des mortels qui nous sont opposez:
Gens grossiers, peu civilisez,
Et qui se mariant sans Prêtre & sans Notaire,
De la Discorde n'ont que faire.
Pour la faire trouver aux lieux où le besoin
Demandoit qu'elle fût presente,
La Renommée avec le soin
On l'avertit, & l'autre diligente
Couroit vîte aux debats, & prevenoit la paix,
Faisoit d'une étincelle un feu long à s'éteindre:
Le Renommée enfin commença de se plaindre
Que l'on ne lui trouvoit jamais
De demeure fixe & certaine.
Bien souvent l'on perdoit à la chercher sa peine.
Il falloit donc qu'elle eût un sejour affecté.
Un sejour d'où l'on pût en toutes les familles
L'envoyer à jour arrêté.
Comme il n'étoit aucun Convent de Filles,
On y trouva difficulté.
L'Auberge enfin de l'Hymenée
Lui fut pour maison assignée.

Digitized by Google

FABLE CXXIV.

La jeune Veuve.

LA perte d'un Epoux ne va point sans soûpirs.
On fait beaucoup de bruit, & puis on se console.
Sur les aîles du tems la tristesse s'envole:
Le tems ramene les plaisirs.
Entre la Veuve d'une année,
Et la Veuve d'une journée,
La difference est grande, on ne croiroit jamais
Que ce fût la même personne.
L'une fait fuïr les gens & l'autre a mille attraits.
Aux soûpirs vrais ou faux celle-là s'abandonne:
C'est toûjours même note, & pareil entretien.
On dit qu'on est inconsolable:
On le dit; mais il n'en est rien,
Comme on verra par cette Fable,
Ou plûtôt par la verité.
L'Epoux d'une jeune beauté.
Partoit pour l'autre monde. A ses côtez sa femme
Lui crioit, attends moi, je te suis, & mon ame
Aussi bien que la tienne, est prête à s'envoler.
Le mari fit seul le voyage,
La Belle avoit un pere, homme prudent & sage,
Il laissa le torrent couler.
A la fin pour la consoler,
Ma fille, lui dit-il, c'est trop verser de larmes.
Qu'a besoin le défunt que vous noyez vos charmes?
Puisqu'il est des vivans ne songez plus aux morts.

Digitized by Google

Je ne dis pas que tout à l'heure
Une condition meilleure.
Change en des nopces ces transports:
Mais après certains tems souffrez qu'on vous propose
Un Epoux beau, bien-fait, jeune, & tout autre
Que le défunt. Ah! dit-elle aussi-tôt,
Un Cloître est l'Epoux qu'il me faut,
Le pere lui laissa digerer sa disgrace.
Un mois de la sorte se passe.
L'autre mois on l'emploïe à changer tous les jours
Quelque chose à l'habit, au linge, à la coëffure.
Le deüil sert enfin de parure:
Et attendant d'autres atours.
Toute la bande des amours
Revient au colombier; les Jeux, les Ris, la Danse,
Ont aussi leur tour à la fin,
On se plonge soir & matin,
Dans la fontaine de Jouvance.
Le pere ne craint plus ce défunt tant cheri.
Mais comme il ne parloit de rien à nôtre Belle,
Où donc est le jeune mary
Que vous m'avez promis, dit-elle?

FABLE CXXV.

Le Lion, le Loup & le Renard.

Un Lion décrepit, gouteux, n'en pouvant plus,
Vouloit qu'on trouvât remede à la vieillesse:
Alleguer l'impossible aux Rois, c'est un abus.
Celui ci parmi chaque espece

Manda des Medecins, il en est de tous arts.
Medecins au Lion viennent de toutes parts,
De tous côtez lui vient des douceurs de receptes.
Dans les visites qui sont faites
Le Renard se dispense, & se tient clos & coy:
Le Loup en fait sa cour au beau cocher du Roi,
Son camarade absent, le Prince tout à l'heure
Veut qu'on aille enfumer Renard dans sa demeure,
Qu'on le fasse venir. Il vient, est presenté;
Et sçachant que le Loup lui faisoit cette affaire:
Je crains, Sire, dit il, qu'un râport peu sincere
Ne m'ait à mépris imputé
D'avoir differé cet hommage;
Mais j'étois en pelerinage,
Et m'acquittois d'un vœu fait pour vôtre santé.
Même j'ai vû dans mon voyage
Gens experts & sçavans, leur ai dit la longueur
Dont vôtre Majesté craint à bon droit la suite.
Vous ne manquez que de chaleur,
D'un Loup écorché vif, appliquez-vous la peau
Toute chaude & toute fumante,
Le secret sans doute en est beau
Pour la nature défaillante.
Messire Loup vous servira
S'il vous plaît de robbe de chambre.
Le Roi goûte cet avis-là,
On écorche, on taille, on démembre
Messire Loup. Le Monarque en soupa,
Et de sa peau s'envelopa.
Messieurs les Courtisans, cessez de vous détruire;
Faites si vous pouvez vôtre cour sans vous nuire:
Le mal se rend chez vous au quatruple du bien.
Les daubeurs ont leur tour, d'une ou d'autre maniere.

Digitized by Google

Vous êtes dans une carriere,
Où l'on ne se pardonne rien.

FABLE CXXVI.

La Coche & la Mouche.

DAns un chemin montant, sablonneux, malaisé,
Et de tous les côtez au Soleil exposé,
Six forts chevaux tiroient un Coche,
Femmes, Moines, vieillards; tous décendus,
L'attelage suoit, souffloit, étoit rendu
Une Mouche survient, & des Chevaux s'approche,
Pretend les animer par son bourdonnement,
Pique l'un, pique l'autre, & pense à tout moment
Qu'elle fait aller la machine,
S'assied sur le timon, sur le nez du Cocher,
Fait à fait que le char chemine;
Et qu'elle voit les gens marcher,
Elle s'en attribuë uniquement la gloire;
Va, vient, fait l'empressée, il semble que ce soit
Un Sergent de bataille allant en quelque endroit
Faire avancer ses gens, & hâter la victoire.
La Mouche en ce commun besoin
Se plaint qu'elle agit seule, & qu'elle a tout le soin,
Qu'aucun n'aide aux chevaux à se tirer d'affaire
Le Moine disoit son Breviaire,
Il prenoit bien son temps, une femme chantoit,
C'étoit bien des chansons qu'alors il s'agissoit:
Dame Mouche s'en va chanter à leurs oreilles,

Digitized by Google

Et fait cent sottises pareilles.
Après bien du travail le Coche arrive au haut.
Respirons maintenant, dit la Mouche aussi tôt:
J'ay tant fait que nos gens sont enfin dans la plaine
C'a Messieurs les Chevaux païez-moi de ma peine.
Ainsi certaines gens faisant les empressez
S'introduisent dans les affaires,
Ils font par tout les necessaires,
Et par tout importuns devroient être chassez.

FABLE CXXVII.

Le Tresor & les deux Hommes.

Un homme n'ayant plus ni crédit, ni ressource,
Et logeant le Diable en sa bourse,
C'est à dire n'y logeant rien,
S'imagina qu'il feroit bien
De se pendre, & finir lui-même sa misere,
Puis qu'aussi bien sans lui la faim le viendra faire,
Genre de mort qui ne duit pas,
A gens peu curieux de goûter le trépas.
Dans cette intention une vieille mazure,
Fut la scene où devoit se passer l'avanture,
Il y porte une corde & veut avec un clou
Au haut d'un certain mur attacher le licou.
La muraille vieille & peu forte,
S'ébranle aux premiers coups, tombe avec un tresor
Nôtre desesperé le ramasse, & l'emporte,
Laisse-là le licou, s'en retourne avec l'or,

Sans

Digitized by Google

Sans compter, ronde ou non, la somme plût au Sire,
Tandis que le galant à grands pas se retire,
L'homme au trésor arrive, & trouve son argent absent.
Quoi, dit-il, sans mourir je perdrai cette somme,
Je ne me pendrai pas ? & vrayement si ferai
Ou de corde je manquerai.
Le laçs étoit tout prêt, il n'y manquoit qu'un homme.
Celui-ci se l'attache, & se pend bien & beau.
Ce qui le consola peut-être,
Fut qu'un autre eût pour lui les frais du cordeau.
Aussi bien que l'argent le licou trouve maître
L'avare rarement finit ses jours sans pleurs :
Il a moins de part au tresor qu'il enserre,
Thesaurizant pour les Voleurs,
Pour ses parens, ou pour la terre.
Mais que dire du troc que la fortune fit,
Ce sont là de ses traits, elle s'en divertit.
Plus le tour est bizarre, & plus elle est contente.
Cette Déesse inconstante
Se mit alors en l'esprit
De voir un homme se pendre ;
Et celui qui se pendit
S'y devoit le moins attendre.

FABLE CXXVIII.

Le Rat & l'Huître.

Un Rat hôte d'un champ, Rat de peu de cervelle,
Des Lares paternels un jour se trouva sou.
Il laisse-là le champ, le grain & la javelle,
Va courir le païs, abandonne son trou.
Si-tôt qu'il fut hors de la case,
Que le monde, dit-il, est grand & spacieux!
Voilà les Appennins, & voici le Caucase:
La moindre Taupinée étoit monstre à ses yeux.
Au bout de quelques jours le voyageur arrive,
En un certain canton, où Thetis sur la rive,
Avoit laissé mainte Huître, & nôtre Rat d'abord
Crut voir en les voyant des vaisseaux de haut bord.
Certes, dit-il, mon pere étoit un pauvre sire:
Il n'osoit voyager, craintif au dernier point;
Pour moi, j'ai déja vû le maritime empire:
J'ai passé les deserts, mais nous n'y bûmes point.
D'un certain magister le Rat tenoit ces choses,
Et les disoit à travers champs,
N'étant pas de ces Rats qui les Livres rongeans,
Se font sçavans jusqu'aux dents,
Parmi tant d'Huîtres toutes closes,
Une s'étoit ouverte, & brillant au Soleil,
Par un doux Zephir réjoüie,
Humoit l'air, respiroit, étoit épanoüie,
Blanche, grasse, & d'un goût à la voir nompareil.
D'aussi loin que le Rat voit cette Huître qui baille,
Qu'apperçois-je, dit-il, c'est quelque victuaille,

Digitized by Google

Et, si je ne me trompe, à la couleur du mets,
Je dois faire aujourd'hui bonne chere, ou jamais.
Là-dessus, maître Rat plein de belle esperance,
Approche de l'écaille, allonge un peu le cou,
Se sent pris comme aux lacs; car l'Huître tout d'un coup,
Se renferme, & voilà ce que fait l'igorance.
Cette Fable contient plus d'un enseignement:
Nous y voyons premierement
Que ceux qui n'ont du monde aucune experience;
Sont aux moindres objets frapez d'étonnement:
Et puis nous y pouvons apprendre,
Que tel est pris qui croyoit prendre.

FABLE CXXIX.

Le Singe & le Chat.

BErtrand avec Raton, l'un Singe & l'autre Chat,
Commensaux d'un logis, avoient un commun maître.
D'animaux mal-faisans, c'étoit un trés-bon plat.
Ils n'y craignoient tous deux aucun, quel qu'il pût être:
Trouvoit-on au logis quelque chose de gâté?
L'on ne s'en prenoit point aux gens du voisinage.
Bertrand déroboit tout, Raton de son côté
Etoit moins attentif aux souris qu'au fromage.
Un jour au coin du feu nos deux maîtres fripons,
Regardoient rôtir des marons,
Nos galans y voyoient double profit à faire,
Leur bien premierement, & puis le mal d'autrui.

Digitized by Google

Bertrand dit à Raton : Frere, il faut aujourd'hui
Que tu fasses un coup de Maître.
Tire moi ces marrons ; si Dieu m'avoit fait naître
Propre à tirer marrons du feu,
Certes marrons verroient beau jeu,
Aussi-tôt fait, que dit : Raton avec sa pate
D'une maniere delicate
Ecarte un peu la cendre ; & retire les doigts,
Puis les reporte à plusieurs fois,
Tire un marron, puis deux, & puis trois en
excroque,
Et cependant Bertrand les croque.
Une servante vient : adieu mes gens : Raton,
N'étoit pas content, ce dit-on.
Aussi ne le sont pas la pluspart de ces Princes.
Qui flatez d'un pareil emploi,
Vont s'échauder en des Provinces,
Pour le profit de quelque Roi.

FABLE CXXX.

Du Glan & de la Citroüille.

Dieu fait bien ce qu'il fait, sans en chercher
la preuve.
En tout cet Univerts, & l'aller parcourant,
Dans les Citroüilles je la trouve.
Un Villageois considerant
Combien ce fruit est gros, & sa tige menuë,
A quoi songeoit, dit-il, l'auteur de tout cela ?
Il a bien mal placé cette Citroüille-là :
Hé parbleu, je l'aurois penduë
A l'un des chesnes que voilà.
C'eût été justement l'affaire ;

Digitized by Google

Tel fruit, tel arbre pour bien faire.
C'est dommage, Garo, que tu n'es point entré
Au conseil de celui que prêche ton Curé,
Tout en eût été mieux : car pourquoi, par exemple ?
Le Glan, qui n'est pas gros comme mon petit doigt,
Ne pend-il pas en cet endroit ?
Dieu s'est mépris, plus je contemple
Ces fruits ainsi placez, plus il semble à Garo
Que l'on a fait un quiproquo.
Cette réflexion embarassant nôtre homme,
On ne doit point, dit-il, quand on a tant d'esprit,
Sous un chêne aussi-tôt il va prendre son somme,
Un glan tombe, le nez du dormeur en pâtit
Il s'éveille, & portant la main sur son visage,
Il trouve encor le Glan pris au poil du menton.
Son nez meurtri le force à changer de langage :
Oh, oh, dit-il, je saigne ; & que seroit-ce donc
S'il fût tombé de l'arbre une masse plus lourde,
Et que ce Glan eût été gourde ?
Dieu ne l'a pas voulu, sans doute il eut raison,
J'en vois bien à present la cause,
Et loüant Dieu de toute chose
Garo retourne à la maison.

FABLE CXXXI.

Le Milan & le Rossignol.

APrés que le Milan, manifeste voleur,
Eut répandu l'alarme en tout le voisinage,
Et fait crier sur lui les enfans du Village,

Digitized by Google

Un Rossignol tomba dans ses mains par malheur,
Le heraut du Printemps lui demande la vie.
Aussi bien que manger en qui n'a que le son;
Ecoutez plûtôt ma Chanson,
Je vous raconterai Terée & son envie.
Qui Terée? est-ce un mets propre pour les Milans?
Non pas, c'étoit un Roy dont les feux violens
Me firent ressentir leur ardeur criminelle:
Je m'en vais vous en dire une chanson si belle,
Qu'elle vous ravira, mon chant plaît à chacun.
Le Milan alors lui replique:
Vrayement nous voici bien, lorsque je suis à jeun
Tu me viens parler de Musique:
J'en parle bien aux Rois. Quand un Roi te prendra
Tu peux lui conter ces merveilles:
Pour un Milan, il s'en rira.
Ventre affamé n'a point d'oreilles.

FABLE CXXXII.

L'Huître & les Plaideurs.

Un jour deux Pelerins sur le sable rencontrent
Une Huître que le flot y venoit d'apporter:
Ils l'avalent des yeux, du doigt ils se la montrent:
A l'égard de la dent il fallut contester.
L'un se baissoit déja pour ramasser la proye,
L'autre le pousse, & dit: Il est bon de sçavoir
Qui de nous en aura la joye.
Celui qui le premier a dû l'appercevoir
En sera le gobeur; l'autre le verra faire.
Si par là l'on juge l'affaire,

Reprit son compagnon ; j'ai l'œil bon. Dieu merci
Je ne l'ai pas mauvais aussi,
Dit l'autre, & je l'ai vûe avant vous sur ma vie.
Et bien, vous l'avez vûe, & moi je l'ai sentie.
Pendant tout ce bel incident,
Perrin Dandin arrive, ils le prennent pour Juge,
Perrin fort gravement ouvre l'Huître & la gruge,
Nos deux Messieurs le regardant,
Ce repas fait, il dit d'un ton de President,
Tenez, la Cour vous donne à chacun une écaille:
Sans dépens, & qu'en paix chacun chez soi s'en aille.
Mettez ce qu'il en coûte à plaider aujourd'hui ;
Comptez ce qu'il en reste à beaucoup de familles :
Vous verrez que Perrin tire l'argent à lui,
Et ne laisse aux Plaideurs que le sac & les quilles.

ÉPILOGUE.

BOrnons ici cette carriere,
Les longs ouvages me font peur
Loin d'épuiser une matiere
On n'en doit prendre que la fleur
Il s'en va tems que je reprenne
Un peu de forces & d'haleine
Pour fournir à d'autres projets
Amour ce tyran de ma vie
Veut que je change de sujets :
Il faut contenter son envie.
Retournons à Psiché : Damon vous m'exhortez
A peindre ses malheurs & ses felicitez.
J'y consens ; peut-être ma veine
En sa faveur s'échauffera.

Digitized by Google

Heureux si ce travail est la derniére peine,
Que son Epoux me causera.

EPIGRAMME.

Sur un mot de Scaron qui étoit près de mourir.

SCARON sentant approcher son trépas,
Dit à la Parque : Attendez je n'ai pas
Encore fait de tout point ma Satyre :
Ah, dit Cloton, vous la ferez là-bas ;
Marchons, marchons, il n'est pas tems de rire.

EPITAPHE D'UN PARESSEUX.

JEan s'en alla comme il étoit venu,
Manger le fonds avec le revenu,
Tint les trésors chose peu necessaire :
Quant à son tems, bien le sçût dispenser,
Deux parts fit, dont il souloit passer,
L'une à dormir, & l'autre à ne rien faire.

D'un grand Parleur.

SOus ce tombeau pour toûjours dort,
Paul qui toûjours contoit merveilles :
Loüange à Dieu, repos au mort,
Et paix en terre à nos oreilles.

Digitized by Google

CONTRE LE MARIAGE.

EPIGRAMME

Tirée d'Athenée.

HOmme qui Femme prend se met en un état,
Que de tous à bon droit on peut nommer le pire,
Fol étoit le second qui fit un tel Contrat,
A l'égard du premier, je n'ai rien à dire.

RONDEAU REDOUBLÉ.

Qu'un vain scrupule à ma flâme s'opose,
Je ne le puis souffrir aucunement.
Bien que chacun en murmure & nous glose ;
Et c'est assez pour perdre vôtre Amant.

Si j'avois bruit de mauvais garnement,
Vous me pourriez bannir à juste cause,
Ne l'ayant point, c'est sans nul fondement.
Qu'un vain scrupule à ma flâme s'opose.

Que vous m'aimiez, c'est pour moi lettre close ;
Voire on diroit que quelque changement
A m'alléguer ces raisons vous dispose,
Je ne le puis souffrir aucunement.

Digitized by Google

Bien moins pourrois vous cacher mon tourment,
N'ayant pas mis au Contrat cette clause:
Toûjours ferai l'amour ouvertement,
Bien que chacun en murmure & nous glose.

Ainsi s'aimer est plus doux qu'eau de rose;
Souffrez-le donc, Philis, car autrement,
Loin de vos yeux je vais faire une pose,
Et c'est assez pour perdre vôtre Amant.

Pourriez-vous voir ce triste éloignement;
De vos faveurs doublez plûtôt la dose,
Amour ne veut tant de raisonnement,
Ce point d'honneur, ma foi, n'est autre chose
Qu'un vain scrupule.

FIN.

Digitized by Google



A MADAME DE MONTESPAN.

LIVRE SEPTIESME.

L'APOLOGUE est un don qui vient
des immortels ;
Ou si c'est un present des hommes ;
Quiconque nous l'a fait merite des
Autels.
Nous devons tous tant que nous sommes
Eriger en divinité
Le Sage par qui ce bel art fut inventé.
C'est proprement un charme : il rend l'ame attentive,
Ou plûtôt il la tient captive ;
Nous attachant à des recits
Qui menent à son gré les cœurs & les esprits.
O ! vous qui l'imitez, Olimpe, si ma Muse,
A quelquefois pris place à la table des Dieux ;
Sur ses dons aujourd'hui daignez porter les yeux ;

Favorisez les jeux où mon esprit s'amuse,
Le tems qui detruit tout, respectant vôtre appui
Me laissera franchir les ans dans cet ouvrage:
Tout Auteur qui voudra vivre encore aprés lui,
Doit s'acquerir vôtre suffrage.
C'est de vous que mes Vers attendent tous leur prix,
Il n'est beauté dans nos écrits
Dont vous ne connoissez jusqu'aux moindres traces;
Eh! qui connoît que vous les beautez & les graces?
Paroles & regards, tout est charme dans vous:
Ma Muse en un sujet si doux
Voudroit s'étendre davantage:
Mais il faut réserver à d'autres cet emploi,
Et d'un plus grand maître que moi,
Vôtre loüange est le partage.
Olimpe c'est assez qu'à mon dernier ouvrage:
Vôtre nom serve un jour de rempart & d'abri.
Protegez desormais le livre favori
Par qui j'ose esperer une seconde vie:
Sous vos seuls auspices ces Vers
Seront jurez malgré l'envie
Dignes des yeux de l'Univers.
Je ne merite pas une faveur si grande;
La Fable en son nom la demande
Vous sçavez quel credit ce mensonge a sur nous;
S'il procure à mes vers le bonheur de vous plaire:
Je croirai lui devoir un temple pour salaire
Mais je ne veux bâtir des temples que pour vous.

Digitized by Google

FABLE CXXXIII.

Les Animaux malades de la Peste.

UN mal qui répand la terreur,
Mal que le Ciel en sa faveur
Inventa pour punir les crimes
La Peste (puisqu'il faut l'apeller par son nom)
Capable d'enrichir en un jour l'Acheron,
Faisoit aux animaux la guerre.
Ils ne mouroient pas tous, mais tous étoient frapez.
On n'en voyoit point d'occupez
A chercher le soûtien d'une mourante vie,
Nul mets n'excitoit leur envie.
Ni Loups ni Renards n'épioient
La douce & l'innocente proye.
Les Tourtelles, se fuyoient;
Plus d'amour, partant plus de joye.
Le Lion tint conseil, & dit: Mes cher amis,
Je crois que le Ciel a permis
Pour nos pechez cette infortune:
Que le plus coupable de nous
Se sacrifice aux traits du celeste courroux,
Peut-être il obtiendra la guerison commune.
L'Histoire nous apprend qu'en tels accidens
On fait des pareils dévoüemens:
Ne nous flatons point, voyons sans indulgence
L'état de nôtre conscience.
Pour moi, sacrifiant mes appetits gloutons
J'ai dévoré force moutons:

Que m'avoient-ils fait ? nulle offense :
Même il m'est arrivé quelquefois de manger
Le Berger.
Je me dévoüerai donc, s'il le faut; mais je pense
Qu'il est bon que chacun s'accuse ainsi que moi
Car on doit souhaiter selon toute justice
Que le plus coupable perisse.
Sire, dit le Rénard, vous êtes trop bon Roi :
Vos scrupules font voir trop de delicatesse,
Et bien manger moutons, canaille, sotte espece,
Est-ce un peché ? Non non : vous leur fîtes Seigneur,
En les croquant beaucoup d'honneur.
Et quant au Berger l'on peut dire
Qu'il étoit digne de tous maux
Se font un chimerique empire.
Ainsi dit le Renard, & flateur d'aplaudir,
On n'osa trop approfondir
Du Tygre, ni de l'Ours, des autres puissances
Les moins pardonnables offenses.
Tous les gens querelleurs, jusqu'aux simples mâtins,
Au dire de chacun étoient des petits saints.
L'Asne vint à son tour & dit : J'ai souvenance :
Qu'en un pré de Moines passant
La faim, l'occasion, l'herbe tendre, & je pense
Quelque Diable aussi me poussant,
Je tondis de ce pré la largeur de ma langue.
Je n'en avois nul droit ; puisqu'il faut parler net.
A ces mots on cria haro sur le Baudet
Un Loup quelque peu clair prouva par sa harangue
Qu'il falloit devorer ce maudit animal,
Ce pelé, ce galeux, d'où venoit tout leur mal,
Sa peccadille fut jugée un cas pendable.

Digitized by Google

Manger l'herbe ! quel crime abominable !
Rien que la mort n'étoit capable
D'expier son forfait, on le lui fit bien voir,
Selon que vous serez puissant ou miserable,
Les jugemens de Cour vous rendront blanc ou noir.

FABLE CXXXIV.

Le mal Marié.

QUe le bon soit toûjours camarade du beau ;
Dés demain je chercherai femme ;
Mais comme le divorce entr'eux n'est pas nouveau,
Et peu de beaux corps hôtes d'une belle ame,
Assemblent l'un & l'autre point,
Ne trouver pas mauvais que je ne cherche point.
J'ai vû beaucoup d'Himens, aucuns d'eux ne me tentent :
Cependant des humains, presque les quatre parts,
S'exposent hardiment au plus grand des hazards :
Les quatre parts aussi des humains se repentent.
J'en vais alleguer un qui s'étant repenti,
Ne put trouver d'autre parti
Que de renvoyer son épouse,
Querelleuse, avare & jalouse.
Rien ne la contentoit, rien n'étoit comme il faut,
On se levoit trop tard, on se couchoit trop tôt.
Puis du blanc, puis du noir, puis encore autre chose,
Les valets enrageoient ; l'époux étoit à bout :
Monsieur ne songe à rien, Monsieur dépense tout,

Digitized by Google

Monsieur court, Monsieur se repose :
Elle en dit tant, que Monsieur à la fin,
Lassé d'entendre un tel lutin,
Vous la renvoye à la Campagne
Chez ses parens. La voilà donc en campagne ;
De certaine Philis qui garde les Dindons,
Avec les gardeurs de Cochons.
Au bout de quelque tems qu'on la crut adoucie,
Le mari la reprend. Eh bien qu'avez-vous fait ?
Comme passiez vous vôtre vie ?
Innocence des champs est elle vôtre fait ?
Assez, dit elle ; mais ma peine
Etoit de voir les gens aussi paresseux qu'ici,
Il n'ont des troupeaux nul souci,
Je leur sçavois bien dire, & m'attirois la haine
De tous ces gens si peu soigneux.
Eh, Madame, reprit son Epoux tout à l'heure ;
Si vôtre esprit est si hargneux,
Que le monde qui ne demeure.
Qu'un moment avec vous, & ne revient qu'au soir,
Est deja lassé de vous voir ?
Que ferois des valets qui toute la journée,
Vous verront contr'eux déchaînée ;
Et que pourra faire un Epoux :
Que voulez vous qui soit jour & nuit avec vous ?
Retournez au Village ; adieu, si de ma vie
Je vous rappelle, & qu'il m'en prenne envie,
Puissai-je chez les morts avoir pour mes pechez,
Deux femmes comme vous sans cesse à mes côtez.

FABLE CXXXV.

Le Rat qui s'est retiré du monde.

LEs Levantins en leur legende
Disent qu'un certain Rat, las
Des soins d'ici bas,
Dans un fromage de Hollande
Se retira loin du tracas,
La solitude étoit profonde,
S'étendant par tout à la ronde,
Nôtre hermite nouveau subsistoit là dedans.
Il fit tant des pieds & des dents,
Qu'en peu de jours il eut au fond de l'hermitage,
Le vivre & le couvert; que faut-il davantage?
Il devint gros & gras: Dieu prodigue ses biens
A ceux qui font vœu d'être siens.
Un jour au devot personnage;
Des députez du peuple Rat,
S'en vinrent demander quelque aumône legere:
Ils alloient en terre étrangere
Chercher quelque secours contre le peuple Chat:
Ratopolis étoit bloquée,
On les avoit contraints de partir sans argent,
Attendu l'état indigent
De la République attaquée.
Ils demandoient fort peu, certains que le secours
Seroit prêt de quatre ou cinq jours.
Mes amis, dit le Solitaire,
Les choses d'ici bas ne me regardent plus;
En quoi peut un pauvre Reclus
Vous assister; que peut-il faire,

Digitized by Google

Que de prier le Ciel qu'il vous aide en ceci ?
J'espere qu'il aura de vous quelque souci.
Ayant parlé de cette sorte,
Le nouveau Saint ferma sa porte,
Qui désignai-je à vôtre avis
Par ce Rat si peu secourable ;
Un Moine ? non, mais un Dervis :
Je suppose qu'un Moine est toûjours charitable.

FABLE CXXXVI.

Le Héron, La Fille.

Un jour sur les longs pieds alloit, je ne sçai où,
Le Héron au bec emmanché d'un long cou.
Il cottoyoit une riviere
L'onde étoit transparente ainsi qu'aux plus beaux jours ;
Ma commere la carpe y faisoit mille tours
Avec le brochet son compere
Le Héron en eût fait aisément son profit :
Tous approchoient du bord, l'oiseau n'avoit qu'à prendre :
Mais il crut mieux faire d'attendre
Qu'il eût un peu plus d'appetit
Il vivoit de regime, mangeoit à ses heures.
Aprés quelques momens l'apetit vint ; l'oiseau
S'approchant du bord vit sur l'eau
Des Tauches qui sortoient du fond de ces demeures.
Le mets ne lui plût pas, il s'attendoit à mieux ;
Et montroit un goût dédaigneux

Digitized by Google

Comme le Rat du bon Horace.
Moi des Tanches ? dit-il, moi Héron que je fasse
Une si pauvre chere, & pour qui me prend-on ?
La Tanche rebutée il trouva du Goujon.
Du Goujon : c'est bien-là le dîné d'un Héron :
J'ouvrirois pour si peu le bec : aux Dieux ne plaise.
Il l'ouvrit bien pour moins : tout alla de façon
Qu'il ne vit plus aucun poisson.
La faim le prit ; il fut tout heureux & tout aise
De rencontrer un limaçon.
Ne soyons pas si difficiles :
Les plus accommodans ce sont les plus habiles :
On hazarde de perdre en voulant trop gagner.
Gardez-vous de rien dédaigner
Sur tout quand vous avez à peu prés vôtre compte.
Bien des gens y sont pris ; ce n'est pas aux Hérons
Que je parle, écoutez, humains un autre conte
Vous verrez que chez vous j'ai puisé ces leçons.
Certaine Fille un peu trop fiére
Prétendoit trouver un mari
Jeune, bien-fait, & beau, d'agréable maniere ;
Point froid, & point jaloux ; notez ces deux poincts-ci.
Cette Fille vouloit aussi
Qu'il eût du bien, de la naissance
De l'esprit, enfin tout : mais qui peut tout avoir ?
Le destin se montra soigneux de la pourvoir :
Il vint des partis d'importance,
La belle les trouva trop chétifs de moitié
Quoi moi, quoi ces gens là, l'on radote, je pense !
A moi les proposer, helas ! ils font pitié :
Voyez un peu la belle espece :
L'un n'avoit en l'esprit nulle delicatesse :
L'autre avoit le nez fait de cette façon là ;

Digitized by Google

C'étoit ceci, c'étoit cela,
C'étoit tout ; car les précieuses
Font dessus tout les dédaigneuses.
Après les bons partis, les mediocres gens
Vinrent se mettre sur les rangs,
Elle de se moquer. Ah! vraiment je suis bonne,
De leur ouvrir la porte ; ils pensent que je suis
Fort en peine de ma personne,
Grace à Dieu, je passe les nuits
Sans chagrins, quoi qu'en solitude,
La belle se sçait gré de tous ses sentimens.
L'âge la fit déchoir : adieu tous les amans.
Un an se passe & deux avec inquiétude :
Le chagrin vient ensuite, elle sent chaque jour
Déloger quelque Ris, quelques jeux, puis l'amour,
Puis ses traits choquer & déplaire,
Puis cent sortes de fards. Ses soins ne purent faire
Qu'elle n'échapât au tems cet insigne larron :
Les ruïnes d'une maison
Se peuvent reparer : que n'est cet avantage
Pour les ruïnes du visage.
Sa préciosité changea lors de langage :
Son miroir lui disoit, prenez vîte un mari,
Je ne sçai quel desir le lui disoit aussi :
Le desir peut loger chez une précieuse :
Celle-ci fit un choix qu'on n'auroit jamais crû,
Se trouvant à la fin toute aise & toute heureuse
De rencontrer un malotru.

Digitized by Google

FABLE CXXXVII.

Les Souhaits.

IL est au Mogol des folets
Qui font office de valets,
Tiennent la maison propre,
Ont soin de l'équipage,
Et quelquefois du jardinage.
Si vous touchez à leur ouvrage,
Vous gâtez tout. Un d'eux près du Gange autrefois
Cultivoit le jardin d'un assez bon Bourgeois;
Il travailloit sans bruit, avoit beaucoup d'adresse,
Aimoit le Maître & la Maîtresse,
Et le jardin sur tout. Dieu sçait si les zéphirs
Peuple ami du Démon l'assistoient dans sa tâche;
Le folet de sa part travaillant sans relâche,
Combloit ses hôtes de plaisirs.
Pour plus de marque de son zéle,
Chez ces gens pour toûjours il se fût arrêté,
Nonobstant la legereté
A ses pareils si naturelle:
Mais ses confreres les esprits,
Firent tant que le chef de république,
Par caprice ou par politique,
Les changea bien-tôt de logis.
Ordre lui vient d'aller au fond de la Norvege
Prendre le soin d'une maison,
En tout tems couvert de neige;
Et dindon qu'il étoit; on vous le fait Lapon.
Avant que de partir, l'esprit dit à ses hôtes:

Digitized by Google

On m'oblige de vous quitter,
Je ne sçai pour quelles fautes,
Mais enfin il le faut, je ne puis arrêter.
Qu'un temps fort court, un mois, peut-être une semaine.
Employez-la, formez trois souhaits, car je puis
Rendre trois souhaits accomplis,
Trois sans plus. Souhaitter ce n'est pas une peine
Etrange & nouvelle aux humains.
Ceux-ci pour premier vœu demandent l'abondance,
Et l'abondance à pleines mains,
Verse en leurs coffres la finance,
Et leurs greniers de bled, dans leurs caves les vins,
Tout en creve. Comment ranger cette chevanche?
Quels regîtres, quels soins, quel tems il leur fallut?
Tous deux sont empêchez si jamais on le fut.
Les voleurs contr'eux comploterent,
Les grands Seigneurs leur emprunterent;
Le Prince les taxa. Voilà les pauvres gens
Malheureux par trop de fortune.
Otez-nous de ces biens l'affluence importune,
Dirent-ils l'un & l'autre, heureux les indigens;
La pauvreté vaut mieux qu'une telle richesse,
Retirez-vous tresors, fuyez: & toi Déesse,
Mere du bon esprit, compagne du repos,
O mediocrité, revient vîte. A ces mots
La mediocrité revient: on lui fait place,
Avec elle ils rentrent en grace,
Au bout de deux souhaits étant aussi chanceux
Qu'ils étoient, & que sont tous ceux
Qui souhaittent toûjours, & perdent en chimeres
Le tems qu'ils feroient mieux de mettre à leurs affaires.

Digitized by Google

Le folet en rit avec eux.
Pour profiter de sa largesse,
Quand il voulut partir, & qu'il fût sur le point
Ils demanderent la largesse,
C'est un tresor qui n'embarasse point.

FABLE CXXXVIII.

La Cour du Lion.

SA Majesté Lionne un jour voulut connoître
De quelles nations le Ciel l'avoit fait maître,
Il manda donc par deputez
Les vasseaux de toute la nature;
En voyant de tous les côtez
Une circulaire écriture,
Avec son sceau. L'écrit portoit
Qu'un mois durant le Roi tiendroit
Cour pleniere, dont l'ouverture
Devoit être un fort grand festin,
Suivi des tours de Fagotin.
Par ce trait de magnificence
Le Prince à ses sujets étaloit sa puissance.
En son Louvre il les invita.
Quel Louvre? un vrai charnier, dont l'odeur se porta
D'abord au nez des gens. L'Ours boucha sa narine;
Il se fut bien passé de faire cette mine
Sa grimace déplût. Le Monarque irrité
L'envoya chez Pluton faire le dégouté.
Le Singe approuva fort cette severité,
Et flateur excessif il loüa la colere,

Et la griffe du Prince, & l'antre, & cette
odeur:
Il n'étoit ambre, il n'étoit fleur,
Qui ne fût ail au prix. Sa sotte flâterie
Fut un mauvais succés, & fut encore punie.
Ce Monseigneur du Lion là
Fut parent de Caligula,
Le Renard étant proche: Or ça, lui dit le Sire,
Que sens-tu? dis le moi: Parle sans déguiser,
L'autre aussi-tôt de s'excuser,
Alleguant un grand rhume il ne pouvoit que dire,
Sans odorat: bref, il s'en tire:
Ceci vous sert d'enseignement.
Ne soyez à la Cour, si vous voulez y plaire,
Ni fade adulateur, ni parleur trop sincere,
Et tâcher quelquefois de répondre en Normand.

FABLE CXXXIX.

Les Vautours & les Pigeons.

MArs autrefois mit tout l'air en émeute,
Certain sujet fit naître la dispute,
Chez les oiseaux, non ceux que le Printems
Mene à sa Cour, & qui sous la feüillée,
Par leur exemple & leurs sons éclatans,
Fait que Venus est en nous reveillée,
Ni ceux encor que la Mere d'Amour
Met à son Char; mais le peuple Vautour,
Au bec retors, à la tranchante serre,
Pour un chien mort se fit, dit-on, la guerre,
Il plut du sang, je n'exagere point:
Si je voulois conter de point en point

Tout

Tout le détail, je manquerois d'haleine,
Maint chef perit, maint heros expert;
Et sur son roc Prometée expira:
De voir bien-tôt une fin à sa peine,
C'étoit plaisir d'observer leurs efforts,
C'étoit pitié de voir tomber les morts,
Valeur, adresse, & ruses & surprise,
Tout s'employa: Les deux troupes éprises,
D'ardent courroux n'épargnoient nuls moyens
De peupler l'air que respirent les ombres.
Tout élement remplit de citoyens
Le vaste enclos qu'ont les Royaumes sombres:
Cette fureur mit la compassion
Dans les esprits d'une autre nation
Au col changeant, au cœur tendre & fidelle,
Elle employa sa médiation
Pour accorder une telle querelle.
Ambassadeurs par le peuple Pigeon
Furent choisis, & si bien travaillerent
Que les Vautours plus ne se chamaillerent
Ils firent trêve, & la paix s'ensuivit:
Helas! ce fut aux dépens de la race
A qui la leur auroit dû rendre grace
La gent maudite aussi-tôt poursuivit
Tous les pigeons, en fit ample carnage,
En dépeupla les bourgades, les champs.
Peu de prudence eurent les pauvres gens,
D'accommoder un peuple si sauvage.
Tenez toûjours divisez les méchans;
La seureté du reste de la terre,
Dépend de là: Semez entr'eux la guerre,
Où vous n'aurez avec eux nulle paix,
Ceci soit dit en passant: Je me tais.

FABLE CXL.

La Laitiere & le Pot au lait.

PErrette sur sa tête ayant un pot au lait
Bien posé sur un coussinet,
Prétendoit arriver sans encombre à la Ville.
Legere & courte vêtuë elle alloit à grands pas,
Ayant mis ce jour-là pour être plus agile
Cottillon simple, & souliers plats,
Nôtre Laitiere ainsi troussée,
Contoit déja dans sa pensée
Tout le prix de son lait, en employoit l'argent,
Achetoit un cent d'œufs, fait triple couvée:
La chose alloit bien par son soin diligent.
Il m'est, disoit-elle, facile,
D'élever des poulets autour de ma maison:
Le Renard sera bien habile,
S'il ne m'en laisse assez pour avoir un cochon.
Le porc à s'engraisser coutera peu de son:
Il étoit quand je l'eus de grosseur raisonnable.
J'aurai le revendant de l'argent bel & bon;
Et qui m'empêchera de mettre en nôtre étable?
Vû le prix dont il est, une vache & son veau,
Que je verrai sauter au milieu du troupeau.
Perrette là-dessus, saute aussi transportée.
Le lait tombe; adieu veau, vache, cochon, couvée.
La Dame de ses biens quittant d'un œil marri
La fortune ainsi répanduë,
Va s'excuser à son mari,
En grand danger d'être battuë:

Digitized by Google

Le recit en Farce en fut fait,
On l'appella le Pot au lait.
Quel esprit ne bat la campagne,
Qui ne fait châteaux en Espagne?
Pichrocole, Pyrrhus, la Laitiere, enfin tous,
Autant les sages que les fous:
Chacun songe en vaillant, il n'est rien de plus doux:
Une flateuse erreur emporte alors nos ames,
Tout le bien du monde est à nous,
Tous les honneurs, toutes les femmes
Quand je suis seul, je fais au plus brave un défy:
Je m'écarte, je vais détrôner le Sophy.
On m'élit Roi, mon peuple m'aime,
Les Diadêmes vont sur ma tête pleuvant.
Quelque accident fait-il que je rentre en moi-même,
Je suis gros Jean comme devant.

FABLE CXLI.

Le Curé & le Mort.

Un Mort s'en alloit tristement,
S'emparer de son dernier gîte.
Un Curé s'en alloit gayement
Enterrer ce Mort au plus vîte,
Nôtre défunt étoit en carosse porté,
Bien & dûëment empaqueté,
Et vêtu d'une robe, helas! qu'on nomme bierre,
Robe d'hiver, robe d'été,
Que les morts ne dépoüillent guere.
Le Pasteur étoit à côté,

Digitized by Google

Et recitoit à l'ordinaire
Maintes devotes oraisons,
Et des Pseaumes & des Leçons,
Et des versets & des répons:
Monsieur le Mort laissez nous faire,
On vous en donnera de toutes les façons,
Il ne s'agit que du salaire.
Messire Jean Choüart couvoit de ses yeux son mort,
Comme si l'on eût dû lui ravir ce trésor,
Et des regards sembloit lui dire:
Monsieur le mort j'aurai de vous,
Tant en argent, & tant en cire,
Et tant en menus coûts:
Il fondoit là-dessus l'achat d'une feüillette
Du meilleur vin des environs.
Certaine niéce assez proprette,
Et sa chambriere Paquette,
Devoient avoir des cotillons.
Sur cette agréable pensée
Un heurt survient, adieu le Char.
Voilà Messire Jean Choüart
Qui du choc de son mort a la tête cassée:
Le Paroissien en plomb entraîne son Pasteur;
Nôtre Curé suit son Seigneur;
Tous deux s'en vont de compagnie,
Proprement toute nôtre vie,
Est le Curé Choüart qui sur son mort contoit,
Et la Fable du Pot au Lait.

Digitized by Google

FABLE CXLII.

L'Homme qui court après la Fortune, & l'Homme qui l'attend dans son lit.

QUi ne court après la Fortune ?
Je voudrois être en lieu d'où je puisse aisément
Contempler la foule importune
De ceux qui cherchent vainement
Cette fille du sort de Royaume en Royaume
Fidèles courtisans d'un volage fantôme.
Quand ils sont près du bon moment,
L'inconstante aussi tôt à leurs desirs échappe :
Pauvres gens, je les plains, car on a pour les fous
Plus de pitié que de couroux :
Cet homme, disent-ils, étoit planteur de choux,
Et le voila devenu Pape :
Ne le valons-nous pas ? Vous valez cent fois mieux.
Mais que vous sert vôtre merite ?
La fortune a-t-elle des yeux :
Et puis la Papauté vaut-elle ce que l'on quitte ?
Le repas, le repos, trésor si précieux :
Qu'on en faisoit jadis le partage des Dieux ?
Rarement la Fortune à ses hôtes le laisse.
Ne cherchez point cette Déesse,
Elle vous cherchera, son sexe en use ainsi.
Certain couple d'amis en un Bourg établi,
Possedoit quelque bien : l'un soupiroit sans cesse
Pour la Fortune, il dit à l'autre un jour,
Si nous quittions nôtre sejour :
Vous sçavez que nul n'est Prophéte

En son païs : Cherchons nôtre avanture ailleurs.
Cherchez, dit l'autre ami, pour moi je ne souhaitte
Ni climats, ni destins meilleurs.
Contentez-vous, suivez vôtre humeur inquiete,
Vous reviendrez bien-tôt. Je fais vœu cependant
De dormir en vous attendant.
L'ambitieux, ou si l'on veut, l'avare,
S'en va par voye & par chemin.
Il arriva le lendemain
En un lieu que devoit la Déesse bizarre,
Frequenter sur tout autre ; & ce lieu c'est la Cour.
Là donc pour quelque tems il fixe son sejour,
Se trouvant au coucher, au lever, à ces heures
Que l'on sçait être les meilleures:
Bref se trouvant à tout, & n'arrivant à rien.
Qu'est-ceci ? ce dit-il, cherchons ailleurs du bien,
La fortune pourtant habite ces demeures:
Je la vois tous les jours entrer chez celui-ci,
Chez celui-là ? D'où vient qu'aussi.
Je ne puis heberger cette capricieuse :
On me l'avoit bien dit, que des gens de ce lieu,
L'on n'aime pas toûjours l'humeur ambitieuse.
Adieu Messieurs de cour ; Messieurs de cour adieu.
Suivez jusqu'au bout une ombre qui vous flate.
La Fortune a, dit-on, des temples à Surate,
Allons-là. Ce fut de dire & s'embarquer
Ames de bronze, humains, celui-là fut sans doute
Armé de diamans, qui tenta cette route,
Et le premier osa l'abîme défier.
Celui-ci pendant son voyage
Tourna les yeux vers son village
Plus d'une fois, essuyant les dangers
Des Pyrates, des vents, du calme & des rochers.
Digitized by Google

Ministres de la mort. Avec beaucoup de peines,
Un s'en va la chercher en des rives lointaines,
La trouvant assez tôt, sans quitter la maison
L'Homme arrive au Mogol: on lui dit qu'au Japon
La Fortune pour lors distribuoit ses graces.
Il y court, les mers étoient lasses
De le porter; & tout le fruit
Qu'il tira de ses longs voyages,
Ce fut cette leçon que donnent les sauvages,
Demeure en ton païs par la nature instruit.
Le Japon ne fut pas plus heureux à cet homme
Que le Mogol l'avoit été:
Ce qui lui fit conclure en somme,
Qu'il avoit à grand tort son village quitté.
Il renonce aux courses ingrates,
Revient en son païs, voit de loin ses pénates,
Pleure de joye, & dit: Heureux qui vit chez soi,
De regler ses desirs faisant tout son emploi.
Il ne sçait que par oüi dire
Ce que c'est que la cour, la mer & ton empire:
Fortune, qui nous fais passer devant les yeux
Des dignitez, des biens, que jusqu'au bout du monde,
On suit sans que l'effet aux promesses réponde,
Desormais je ne bouge, & ferai cent fois mieux
En raisonnant de cette sorte,
Et contre la fortune ayant pris ce conseil,
Il la trouve assise à la porte
De son ami plongé dans un profond sommeil.

Digitized by Google

FABLE CXLIII.

Les deux Coqs.

DEux Coqs vivoient en paix, une poule survint,
Et voila la guerre allumée :
Amour, tu perdis Troye, & c'est de toi que vint
Cette querelle envenimée,
Où du sang des Dieux même on vit le Xante teint,
Long-tems entre nos Coqs le combat se maintint,
Le bruit s'en répandit par tout le voisinage :
La gent qui porte crête au spectacle accourut.
Plus d'une Heleine au beau plumage,
Fut le prix du vainqueur : le vaincu disparut.
Il alla se cacher au fond de sa retraite,
Pleura sa gloire & ses amours,
Ses amours qu'un rival tout fier de sa défaite
Possedoit à ses yeux. Il voyoit tous les jours
Cet objet r'allumer sa haine & son courage.
Il aiguisoit son bec, batoit l'air & ses flancs,
Et s'exerçant contre les vents
S'armoit d'une jalouse rage.
Il n'en eut pas besoin. Son vainqueur sur les toits
S'alla percher & chanter sa victoire.
Un Vautour entendit sa voix,
Adieu les Amours & la gloire,
Tout cet orgueil perit sous l'ongle du Vautour.
Enfin par un fatal retour,
Son rival au tour de la Poule

Digitized by Google

S'en revint faire le coquet :
Je laisse à penser qu'il caquet,
Car il eut femmes en foule.
La fortune se plait à faire de grands coups,
Tout vainqueur insolent à sa perte travaille,
Défions-nous du sort, & prenons garde à nous
Après le gain d'une bataille.

FABLE CXLIV.

L'ingratitude & l'injustice des hommes envers la Fortune.

UN trafiquant sur mer par bonheur s'enrichit.
Il triompha des vents pendant plus d'un voyage.
Goufre, ni banc, ni rocher, n'exigea de peage,
D'aucun de ses balots, le sort l'en affranchit.
Sur tout ses compagnons Atropos & Neptune
Recueillirent leur droit, tandis que la Fortune
Prenoit soin d'amener son Marchand à bon port:
Facteurs, associez, chacun lui fut fidelle.
Il vendit son tabac, son sucre, sa canelle,
Ce qu'il voulut, sa porcelaine encor.
Le luxe & la folie enflerent son trésor :
Bref, il plut dans son escarcelle.
On ne parloit chez lui que par doubles ducats :
Et mon homme d'avoir chiens, chevaux & carosses:
Ses jours de jeûnes étoient des nopces.
Un sien ami voyant ces somptueux repas,
Lui dit : Et d'où vient donc un si bon ordinaire ?
Et d'où me viendroit-il que de mon sçavoir-faire ?

Digitized by Google

Je n'en dois rien qu'à moi, qu'à mes soins, qu'au talent,
De risquer à propos & bien placer l'argent,
Le profit lui semblant une fort douce chose.
Il risqua de nouveau le gain qu'il avoit fait :
Mais rien pour cette fois ne lui vint à souhait.
Son imprudence en fut la cause,
Un vaisseau mal fteté perit au premier vent.
Un autre mal pourvû des armes necessaires
Fut enlevé par les Corsaires.
Un troisiéme au port arrivant,
Rien n'eût cours ni debit. Le luxe & la folie
N'étoient plus tels qu'auparavant.
Enfin ses Facteurs le trompant,
Et lui-même ayant fait grand fracas, chere lie,
Mit beaucoup en plaisirs, en bâtimens beaucoup.
Il devint pauvre tout d'un coup.
Son ami le voyant en mauvais équipage,
Lui dit : d'où vient cela ? de la fortune, helas !
Consolez-vous, dit l'autre, & s'il ne lui plaît pas
Que vous soyez heureux, tout au moins soyez sage.
Je ne sçai s'il crut ce conseil ;
Mais je sçais que chacun impute en cas pareil
Son bonheur à son industrie :
Et si de quelque échec nôtre faute est suivie,
Nous disons injures au sort.
Chose n'est ici plus commune :
Le bien nous le faisons, le mal c'est la fortune,
On a toûjours raison, le destin toûjours tort.

Digitized by Google

FABLE CXLV.

Les Devineresses.

C'Est souvent du hazard que naît l'opinion :
Et c'est l'opinion qui fait toûjours la vogue.
Je pourrois fonder ce prologue
Sur gens de tous états, tout est prévention,
Cabale, entêtement, point ou peu de justice :
C'est un torrent, qu'y faire ? Il faut qu'il ait son cours.
Cela fut & sera toûjours.
Une femme à Paris faisoit la Pythonisse,
On l'alloit consulter sur chaque évenement :
Pendoit-on un chifon, avoit-on un amant,
Un mari vivant trop au gré de son épouse :
Une mere fâcheuse, une femme jalouse.
Chez la Devineuse on couroit,
Pour se faire annoncer ce qu'on desiroit.
Son fait consistoit en adresse,
Quelques termes de l'art, beaucoup de hardiesse,
Du hazard quelquefois, tout cela concourroit :
Tout cela bien souvent faisoit crier miracle.
Enfin, quoi qu'ignorante à vingt & trois carats,
Elle passoit pour un oracle.
L'oracle étoit logé dedans un galatas.
Là cette femme emplit sa bourse,
Et sans avoir d'autre ressource,
Gagne dequoi donner un rang à son mari :
Elle achete un office, une maison aussi.
Voilà le galatas rempli
D'une nouvelle hôtesse, à qui toute la ville,

Digitized by Google

Femmes, filles, valets, gros Messieurs tout enfin
Alloit comme autrefois demander son destin:
Le galatas devint l'antre de la Sibille.
L'autre femelle avoit achalandé ce lieu.
Cette derniere femme eut beau faire, eut beau dire,
Moi Devine! on se moque: Eh, Messieurs, sçai-je lire?
Je n'ai jamais apris que ma croix de pardieu.
Point de raison; fallut deviner & prédire,
Mettre à part forces bons ducats,
Et gagner malgré soi plus de deux Avocats.
Le meuble & l'équipage aidoient fort à la chose,
Quatre sieges boiteux, un manche de balay,
Quand cette femme auroit dit vray,
Dans une chambre tapissée,
On s'en seroit moqué. la vogue étoit passée.
Au galatas, il avoit le credit,
L'autre femme se morfondit.
L'enseigne fait la chalandise:
J'ai vû dans le Palais une robe mal mise,
Gager gros: les gens l'avoient prise
Pour maître tel, qui traînoit après soi
Force écoutans: Demandez-moi pourquoi.

FABLE CXLVI.

Le Chat, la Belette & le petit Lapin.

DU Palais un jeune Lapin,
Dame Belette un matin,
S'empara, c'est une rusée
Le Maître étant absent, ce lui fut chose aisée:
Elle porta chez lui ses pénates un jour

Qu'il étoit allé faire à l'Aurore sa cour.
Parmi le thin & la rosée
Aprés qu'il eut brouté, troté, fait tous ses tours,
Jano Lapin retourne aux soûterains sejours.
La Belette avoit mis le nez à la fenêtre.
O Dieux hospitaliers, que vois je ici paroître!
Dit l'animal, chassé du paternel logis:
O là, Madame la Belette,
Que l'on déloge sans trompette.
Ou je vais avertir tous les Rats du païs,
La Dame au nez pointu répondit que la terre
Etoit au premier occupant,
C'étoit un beau sujet de guerre,
Qu'un logis où lui-même il n'entroit qu'en rampant
Et quand ce seroit un Royaume:
Je voudrois bien sçavoir, dit-elle, quelle loy,
En a pour toûjours fait l'octroy.
A Jean fils ou neveu de Pierre ou de Guillaume,
Plûtôt qu'à Paul, plûtôt qu'à moi.
Jean Lapin allegua la coûtume & l'usage.
Ce sont, dit-il, leurs loix qui m'ont de ce logis
Rendu maître & Seigneur, & qui de pere en fils,
L'ont de Pierre à Simon, puis à moi Jean transmis.
Le premier occupant, est-ce une loy plus sage?
Or bien sans crier davantage,
Rapportons nous, dit elle, à Raminagrobis.
C'étoit un Chat vivant comme un devot hermite,
Un Chat faisant la chatemite,
Un saint homme de Chat, bien fourré, gros & gras,
Arbitre expert sur tous les cas.
Jean Lapin pour Juge l'agrée.
Les voilà tous deux arrivez
Devant sa majesté fourrée.

Digitized by Google

Grippeminaud leur dit, mes enfans approchez,
Approchez : je suis sourd, les ans en sont la cause.
L'un & l'autre approcha ne craignant nulle chose.
Aussi-tôt qu'à portée, il vit les contestans,
Grippeminaud le bon apôtre,
Jettant des deux côtez la griffe en même temps,
Mit ses plaideurs d'accord en croquant l'un & l'autre.
Ceci ressemble fort aux debats qu'ont par fois
Les petits Souverains se raportant aux Rois.

FABLE CXLVII.

La tête & la queuë du Serpent.

LE Serpent a deux parties
Du genre humain ennemies,
Tête & queuë, & toute deux
Ont acquis un nom fameux
Auprés des Parques cruelles,
Si bien qu'autrefois entr'elles
Il survint de grands debats
Pour le pas,
La tête avoit toûjours marché devant la queuë,
La queuë au Ciel se plaignit,
Et lui dit :
Je fais mainte & mainte lieuë,
Comme il plaît à celle-ci.
Croit-elle que toûjours j'en veüille user ainsi ?
Je suis son humble servante.
On m'a faite Dieu merci
Sa sœur, & non sa suivante.
Toutes de même sang,

Digitized by Google

Traitez-nous de même sorte,
Aussi bien qu'elle, porte
Un poison prompt & puissant,
C'est à vous de commander,
Qu'on me laisse preceder
A mon tour ma sœur la tête.
Je la conduirai si bien,
Qu'on ne se plaindra de rien.
Le Ciel eût pour ses vœux une bonté cruelle:
Souvent sa complaisance a de méchans effets,
Il devoit être sourd aux aveugles souhaits:
Il ne le fut pas lors: & la guide nouvelle,
Qui ne voyoit un grand jour,
Pas plus clair que dans un four,
Donnoit tantôt contre un marbre,
Contre un passant, contre un arbre.
Droit aux ondes du Styx elle mena sa sœur.
Malheureux ses Etats tombez dans son erreur.

FABLE CXLVIII.

Un Animal dans la Lune.

PEndant qu'un Philosophe assure,
Que toûjours par leurs sens les hommes sont dupez,
Un autre Philosophe jure,
Qu'ils ne nous ont jamais trompez.
Tous les deux ont raison, & la Philosophie
Du vray, quand elle dit, que les sens tromperont
Tant que sur leur raport les hommes jugeront,
Mais aussi si l'on rectifie
L'image de l'objet sur son éloignement,

Sur le milieu qui l'environne,
Sur l'organe & sur l'instrument.
Les sens ne tromperont personne,
La nature ordonna ces choses sagement:
J'en dirai quelque jour les raisons amplement.
J'aperçois le Soleil, quelle en est la figure?
Ici bas ce grand corps n'a que trois pieds de tour;
Mais si je le vois là haut dans son sejour,
Que seroit-ce mes yeux que l'œil de la nature?
Sa distance me fait juger de sa grandeur,
Sur l'angle & les côtez ma main la détermine:
L'ignorante le croit plat, j'épaissis sa rondeur:
Je le rends immobile, & la terre chemine.
Bref, je démens mes yeux en toute sa machine,
Ce sens ne me nuit point par son illusion.
Mon ame en toute occasion
Dévelope le vrai sous l'aparence.
Je ne suis point d'intelligence
Avec que mes regards peut-être un peu trop promts
Ni mon oreille lente m'apporter les sons,
Quand l'eau courbe un bâton, ma raison le redresse,
La raison décide en maîtresse.
Mes yeux moïennant ce secours,
Ne me trompent jamais en me mentant toûjours.
Si je crois leur rapport, erreur assez commune,
Une tête de femme est au corps de la Lune.
Y peut elle? Non: d'où vient donc cet objet?
Quelques lieux inégaux font de loin cet effet.
La Lune nulle part n'a sa surface unie:
Montueuse en des lieux, en d'autres aplanie,
L'ombre avec la lumiere y peut tracer souvent
Un Homme, un Bœuf, un Elephant.
N'aguére l'Angleterre y vit chose pareille,

Digitized by Google

La Lunette placée, un animal nouveau
Parut dans un astre si beau.
Et chacun de crier merveille
Il étoit arrivé là haut un changement
Qui présageoit sans doute un grand évenement.
Sçavoit-on si la guerre entre tant de Puissances
N'en étoit point l'effet ? [illegible]t Monarque accourut.
Il favorise en Roy ces hautes connoissances.
Le Monstre dans la Lune à son tour lui parut,
C'étoit une Souris cachée entre les verres :
Dans la Lunette étoit la source de ces guerres.
On en rit : Peuples heureux, quand pourront les François
Se donner comme vous entiers à ces emplois ?
Mars nous fait recueillir d'amples moissons de gloire :
C'est à nos ennemis de craindre les combats,
A nous de les chercher; certains que la victoire,
Amante de Loüis, suivra par tous ses pas.
Les lauriers nous rendront celebres dans l'histoire,
Même les filles de memoire
Ne nous ont point quitez, nous goûtons des plaisirs,
La paix fait nos souhaits, & non point nos soûpirs,
Charles en sçait joüir : Il sçauroit dans la guerre
Signaler sa valeur, & mener l'Angleterre
A ces jeux qu'en repos elle voit aujourd'hui
Cependant il pouvoit apaiser la querelle.
Que d'encens ! Est-il rien de plus digne de lui ?
La carriere d'Auguste a-t-elle été moins belle
Que les fameux explois du premier des Cesars ?
O peuples trop heureux ! quand la paix viendra t elle
Nous rendre comme vous tous entiers aux beaux arts ?

Digitized by Google



LIVRE HUITIESME.

FABLE CXLIX.

La Mort & le Mourant.

LA Mort ne surprend point le sage,
Il est toûjours prêt à partir,
S'étant sçû lui-même avertir
Du temps où l'on se doit resoudre à ce passage.
Ce temps, helas! embrasse tous les temps:
Qu'on le partage en jours, en heures, en momens,
Il n'en est point qu'il ne comprenne
Dans le fatal tribut, tous sont de son domaine:
Et le premier instant où les enfans des Rois
Ouvrant les yeux à la lumiere,
Est celui qui vient quelquefois
Fermer pour toûjours leur paupiere.
Deffendez-vous par la grandeur,
Alléguez la beauté, la vertu, la jeunesse,
La mort ravit tout sans pudeur.
Un jour le monde entier accroîtra sa richesse,
Il n'est rien de moins ignoré.
Et puisqu'il faut que je le die,
Rien où l'on soit moins preparé.
Un mourant qui contoit plus de cent ans de vie,
Se plaignoit à la mort precipitamment,
Elle le contraignoit de partir tout à l'heure,
Sans qu'il eût fait son testament,
Sans l'avertir au moins. Est-il juste qu'on meure

Digitized by Google

Au pied levé ? dit-il : attendez quelque peu,
Ma femme ne veut pas que je parte sans elle.
Il me reste à pourvoir un arriere neveu :
Souffrez qu'à mon logis j'ajoûte encore une aîle :
Que vous êtes pressante, ô Déesse cruelle !
Vieillard, lui dit la mort, je ne t'ai point surpris,
Tu te plains sans raison de mon impatience,
Eh ! n'as-tu pas cent ans ? trouve-moi dans Paris
Deux mortels aussi vieux, trouve-m'en dix en
France.
Je devois ce dis-tu, te donner quelque avis
Qui te disposât à la chose :
J'aurois trouvé ton testament tout fait,
Ton petit fils pourvû, ton bâtiment parfait :
Ne te donna-t-on pas des avis quand la cause
Du marcher & du mouvement,
Quand les esprits, le sentiment,
Quand tout faillit en toi : Plus de goût, plus
d'oüie,
Toute chose pour toi semble être évanoüie :
Pour toi l'astre du jour prend ses soins superflus,
Tu regrette des biens qui ne te touchent plus.
Je t'ai fait voir tes camarades,
Ou morts, ou mourans, ou malades.
Qu'est-ce que tout cela, qu'un avertissement ?
Allons, Vieillard, & sans replique,
Il n'importe à la Republique
Que tu fasses ton testament.
La Mort avoit raison : Je voudrois qu'à cet âge,
On sortît de la vie ainsi que d'un Banquet,
Remerciant son hôte, & qu'on fit son paquet,
Car de combien peut-on retarder le voyage ?
Tu murmure, vieillard, voy ces jeunes mourir,
Voy les marcher, voy-les courir
A des morts, il est vray, glorieuses & belles,

Digitized by Google

Mais vaines cependant, & quelquefois cruelles.
J'ai beau le crier, mon zele est indiscret :
Le plus semblable aux morts meurt le plus à regret.

FABLE CL.

Le Savetier & le Financier.

UN Savetier chantoit du matin jusqu'au soir,
C'étoit merveilles de le voir,
Merveilles de l'oüir, il faisoit des passages.
Plus content qu'aucun des sept Sages.
Son voisin au contraire, étant tout cousu d'or,
Chantoit peu, dormoit moins encor :
C'étoit un homme de Finance.
Si sur le point du jour par fois il sommeilloit,
Le Savetier alors en chantant l'éveilloit,
Et le Financier se plaignoit
Que les soins de la Providence
N'eussent pas au marché fait vendre le dormir,
Comme le manger & le boire :
En son Hôtel il fait venir
Le chanteur, & lui dit : Or ça, Gregoire,
Que gagnez-vous par an ? Par an, ma foy, Monsieur,
Dit avec un ton de rieur,
Le gaillard Savetier, ce n'est point ma maniere
De compter de la sorte, & je n'entasse guere
Un jour sur l'autre, il suffit qu'à la fin
J'attrape le bout de l'année,
Chaque jour amene son pain.
Et bien que gagnez-vous, dites-moi par journée ?

Digitized by Google

Tantôt plus, tantôt moins, le mal est que toûjours
Et sans cela nos gains seroient assez honnêtes,
Le mal est que dans l'an s'entremêlent des jours
Qu'il faut chommer, on nous ruine en Fêtes:
L'une fait tort à l'autre; & Monsieur le Curé,
De quelque nouveau Saint chargé toûjours le
Prône.
Le Financier riant de sa naïveté,
Lui dit: Je vous veux mettre aujourd'hui sur le
Trône.
Prenez ces cent écus, gardez-les avec soin,
Pour vous en servir au besoin.
Le Savetier crut avoir tout l'argent que la terre
Avoit depuis plus de cent ans
Produit pour l'usage des gens.
Il retourne chez lui: dans sa cave il enserre
L'argent & sa joye à la fois,
Plus de chant; il perdit la voix,
Du moment qu'il gagna ce qui cause nos peines:
Le sommeil quitta son logis,
Il eut pour Hôtes les soucis,
Les soupçons, les alarmes vaines:
Tout le jour il avoit l'œil au guet; Et la nuit,
Si quelque Chat fait du bruit,
Le Chat prenoit l'argent: A la fin le pauvre
homme
S'en courut chez celui qu'il ne réveilloit plus.
Rendez-moi, lui dit-il, mes Chansons & mon
Somme,
Et reprenez vos cent écus.

FABLE CLI.

Le pouvoir des Fables,

A MONSIEUR DE BARILLON.

LA qualité d'Ambassadeur
Peut-elle s'abaisser à des contes vulgaires ?
Vous puis-je offrir mes Vers & leurs graces legeres ?
S'ils osent quelquefois prendre un air de grandeur,
Seront-ils point traitez par vous de temeraires ?
Vous avez bien d'autres affaires
A démêler que les debats
Du Lapin & de la Belette :
Lisez-les, ne les lisez pas,
Mais empêchez qu'on ne vous mette
Toute l'Europe sur les bras.
Que de mille endroits de la terre
Il nous vienne des ennemis,
J'y consens ; mais que l'Angleterre
Veüille que nos deux Rois se lassent d'être amis,
J'ai peine à digerer la chose.
N'est-il point encore temps que Louis se repose ?
Quel autre Hercule enfin ne se trouveroit-il las
De combattre cette Hydre ? & faut-il qu'elle oppose
Une nouvelle tête aux efforts de son bras ?
Si vôtre esprit plein de souplesse,
Par éloquence & par adresse,
Pour adoucir les cœurs & détourner ce coup,
Je vous sacrifierai cent moutons, c'est beaucoup

Digitized by Google

Pour un habitant du Parnasse :
Cependant faites-moi la grace
De prendre donc ce peu d'encens,
Prenez en gré mes vœux ardens,
Et le recit en Vers, qu'ici je vous dédie.
Son sujet vous convient, je n'en dirai pas plus :
Sur les Eloges que l'envie
Doit avoüer qui vous sont dûs,
Vous ne voulez pas qu'on appuye.
Dans Athene autrefois peuple vain & leger,
Un Orateur voyant sa patrie en danger,
Courut à la Tribune : & d'un art tyranique,
Voulant forcer les cœurs dans une Republique,
Il parla fortement sur le commun salut.
On ne l'écouta pas, l'Orateur recourut
A ces figures violentes
Qui sçavent exciter les ames les plus lentes.
Il fit parler les morts, tonna, dit ce qu'il pût
Le vent emporta tout, personne ne s'émut.
L'animal aux têtes frivoles
Etant fait à ces traits, ne daignoit l'écouter.
Tous regardoient ailleurs : il en vit s'arrêter
A des combats d'enfans, & point à ses paroles.
Que fit le harangueur ? Il fit un autre tour.
Cerés, commença-t-il, faisoit voyage un jour
Avec l'Anguille & l'Hirondelle,
Un fleuve les arrête, & l'Anguille en nageant,
Comme l'Hirondelle en volant,
La traversa bien-tôt. L'assemblée à l'instant
Cria tout d'une voix : Et Cerés, que fit elle ?
Ce qu'elle fit ? un prompt courroux
L'anima d'abord contre vous,
Quoi, de contes d'enfans son peuple s'embarasse,
Et du peril qui le menace,

Digitized by Google

Lui ſeul entre les Grecs il négligea l'effet.
Que ne demandez vous ce que Philipe fait ?
A ce reproche l'aſſemblée
Par l'Apologue réveillée,
Se donne entiere à l'Orateur.
Un trait de Fable en eut l'honneur.
Nous ſommes d'Athénes en ce point ; & moi-même,
Au moment que je fais cette moralité,
Si peau d'Aſne m'étoit conté,
J'y prendrois un plaiſir extrême,
Le monde eſt vieux, dit-on, je le crois, cependant
Il le faut amuſer encor comme un enfant.

FABLE CLVI.

L'Homme & la Puce.

PAr des vœux importuns nous fatiguons les Dieux :
Souvent pour des ſujets mêmes indignes des hommes.
Il ſemble que le Ciel ſur tous tant que nous ſommes,
Soit obligé d'avoir inceſſamment les yeux,
Et que le plus petit de la race mortelle,
A chaque pas qu'il fait, à chaque bagatelle,
Doivent intriguer l'Olympe & tous ſes citoyens,
Comme s'il s'agiſſoit des Grecs & des Troyens.
Un ſot par une puce eut l'épaule morduë,
Dans les plis de ſes draps elle alla ſe loger.
Hercule, ce dit il, tu devois bien purger
La terre de cette Hydre au Printems revenuë.

Que

Digitized by Google

Que fais-tu Jupiter, que du haut de la nuë,
Tu n'en perde la race afin de me vanger?
Pour tuer une Puce il vouloit obliger
Les Dieux à lui prêter leur foudre & leur massuë.

FABLE CLIII.

Les Femmes & le Secret.

Rien ne pese tant qu'un secret:
Le porter loin est difficile aux Dames:
Et je sais même sur ce fait,
Bon nombre d'hommes qui sont femmes.
Pour éprouver la sienne un mari s'écrie
La nuit étant près d'elle: ô dieux! qu'est-ce cela?
Je n'en puis plus, on me déchire.
Quoi j'accouche d'un œuf! d'un œuf: oüi le voila
Frais & nouveau pondu: gardez bien de le dire,
On m'appelleroit poule. Enfin n'en parlez pas.
La femme neuve sur ce cas,
Ainsi que sur mainte autre affaire,
Crut la chose, & promit ses grands dieux de se taire;
Mais ce serment s'évanoüit
Avec les ombres de la nuit.
L'Epouse indiscrete & peu fine,
Sort du lit quand le jour fut à peine levé,
Et de courir chez sa voisine.
Ma commere, dit-elle, un cas est arrivé,
N'en dites rien sur tout, car vous me feriez battre;
Mon mari vient de pondre un œuf gros comme quatre.

Au nom de Dieu gardez-vous bien
D'aller publier ce mistere.
Vous mocquez-vous ? dit l'autre ; Ah, vous ne
sçavez guere
Quelle je suis. Allez, ne craignez rien.
La femme du pondeur s'en retourne chez elle;
L'autre grille déja de conter la nouvelle,
Elle va la répandre en plus de dix endroits.
Au lieu d'un œuf elle en dit trois.
Ce n'est pas encore tout, car une autre com-
mere
En dit quatre, & raconte à l'oreille le fait:
Précaution peu necessaire,
Car ce n'étoit plus un secret.
Comme le nombre d'œufs, grace à la renom-
mée,
De bouche en bouche alloit croissant,
Avant la fin de la journée
Ils se montoient à plus d'un cent.

FABLE CLIV.

Le Chien qui porte à son cou le dîné de son Maître.

NOus n'avons pas les yeux à l'épreuve des
belles,
Ni les mains à celle de l'or:
Peu de gens gardent un tresor
Avec des soins assez fideles.
Certain Chien qui portoit la pitance au logis,
S'étoit fait un collier du dîné de son maître.
Il étoit temperant plus qu'il n'eût voulu l'être,

Digitized by Google

Quand il voyoit un mets exquis.
Mais enfin il l'étoit, & tous tant que nous sommes,
Nous nous laissons tenter à l'aproche des biens :
Chose étrange ! on aprend la temperance aux chiens,
Et l'on ne peut l'apprendre aux hommes.
Ce chien ci étant donc de la sorte atourné,
Un mâtin passe, & veut lui prendre le dîné,
Il n'en eut pas toute la joye
Qu'il esperoit d'abord : Le chien mit bas la proïe
Pour la deffendre mieux, n'en étant plus chargé,
Grand combat : D'autres chiens arrivent.
Ils étoient de ceux-là qui vivent
Sur le public, & craignent peu les coups.
Nôtre chien se voyant trop foible contr'eux tous,
Et que la chair couroit un danger manifeste,
Voulut avoir sa part : Et lui sage, il leur dit :
Point de courroux, Messieurs, mon lopin me suffit :
Faites vôtre profit du reste.
A ces mots, le premier il vous hape un morceau,
Et chacun crie, le mâtin, la canaille :
A qui mieux mieux, ils firent tous ripaille;
Chacun d'eux eut part au gâteau,
Je crois voir en ceci l'image d'une Ville,
Où l'on met les deniers à la merci des gens,
Echevins, Prevôts des Marchands,
Tout fait sa main ; le plus habile
Donne aux autres l'exemple : Et c'est un passetems
De leur voir nettoyer un monceau de pistoles.
Si quelque scrupuleux par des raisons frivoles
Veut deffendre l'argent, & dit le moindre mot,

On lui fait voir qu'il est un sot.
Il n'a pas de peine à se rendre,
C'est bien tôt le premier à prendre.

FABLE CLV.

Le Rieur & les Poissons.

ON cherche les Rieurs, & moi je les évite,
Cet art veut sur tout autre un suprême
merite,
Dieu ne créa que pour les sots
Les méchans diseurs de bons mots ;
J'en vais peut-être en une Fable,
Introduire un peut-être aussi,
Que quelqu'un trouvera que j'aurai réüssi.
Un rieur étoit à la table.
D'un Financier ; & n'avoit en son coin
Que de petits poissons, tous les gros étoient loin,
Il prend donc les menus, puis leur parle à l'oreille
Et puis il feint à la pareille
D'écouter leur réponse. On demeura surpris
Cela suspendit les esprits,
Le Rieur alors d'un ton sage
Dit qu'il craignoit qu'un sien ami
Pour les grandes Indes parti
N'eût depuis un an fait naufrage.
Il s'en informoit donc à ce menu fretin ;
Mais tous lui répondoient qu'ils n'étoient
pas d'un âge,
A sçavoir au vrai son destin ;
Les gros en sçauroient davantage.
N'en puis-je donc, Messieurs, un gros interroger

De dire si la compagnie
Prit goût à sa plaisanterie.
J'en doute; mais voila il les sçût engager
A lui servir d'un monstre assez vieux pour lui dire,
Tous les noms des chercheurs de mondes inconnus
Qui n'en étoient pas revenus,
Et que depuis cent ans sous l'abîme avoient vûs
Les anciens du vaste empire.

FABLE CLVI.

L'Ours & l'Amateur de Jardins.

Certain Ours montagnard Ours à demi leché,
Confiné par le sort dans un bois solitaire
Nouveau Bellerophon vivoit seul & caché,
Il fût devenu fou ; la raison d'ordinaire
N'habite pas long-tems chez les gens sequestrez :
Il est bon de parler, & meilleur de se taire,
Mais tous deux sont mauvais alors qu'ils sont outrez.
Nul animal n'avoit affaire
Dans les lieux que l'Ours habitoit,
Si bien que tout Ours qu'il étoit
Il vint à s'ennuyer de cette triste vie.
Pendant qu'il se livroit à la mélancolie,
Non loin de là certain vieillard
S'ennuyoit aussi de sa part.
Il aimoit les jardins, étoit Prêtre de Flore
Il étoit Pomone encore :
Ces deux emplois sont beaux : Mais je voudrois parmi

Digitized by Google

Quelque doux & discret ami.
Les jardins parlent peu, si ce n'est dans mon livre;
De façon que lassé de vivre
Avec des gens muets, nôtre homme un beau matin
Va chercher compagnie, & se met en campagne.
L'Ours porté d'un même dessein
Venoit de quitter sa montagne:
Tous deux par un cas surprenant
Se rencontrant en un tournant
L'homme eût peur: mais comment esquiver, & que faire?
Se retirer en Gascon d'une semblable affaire
Est le mieux, il sçût donc dissimuler sa peur.
L'Ours, trés-mauvais complimenteur
Lui dit: Viens t'en me voir. L'autre reprit, Seigneur
Vous voyez mon logis: si vous me voulez faire
Tant d'honneur que d'y prendre un champêtre répas,
J'ay des fruits, j'ai du lait: Ce n'est peut-être pas
De Nosseigneurs les Ours le manger ordinaire,
Mais j'offre ce que j'ai. L'Ours l'accepte, & d'aller.
Les voilà bons amis avant que d'arriver.
Arrivez, les voilà, se trouvant bien ensemble;
Et bien qu'on soit à ce qu'il semble
Beaucoup mieux seul avec des sots,
Comme l'Ours en un jour ne disoit pas deux mots,
L'homme pouvoit sans bruit vacquer à son ouvrage?
L'Ours alloit à la chasse, apportoit du gibier,
Faisoit son principal métier
D'être bon émoucheur, écartoit du visage
De son ami dormant ce parasite aîlé,

Que nous avons Mouche appellé.
Un jour que le vieillard dormoit d'un profond
somme,
Sur le bout de son nez, une allant se placer,
Mit l'Ours au desespoir, il eut beau la chasser.
Je l'attraperai bien, dit-il. Et voici comme.
Aussi-tôt fait que dit : le fidele émoucheur
Vous empoigne un pavé, se lance avec roideur,
Casse la tête à l'homme en écrasant la mouche :
Et non moins bon archer que mauvais raisonneur,
Roide mort étendu sur la place il le couche.
Rien n'est si dangereux qu'un ignorant ami :
Mieux vaudroit un sage ennemi

FABLE CLVII.

Les deux Amis.

DEux vrais Amis vivoient au Monomotapa :
L'un ne possedant rien qui n'appartint à l'au-
tre.
Les amis de ce païs-là,
Valent bien, dit-on, ceux du nôtre.
Une nuit que chacun s'occupoit au sommeil,
Et mettoit à profit l'absence du Soleil,
Un de nos deux Amis sort du lit en allarme :
Il court chez son intime, éveille les valets,
Morphé avoit touché le seüil de ce Palais,
L'ami couché s'étonne, il prend sa bourse, il
s'arme,
Vient trouver l'autre, & dit : Il vous arrive peu
De courir quand on dort : vous me paroissiez
homme,

Digitized by Google

A mieux user du tems destiné pour le somme.
N'auriez-vous point perdu tout vôtre argent au
jeu ?
En voici. S'il vous est venu quelque querelle,
J'ai mon épée, allons. Vous ennuyez-vous point
De coucher toûjours seul ? une esclave assez-belle
Etoit à mes côtez, voulez-vous qu'on l'apelle ?
Non, dit l'ami, ce n'est ni l'un ni l'autre point :
Je vous rends graces de ce zéle.
Vous m'êtes en dormant un peu triste aparu,
J'ai craint qu'il ne fût vrai, je suis vîte accouru.
Ce maudit songe en est la cause.
Qui d'eux aimoit le mieux, que t'en semble ?
Cette difficulté vaut bien qu'on la propose.
Qu'un mari veritable est une douce chose !
Il cherche vos besoins au fond de vôtre cœur ;
Il vous épargne la pudeur
De les lui découvrir vous-même.
Un songe, un rien, tout lui fait peur,
Quand il s'agit de ce qu'il aime.

FABLE CLVIII.

Le Cochon, la Chévre & le Mouton.

UNe Chévre, un Mouton, avec un Cochon
gras,
Montez sur même char s'en alloient à la foire
Leur divertissement ne les y portoit pas,
On s'en alloit les vendre, à ce que dit l'histoire ;
Le Charton n'avoit pas dessein
De les mener voir Tabarin ;
Dom porceau crioit en chemin

Digitized by Google

Comme s'il avoit eu cent Bouchers à ses trousses.
C'étoit une clameur à rendre les gens sourds:
Les autres animaux, creatures plus douces,
Bonnes gens, s'étonnoient qu'il criât au secours;
Ils ne voyoient nul mal à craindre.
Le Charton dit au Porc qu'as-tu tant à te plaindre.
Tu nous étourdis tous, que ne tiens tu coy?
Ces deux personnes-ci plus honnêtes que toy,
Devroient t'apprendre à vivre, ou du moins à te taire.
Regarde ce Mouton: A-t-il dit un seul mot?
Il est sage: Il est un sot;
Repartit le Cochon; s'il sçavoit son affaire,
Il crieroit comme moi du haut de son gosier
Et cette autre personne honnête
Crioit tout du haut de sa tête.
Ils pensent qu'on les veut seulement décharger
La Chévre de son lait, le Mouton de sa laine
Je ne sçais pas s'ils ont raison,
Mais quant à moi qui ne suis bon
Qu'à manger, ma mort est certaine
Adieu mon toit & ma maison.
Dom Pourceau raisonnoit en subtil personnage.
Mais que lui servoit il quand le mal est certain?
La plainte ni la peur ne changent le destin,
Et le moins prévoyant est toûjours le plus sage.

Digitized by Google

FABLE CLIX.

Tircis & Amarante.

POUR MADEMOISELLE DE SILLERY.

J'Avois Esope quitté
Pour être tout à Bocace:
Mais une divinité,
Veut revoir sur le Parnasse
Des Fables de ma façon:
Or d'aller lui dire, Non,
Sans quelque valable excuse,
Ce n'est pas comme on en use
Avec des Divinitez,
Sur tout quand ce sont celles
Que la qualité de belles
Fait Reines des volontez;
Car enfin que l'on sçache,
C'est Sillery qui s'attache
A vouloir que de nouveau,
Sire Loup, Sire Corbeau
Soient personnages de rime.
Qui dit Sillery, dit tout,
Peu de gens en leur estime
Lui refusent le haut bout.
Comment le pourroit on faire
Pour venir à nôtre affaire?
Mes contes à son avis
Sont obscurs: Les beaux esprits
N'entendent pas toute chose
Faisons donc quelques recits

Digitized by Google

Qu'elle déchifre sans glose.
Amenons des Bergers, & puis nous rimerons
Ce que disent entr'eux les Loups & les Moutons ;
Tircis disoit un jour à la jeune Amarante :
Ah ! si vous connoissiez comme moi certain mal,
Qui nous plaît & qui nous enchante.
Il n'est rien sous le Ciel qui vous parût égal ;
Souffrez qu'on vous le communique,
Croyez-moi, n'ayez point de peur :
Voudrois-je vous tromper, vous pour qui je me pique
Des plus doux sentimens que puisse avoir un cœur.
Amarante aussi-tôt replique :
Comment l'appellez-vous ce mal ? quel est son nom ?
L'amour, ce mot est beau : Dites-moi quelque marque
A quoi je le pourray connoître, que sent-on ?
Des peines prés de qui le plaisir des Monarques
Est ennuyeux & fade, on s'oublie, on se plaît
Toute seule en une forest.
Se mire-t-on près d'un rivage ?
Ce n'est pas soi qu'on voit, on ne voit qu'une image,
Qui sans cesse revient & qui suit en tous lieux.
Pour tout le reste on est sans yeux.
Il est un Berger de Village
Dont l'abord, dont la voix, dont le nom fait rougir,
On soûpire à son souvenir :
On ne sçait pas pourquoi, cependant on soûpire ;
On a peur de le voir, encore que l'on desire.
Amarante dit à l'instant :
Oh ! oh ! c'est-là ce mal que vous me prêchez tant ?

Digitized by Google

Il ne m'eſt pas nouveau, je penſe le connoître.
Tircis à ſon but croyoit être,
Quand la belle ajoûta : Voilà tout juſtement
Ce que je ſens pour Clidamant.
L'autre penſa mourir de dépit & de honte.
Il eſt force gens comme lui
Qui prétendent n'agir que pour leur propre compte,
Et qui font le marché d'autrui.

FABLE CLX.

Les Obſèques de la Lionne.

LA femme du Lion mourut,
Auſſi-tôt chacun accourut
Pour s'aquiter envers le Prince
De certains complimens de conſolation,
Qui ſont ſurcroît d'affliction.
Il fit avertir ſa Province
Que les obſèques ſe feroient,
Un tel jour, en tel lieu ſes Prevôts y ſeroient
Pour regler la ceremonie,
Et pour placer la compagnie.
Jugez ſi chacun s'y trouva,
Le Prince aux cris s'abandonna,
Et tout ſon antre en raiſonna.
Les Lions n'ont point d'autre temple;
On entendit à ſon exemple,
Rugir en leurs patois Meſſieurs les Courtiſans :
Je définis la cour un païs où les gens
Triſtes, gais, prêts à tout indifferens;
Sont ce qu'il plaît au Prince, ou s'ils ne peuvent l'être,

Digitized by Google

Tâchent au moins de le paroître:
Peuple cameleon, peuple singe du maître:
On diroit qu'un esprit anime le corps.
C'est bien là que les gens sont de simples ressorts.
Pour revenir à nôtre affaire
Le Cerf ne pleura point comme eut pû faire ;
Cette mort le vangeoit, la Reine avoit jadis
Etranglé sa femme & son fils.
Bref il ne pleura point. Un flateur l'alla dire
Et soutint qu'il l'avoit vû rire.
La colére du Roy comme dit Salomon,
Est terrible, & sur tout celle du Roy Lion.
Mais ce Cerf n'a pas accoûtumé de rire.
Le Monarque lui dit, Chetif hôte des bois.
Tu ris, tu ne suis pas ces gemissantes voix.
Nous n'appliquerons point sur tes membres pro-
fanes
Nos sacrez ongles ; Venez Loups,
Vengez la Reine, immolez tous
Ce traître à ses augustes manes.
Le Cerf reprit alors : Sire, le tems des pleurs
Est passé, la douleur est icy superfluë :
Vôtre digne moitié couchée entre des fleurs
Tout prés d'ici m'est apparuë :
Et je l'ay d'abord reconnuë.
Ami, m'a-t elle dit, garde que ce convoy
Quand je vais chez les dieux, ne t'oblige à des
larmes.
Aux champs Elisiens j'ay goûté mille charmes.
Conversant avec ceux qui sont saints comme moy
Laisse agir quelque temps le desespoir du Roy.
J'y prens plaisir. A peine on eut oüi la chose
Qu'on se mit à crier, Miracle, apotheose.
Le Cerf eut un present, bien loin d'être puni,
Amusez les Rois par des songes.

Digitized by Google

Flatez-les, payez-les d'agreables mensonges.
Quelque indignation dont leur cœur soit remply,
Ils goberont l'appas, vous serez leur amy.

FABLE CLXI.

Le Rat & l'Elephant.

SE croire un personnage, est fort commun en France.
On y fait l'homme d'importance,
Et l'on n'est souvent qu'un Bourgeois :
C'est proprement le mal François.
La sotte vanité nous est particuliere.
Les Espagnols sont vains, mais d'une maniere;
Leur orgueil me semble en un mot
Beaucoup plus fou, mais pas si sot,
Donnons quelque image du nôtre,
Qui sans doute en vaut bien un autre.
Un Rat des plus petits voyoit un Elephant
Des plus gros & railloit le marcher un peu lent
De la bête de haut partage,
Qui marchoit à gros équipage,
Sur l'animal à triple étage
Une Sultane de renom,
Son chien, son chat & sa Guenon
Son Perroquet, sa vieille & toute sa maison,
S'en alloit en pelerinage.
Le Rat s'étonnoit que les gens
Fussent touchez de voir cette pesante masse.
Comme si d'occuper ou plus ou moins de place,
Nous rendoit, disoit-il, plus ou moins importans;
Mais qu'admirez-vous tant en lui vous autres hommes?

Digitized by Google

Seroit-ce ce grand corps, qui fait peur aux enfans
Nous ne nous prisons pas, tant petits que nous sommes,
D'un grain moins que les Elephans
Il en auroit dit davantage;
Mais le chat sortant de sa cage,
Lui fit voir en moins d'un instant
Qu'un Rat n'est pas un Elephant.

FABLE CLXII.

L'Horoscope.

ON rencontre sa destinée,
Souvent par des chemins qu'on prend pour l'éviter.
Un pere eût pour toute lignée
Un fils qu'il aima trop, jusqu'à consulter
Sur le sort de sa geniture,
Les diseurs de bonne avanture.
Un de ses gens lui dit que des Lions sur tout
Il éloignât l'enfant jusqu'à certain âge,
Jusqu'à vingt ans, point davantage.
Le pere pour venir à bout
D'une précaution sur qui rouloit la vie
De celui qu'il aimoit, deffendit que jamais
On lui laissât passer le seüil de son Palais;
Il pouvoit sans sortir contenter son envie,
Avec ses compagnons tout le jour badiner,
Sauter, courir, se promener:
Quand il fut en l'âge où la Chasse
Plaît le plus aux jeunes esprits,

Cet exercice avec mépris
Lui fut dépeint ; mais quoiqu'on fasse,
Propos, conseil, enseignement,
Rien ne change un temperament.
Le jeune homme inquiet, ardent, plein de courage,
A peine se sentit des boüillons d'un tel âge,
Qu'il soûpira pour ce plaisir.
Plus l'obstacle étoit grand plus fort fut le desir:
Il sçavoit le sujet des fatales défenses;
Et comme ce logis plein de magnificences
Abondoit par tout en tableaux,
Et que la laine & les pinceaux
Traçoient de tous côtez chasses & païsages,
En cet endroit des animaux,
En cet autre des personnages,
Le jeune homme s'émut voyant peint un Lion.
Ah! monstre s'écria-t-il, c'est toi qui me fais vivre
Dans l'ombre & dans les fers. A ces mots il se livre
Aux transports violens de l'indignation,
Porte le poing sur l'innocente bête:
Sous la tapisserie un clou se rencontra
Ce clou le blesse, il penetra,
Jusqu'aux ressorts de l'ame, & cette chere tête,
Pour qui l'art l'Esculape en vain fit ce qu'il put,
Dût sa perte à ces soins qu'on prit pour son salut.
Même précaution nuisit au Poëte Æschile.
Quelque Devin le menaça, dit-on,
De la chûte d'une maison.
Aussi tôt il quitta la Ville,
Mit son lit en plein champ, loin des toits, sous les Cieux.
Un Aigle qui portoit en l'air une Tortuë,
Passa par là, vit l'homme & sur sa tête nuë,

Qui parut un morceau de rocher à ses yeux,
Etant de cheveux dépourvûë,
Laissa tomber sa proye, afin de la casser.
Le pauvre Æschille, ainsi sçut ses jours avancer.
De ces exemples il resulte,
Que cet art, s'il est vray, fait tomber dans les maux
Que craint celui qui le consulte;
Mais je l'en justifie & maintiens qu'il est faux
Je ne crois point que la nature
Se soit lié les mains & nous les lie encor,
Jusqu'au point de marquer dans les Cieux nôtre sort.
Il dépend d'une conjonćture
De lieux, de personnes & de tems,
Non des conjonćtions de tous les charlatans.
Ce Berger & ce Roy sont sous même Planette;
L'un d'eux porte le sceptre & l'autre la houlette?
Jupiter le vouloit ainsi
Qu'est-ce que Jupiter? un corps sans connoissance.
D'où vient donc que son influence
Agit differemment sur ces deux hommes ci
Puis comment penetrer jusqu'à nôtre monde,
Comment percer des airs la campagne profonde
Percer Mars, le Soleil & des vuides sans fin,
Un atome la peut détourner en chemin.
Où l'iront retrouver les faiseurs d'Horoscope?
L'état où nous voyons l'Europe,
Mérite du moins que quelqu'un d'eux l'ait prévû,
Que ne l'a-t-il donc dit, mais nul d'eux ne l'a sçû.
L'immense éloignement, le point & sa vitesse,
Celle aussi de nos passions
Permettent-ils à leur foiblesse,

Digitized by Google

De suivre pas à pas toutes nos actions ?
Nôtre sort en dépend : sa course entresuivie,
Ne va non plus jamais que d'un même pas,
Et ces gens veulent au compas ;
Tracer le cours de nôtre vie.
Il ne se faut point arrêter
Aux deux faits ambigus que je viens de conter
Ce fils par trop cheri, ni le bon homme Æschile ;
N'y font rien, tout aveugle & menteur qu'est cet art
Il peut frapper au but une fois entre mille,
Ce sont des effets du hazard.

FABLE CLXIII.

Le Bacha & le Marchand.

UN Marchand Grec en certaine Contrée
Faisoit trafic, un Bacha l'appuyoit,
De quoi le Grec en Bacha le payoit ;
Non en Marchand, tant c'est chere denrée
Qu'un protecteur. Celui-ci coûtoit tant,
Que nôtre Grec s'en alloit par tout plaignant.
Trois autres Turcs d'un rang moindre en puissance,
Lui vont offrir leur support en commun.
Eux trois vouloient moins de reconnoissance
Qu'à ce Marchand il n'en coûtoit pour un.
Le Grec écoute : avec eux il s'engage
Et le Bacha du tout est averti.
Même on lui dit qu'il joûtât s'il est sage,
A ces gens-là quelque méchant parti,
Les prévenant, les chargeant d'un message.

Pour Mahomet, étoit en son Paradis,
Et sans tarder : Si non ces gens unis
Le previendront, bien certain qu'à la ronde
Il a des gens tout prêts pour le venger,
Quelque poison l'envoya proteger,
Les trafiquans qui sont en l'autre monde.
Sur cet avis le Turc se comporta
Comme Alexandre, & plein de confiance,
Chez le Marchand tout droit il s'en alla,
Se mit à table : on vit tant d'assurance
En ses discours & dans tout son maintien,
Qu'on ne crut point qu'il se doutât de rien.
Ami, dit-il, je sçais que tu me quittes ;
Même l'on veut que j'en craigne les suites.
Mais je te crois un trop homme de bien,
Tu n'as pas l'air d'un donneur de breuvage,
Je n'en dis pas là-dessus davantage :
Quant à ces gens qui pensent t'appuyer,
Ecoute-moi : Sans tant de Dialogue
Et de raisons qui pourroient t'ennuyer,
Je ne te veux conter qu'un Apologue :
Il étoit un Berger, son Chien & son Troupeau,
Quelqu'un lui demanda ce qu'il pretendoit faire
D'un Dogue, de qui l'ordinaire
Etoit un pain entier. Il falloit bien & beau
Donner cet animal au Seigneur du Village.
Lui Berger pour plus de ménage
Auroit deux ou trois mâtineaux.
Qui lui dépensant moins veilleroient aux troupeaux,
Bien mieux que cette bête seule.
Il mangeoit plus que trois ; mais on ne disoit pas
Qu'il avoit aussi triple gueule,
Quand les Loups livroient des combats.
Le Berger s'en défait. Il prend trois chiens de taille

A lui dépenser moins, mais à fuir la bataille.
Le troupeau s'en sentit, & tu te sentiras
Du choix de semblable canaille,
Si tu fais bien, tu reviendras à moi.
Le Grec le crut. Ceci montre aux Provinces
Que tout compté vaut mieux en bonne foy
S'abandonner à quelque puissant Roy,
Que de s'apuyer de quelques petits Princes.

FABLE CLXIV.

L'avantage de la Science.

ENtre deux Bourgeois d'une Ville,
S'émut jadis un different.
L'un étoit pauvre, mais habile,
L'autre riche, mais ignorant,
Celui-ci son concurrent
Vouloit emporter l'avantage,
Prétendoit que tout homme sage
Etoit tenu de l'honorer.
C'étoit tout homme sot; car pourquoi reverer
Des biens dépourvûs de merite?
La raison m'en semble petite,
Mon ami, disoit il souvent
Au sçavant:
Vous me croyez considerable.
Mais dites-moi, tenez-vous table?
Que sert à vos pareils de lire incessamment?
Ils sont toûjours logez à la troisiéme chambre,
Vêtus au mois de Juin comme au mois de Decembre,
Ayant pour Laquais leur ombre seulement.

Digitized by Google

La Republique a bien affaire
Des gens qui ne dépensent rien :
Je ne sçais d'homme necessaire
Que celui dont le luxe épand beaucoup de bien.
Nous en usons, Dieu sçait, nôtre plaisir occupe
L'Artisant, le Vendeur, celui qui fait la jupe,
Et celle qui la porte, & vous qui dédiez
A Messieurs les gens de Finance
De méchans livres bien payez.
Ces mots remplis d'impertinence
Eurent le sort qu'ils meritoient.
Comme lettré se tût, il avoit trop à dire,
La guerre le vengea bien mieux qu'une Satyre.
Mars détruisit le lieu que nos gens habitoient.
L'un & l'autre quitta sa Ville.
L'ignorant resta sans azile,
Il reçut par tout des mépris :
L'autre reçut par tout quelque faveur nouvelle;
Cela décida leur querelle :
Laissez dire les sots, le sçavoir a son prix.

FABLE CLXV.

Jupiter & les Tonnerres.

JUpiter voyant nos fautes
Dit un jour du haut des airs :
Remplissons de nouveaux hôtes
Les cantons de l'Univers
Habitez par cette face
Qui m'importune & me lasse.
Va t'en, Mercure, aux Enfers
Amene-moi la furie

La plus cruelle des trois
Race que j'ai trop cherie,
Tu periras cette fois.
Jupiter ne tarda guére
A moderer son transport.
O vous Rois qu'il voulut faire
Arbitres de nôtre sort,
Laissez entre la colere
Et l'orage qui la suit
L'intervale d'une nuit.
Le Dieu dont l'aîle est legere
Et la langue a des douceurs
Alla voir les noires Sœurs.
A Thiphone & Mégere,
Il prefera, ce dit-on,
L'impitoyable Alecton,
Ce choix la rendit si fiere;
Qu'elle jura par Pluton
Que toute l'engeance humaine;
Seroit bien-tôt du domaine
Des Deïtez de là-bas.
Jupiter n'approuva pas
Le serment de l'Eumenide;
Il la renvoye, & pourtant
Il lance une foudre à l'instant
Sur certain peuple perfide.
Le tonnerre ayant pour guide
Le pere même de ceux
Qu'il menaçoit de ces feux.
Se contenta de leur crainte,
Il n'embrassa que l'enceinte
D'un desert inhabité
Tout pere frappe à côté.
Qu'arriva-t-il? nôtre engeance
Prit pied sur cette indulgence

Tout l'Olimpe s'en plaignait;
Et l'assembleur de nuages
Jura le Stix & promit
De former d'autres orages:
Ils seroient seurs. On sourit.
On lui dit qu'il étoit pere,
Et qu'il laissât pour le mieux
A quelqu'un des autres Dieux
D'autres tonnerres à faire.
Vulcain entreprit l'affaire
Ce Dieu remplit ses fourneaux.
De deux sortes de carreaux
L'un jamais ne se fourvoye,
Et c'est celui que toûjours
L'Olympe en corps vous envoye:
L'autre s'écarte en son cours.
Ce n'est qu'aux monts qu'il en coûte,
Bien souvent même il se perd,
Et ce dernier en sa route
Tout vient du seul Jupiter.

FABLE CLXVI.

Le Faucon & le Chapon.

UNe traîtresse voix bien souvent vous appelle;
Ne vous pressez donc nullement.
Ce n'étoit pas un sot, non, non, & croyez m'en,
Que le chien de Jean de Nivelle.
Un Citoyen du Mans, Chapon de son métier,
Etoit sommé de comparoître
Pardevant les lares du maître,
Au pied d'un tribunal que nous nommons foyer;

Digitized by Google

Tous les gens lui crioient pour déguiser la
chose,
Petit, petit, petit: mais loin de s'y fier,
Le Normand & demi laissoit les gens crier;
Serviteur, disoit-il, vôtre apas est grossier.
On ne m'y tient pas, & pour cause:
Cependant un Faucon sur sa perche voyoit
Nôtre Manceau qui s'enfuyoit.
Les Chapons ont en nous fort peu de confiance;
Soit instinct, soit experience:
Celui-ci qui ne fut qu'avec peine attrapé,
Devoit le lendemain être d'un grand soupé,
Fort à l'aise en un plat, honneur dont la volaille
Se seroit passée aisément.
L'Oiseau chasseur lui dit: Ton peu d'entendement
Me rend tout étonné: Vous n'êtes que racaille,
Gens grossiers, sans esprit, à qui l'on n'aprend
rien.
Pour moi je sçais chasser & revenir au Maître,
Le vois-tu pas à la fenêtre?
Il n'attend, es-tu sourd? Je n'entens que trop
bien,
Repartit le Chapon: mais que me veut-il dire,
Et ce beau Cuisinier armé d'un grand coûteau?
Reviendrois-tu pour cet apeau?
Laissez-moi fuïr, cesse de rire
De l'indocilité qui me fait envoler:
Lorsque d'un ton si doux on s'en vient m'apeller;
Si tu voyois mettre à la broche
Tous les jours autant de Faucons
Que j'y vois mettre de Chapons,
Tu ne me ferois pas un semblable reproche.

FABLE

FABLE CLXVII.

Le Torrent & la Riviere.

Avec grand bruit & grand fracas,
Un torrent tomboit des montagnes,
Tout fuyoit devant lui, l'horreur suivoit ses pas
Il faisoit trembler les campagnes :
Nul voyageur n'osoit passer
Une barriere si puissante.
Un seul vit des voleurs, & se sentant presser,
Il mit entr'eux & lui cette onde menaçante.
Ce n'est que menace & bruit, sans profondeur;
Nôtre homme enfin n'eut que la peur.
Ce succès lui donnant courage,
Et les mêmes voleurs le poursuivant toûjours,
Il rencontra sur son passage
Une riviere dont le cours,
Image d'un sommeil doux, paisible & tranquille,
Lui fit croire ce trajet fort facile.
Point de bords escarpez, un sable pur & net :
Il entre, & son cheval le met
A couvert des voleurs, mais non de l'onde noire,
Tous deux au Styx allerent boire :
Tous deux à nager malheureux,
Allerent traverser au séjour tenebreux.
Bien d'autres fleuves que les nôtres.
Les gens sans bruit sont dangereux ;
Il n'en est pas ainsi des autres.

Digitized by Google

FABLE CLXVIII.

L'Education.

Laridon & Cesar, freres dont l'origine
Venoit de chiens fameux, beaux, bien faits & hardis ;
A deux maîtres divers échûs au temps jadis
Hantoient, un des forêts, & l'autre la cuisine.
Ils avoient eu d'abord chacun un autre nom !
Mais la diverse nourriture
Fortifiant en l'un cette heureuse nature,
En l'autre l'alterant, un certain marmiton
Nomma celui-ci Laridon :
Son Frere ayant couru mainte haute avanture,
Mis maint Cerf aux abois, maint Sanglier abatu
Fut le premier Cesar que la gente chienne ait eu.
On eut soin d'empêcher qu'une indigne maîtresse
Ne fît en ses enfans degenerer son sang :
Laridon negligé témoignoit sa tendresse,
A l'objet le premier passant,
Il peupla tout de son engeance ;
Tourne-broches par lui rendus communs en France,
Y font un corps à part, gens fuyans les hazards
Peuple antipode des Cesars.
On ne suit pas toûjours ses ayeuils ni son pere ;
Le peu de soin, le temps, tout fait qu'on degenere :
Faute de cultiver la nature & ses dons.
O ! Combien de Cesars deviendront Laridons !

Digitized by Google

FABLE CLXIX.

Les deux Chiens & l'Asne mort.

LEs vertus devoient être Sœurs,
Ainsi que les vices sont freres :
Dès que l'un d'eux qui s'empare de nos cœurs ;
Tous viennent à la file, il ne s'en manque gueres ;
J'entends de ceux qui n'étant pas contraires
Peuvent loger sous même toit.
A l'égard des vertus, rarement on les voit
Toutes en un sujet éminemment placées
Se tenir par la main sans être dispensées,
L'un est vaillant, mais prompt, l'autre est prudent
mais froid.
Parmi les animaux le chien se pique d'être
Soigneux & fidele à son Maître
Mais il est sot & gourmand.
Témoins ces deux mâtins qui dans l'éloignement
Virent un Asne mort qui flottoit sur les ondes.
Le vent de plus en plus l'éloignoit de nos chiens,
Ami, dit l'un, tes yeux sont meilleurs que les
miens,
Porte un peu tes regards sur ces plaines profondes
J'y crois voir quelque chose : Est-ce un Bœuf,
un Cheval ?
Hé qu'importe quel animal ?
Dit l'un de ces mâtins ; voilà toûjours curée.
Le point est de l'avoir ; car le trajet est grand
Et de plus il nous faut nager contre le vent
Bûvons toute cette eau ; nôtre gorge altérée
En viendra bien à bout ; ce corps demeurera

Digitized by Google

Bien tôt à sec, & ce sera,
Provision pour la semaine.
Voilà mes Chiens à boire, ils perdirent l'haleine,
Et puis la vie : ils firent tant
Qu'on les vit crever à l'instant.
L'Homme est ainsi bâti : Quand un sujet l'enflâme
L'impossibilité disparoît à son ame.
Combien fait-il de vœux, combien perd-t-il de pas,
S'outrant pour acquerir des biens ou de la gloire!
Si j'arondissois mes Etats?
Si je pouvois remplir mes coffres de ducats!
Si j'aprenois l'Hebreu, les Sciences, l'Histoire?
Tout cela, c'est la Mer à boire;
Mais rien à l'Homme ne suffit:
Pour fournir aux projets que forme un seul esprit,
Il faudroit quatre corps : encor loin d'y suffire,
A mi chemin, je crois, que tous demeureroient;
Quatre Mathusalem, bout à bout ne pourroient
Mettre à la fin ce qu'un seul desire.

FABLE CLXX.

Democrite & les Abderitains.

Que j'ai toûjours haï les pensées du vulgaire!
Qu'il me semble profane, injuste, & temeraire,
Mettant de faux milieux entre la chose & lui,
Et mesurant par soi ce qu'il voit en autrui;
Le Maître d'Epicure en fit l'aprentissage.
Son païs le crut fou : Petits esprits! mais quoi?
Aucun n'est Prophete chez soi.
Des gens étoient les fous ; Democrite, le sage.

L'erreur alla si loin qu'Abdere deputa
Vers Hipocrate ; & l'invita,
Par lettres ; & par ambassade,
A venir rétablir la raison du malade.
Nôtre concitoyen, disoient-ils en pleurant,
Perd l'esprit : la lecture à gâté Démocrite.
Nous l'estimerions plus s'il étoit ignorant.
Aucun nombre, dit-il, les mondes ne limite ?
Peut-être même ils sont remplis
De Démocrites infinis,
Non content de ce songe il y joint les atômes,
Enfans d'un cerveau creux, invisibles fantômes,
Et mesurant les Cieux sans bouger d'ici bas
Il connoît l'Univers & ne se connoît pas.
Du tems fut qu'il sçavoit accorder les debats
Maintenant il parle à lui-même.
Venez divin mortel, sa folie est extrême.
Hipocrate n'eût pas trop de foi pour ces gens :
Cependant il partit : Et voyez, je vous prie,
Quelles rencontres dans la vie
Le sort cause ; Hipocrate arriva dans le tems
Que celui qu'on disoit n'avoit raison ni sens
Cherchoit dans l'homme & dans la bête
Quel siége a la raison, soit le cœur, soit la tête.
Sous un ombrage épais assis près d'un ruisseau,
Les labirintes d'un cerveau
L'occupoient. Il avoit à ses pieds maint volume,
Et ne vit presque pas son ami s'avancer :
Attaché selon sa coûtume.
Leur compliment fut court, ainsi qu'on peut penser.
Le sage est ménager du tems & des paroles
Ayant donc mis à part les entretiens frivoles,
Et beaucoup raisonné sur l'homme & sur l'esprit,
Ils tombérent sur la morale.
Il n'est pas besoin que j'étale

Digitized by Google

Tout ce que l'un & l'autre dit,
Le recit precedent suffit,
Pour montrer que le peuple est Juge recusable;
En quel sens est donc veritable
Ce que j'ai lû dans certain lieu,
Que sa voix est la voix de Dieu.

FABLE CLXXI.

Le Loup & le Chasseur.

FUreur d'accumuler, monstre de qui les yeux
Regardent comme un point tous les bienfaits des Dieux,
Te combattrai-je en vain sans cesse en cet ouvrage?
Quel temps demandes-tu pour suivre mes leçons!
L'homme sourd à ma voix, comme à celle du sage,
Ne dira-t-il jamais: C'est assez, joüissons?
Hâte-toi, mon ami? Tu n'as pas tant à vivre;
Je te rebats ce mot: car il vaut tout un livre.
Joüis: Je le ferai. Mais quand donc? dés demain.
Eh mon ami, la mort te peu prendre en chemin.
Joüis dés aujourd'hui: redoute un sort semblable
A celui du Chasseur & du Loup de ma Fable,
Le premier de son arc avoit mis bas un Dain,
Un Fan de Biche passe, & le voilà soudain
Compagnon du défunt? Tous deux gissent sur l'herbe,
La proye étoit honneste: un Dain avec un Fan,
Tout modeste Chasseur en eût été content:
Cependant un Sanglier, monstre, énorme & superbe,

Digitized by Google

Tente encor nôtre Archer friand de tels morceaux,
Autre habitant du Styx : la Parque & ses ciseaux
Avec peine y mordoient ; la Déesse infernale
Reprit à plusieurs fois l'heure au monstre fatale.
De la force du coup pourtant il s'abbatit.
C'étoit assez de biens ; mais quoi, rien ne remplit
Les vastes appetits d'un faiseur de conquêtes.
Dans le temps que le Porc revient à soi, l'Archer
Voit le long d'un sillon une Perdrix marcher.
Surcroit chetif aux autres têtes,
De son arc toutefois il bande les ressorts.
Le Sanglier rappellant les restes de sa vie,
Vient à lui, le découst, meurt vangé sur son corps
Et la Perdrix le remercie.
Cete part du recit s'adresse aux convoiteux
L'avare aura pour lui le reste de l'exemple,
Un Loup vit en passant ce spectacle piteux
O fortune, dit il, je te promets un temple.
Quatre corps étendus : que de biens ; mais pourtant
Il faut les ménager ; ces rencontres sont rares.
(Ainsi s'excusent les avares ,)
J'en aurai dit le Loup, pour un mois, pour autant.
Un, deux, trois, quatre corps, ce sont quatre semaines,
Si je sçais compter toutes pleines.
Commençons dans deux jours ? & mangeons cependant
La corde de cet arc ; il faut que l'on l'ait faite
De vrai boyau ; l'odeur me le témoigne assez.
En disant ces mots il se jette
Sur l'arc qui se détend ; & fait de sa sagette
Un nouveau mort, mon Loup a les boyaux percez.

Digitized by Google

Je reviens à mon texte : il faut que l'on joüisse ;
Témoin ces deux gloutons punis d'un sort commun ;
La convoitise perdit l'un ;
L'autre perit par l'avarice.

LIVRE NEUVIE'ME.

FABLE CLXXII.

Le Dépositaire Infidele.

GRaces aux Filles de mémoire
J'ai chanté des animaux :
Peut-être d'autres Héros
M'auroient acquis moins de gloire.
Le Loup en langue des Dieux
Parle au Chien dans mes ouvrages
Les bêtes à qui mieux
Y font divers personnages ;
Les uns fous, les autres sages ?
De telle sorte pourtant
Que les fous vont l'emportant ;
La mesure en est pleine.
Je mets aussi sur la scene
Des Trompeurs, des Scelerats,
Des Tyrans & des Ingrats,
Mainte imprudente pecore,
Force sots, force flateurs ;
Je pourrois y joindre encore
Des legions de menteurs.
Tout homme ment, dit le Sage.

Digitized by Google

S'il n'y mettoit ſeulement.
Que les gens du bas étage,
On pourroit aucunement
Souffrir ce défaut aux hommes ;
Mais que tout tant que nous ſommes.
Nous mentions, grand & petit,
Si quelque autre l'avoit dit,
Je ſoutiendrois le contraire,
Et même qui mentiroit
Comme Eſope, & comme Homere,
Un vrai menteur ne ſeroit
Le doux charme de maint ſonge
Par leur bel art inventé.
Sous les habits du menſonge
Nous offre la verité.
L'un & l'autre a fait un livre
Que je tiens digne de vivre
Sans fin, & plus s'il ſe peut ;
Comme eux ne ment pas qui veut.
Mais mentir comme ſçût faire
Un certain Dépoſitaire.
Payé par ſon propre mot,
Eſt d'un méchant, & d'un ſot.
Voici le fait. Un trafiquant de Perſe
Chez ſon voiſin, s'en allant en commerce,
Mit en dépôt un cent de fer un jour,
Mon fer, dit-il quand il fut de retour.
Vôtre fer ; il n'eſt plus : J'ai regret de vous dire,
Qu'un Rat l'a mangé tout entier.
J'en ai grondé mes gens : mais qu'y faire ? un Grenier
A toûjours quelque trou. Le trafiquant admire
Un tel prodige & feint de le croire pourtant.
Au bout de quelques jours il détourne l'enfant
Du perfide voiſin ; puis à ſouper convie

Digitized by Google

Le pere qui s'excuse, & lui dit en pleurant ;
Dispensez-moi, je vous supplie,
Tous plaisirs pour moi sont perdus.
J'aimois un fils plus que ma vie :
Je n'ai que lui ; que dis-je helas ! je ne l'ai plus
On me l'a dérobé. Plaignez mon infortune.
Le Marchand repartit ; hier au soir sur la brune
Un Chat-huant s'en vint vôtre fils enlever,
Vers un vieux bâtiment je le lui vis porter.
Le pere dit ; Comment voulez-vous que je croye
Qu'un Hibou pût jamais emporter cette proye ?
Mon fils en un besoin eût pris le Chat-huant,
Je ne vous dirai point ; reprit l'autre comment,
Mais enfin je l'ai vû, vû de mes yeux vous dis-je
Et ne vois rien qui vous oblige.
D'en douter un moment aprés ce que je dis,
Faut-il que vous trouviez étrange
Que les Chat-huans d'un pays.
Où le quintal de fer par un seul Rat se mange ;
Enlevent un garçon, pesant un demi cent ?
L'autre vit où tendoit cette feinte avanture.
Il rendit le fer au Marchand
Qui lui rendit sa geniture.
Même dispute advint entre deux voyageurs,
L'un d'eux étoit de ces conteurs,
Qui n'ont jamais rien vû qu'avec un microscope.
Tout est Géant chez eux : Ecoutez-les, l'Europe
Comme l'Afrique aura des monstres à foison,
Celui-ci croyoit l'hyperbole permise.
J'ai vû dit-il, un chou plus grand qu'une maison.
Et moi, dit l'autre, un pot aussi grand qu'une Eglise.
Le premier se mocquant, l'autre reprit : tout doux
On le fit pour cuire vos choux.
L'homme au pot fut plaisant ; l'homme au fer fut habile.

Quand l'abſurde eſt outré, l'on lui fait trop d'honneur
De vouloir par raiſon combattre ſon erreur ;
Encherir eſt plus court, ſans s'échauffer la bile.

FABLE CLXXIII.

Les deux Pigeons.

DEux Pigeons s'aimoient d'amour tendre :
L'un d'eux s'ennuyant au logis
Fut aſſez ſot pour entreprendre
Un voyage en lointain païs,
L'autre lui dit : Qu'allez-vous faire ?
Voulez-vous quitter vôtre frere ?
L'abſence eſt le plus grand des maux.
Non pas pour vous, cruel : Au moins que les travaux,
Les dangers, les ſoins du voyage.
Changent un peu vôtre courage.
Encore ſi la ſaiſon s'avançoit davantage !
Attendez les Zephirs : Qui vous preſſe, un Corbeau
Tout à l'heure annonçoit malheur à quelque oiſeau
Je ne ſongerai plus que rencontre funeſte,
Que Faucons, que rezeaux. Helas ! dirai-je, il pleut :
Non, frere a-t-il tout ce qu'il veut,
Bon ſoupé, bon gîte, & le reſte ;
Ce diſcours ébranla le cœur :
De nôtre imprudent voyageur.
Mais le deſir de voir & l'humeur inquiéte

Digitized by Google

L'emportérent enfin. Il dit : Ne pleurez point :
Trois jours au plus rendront mon ame satisfaite :
Je reviendrai dans peu conter de point en point
Mes avantures à mon frere.
Je le desennuirai : quiconque ne voit guére
N'a guére à dire aussi. Mon voyage dépeint
Vous sera d'un plaisir extrême.
Je dirai : j'étois-là, telle chose m'avint.
Vous y croirez être vous-même.
A ces mots en pleurant ils se dirent Adieu.
Le voyageur s'éloigne ; & voila qu'un nuage
L'oblige de chercher retraite en quelque lieu.
Un seul arbre s'offrit, tel encor que l'orage
Maltraita le Pigeon en dépit du feüillage.
L'air devenu serein il part tout morfondu,
Seche du mieux qu'il peut son corps chargé de pluye,
Dans un champ à l'écart void du bled répandu,
Voit un Pigeon auprès, cela lui donne envie :
Il y vole, il est pris ; ce bled couvroit d'un las
Les menteurs & traitres appas
Le las étoit usé si bien que de son aîle,
De ses pieds, de son bec, l'oiseau le rompt enfin :
Quelque plume y perit ; & le pis du destin
Fut qu'un certain Vautour à la serre cruelle
Vit nôtre malheureux qui traînant la ficelle,
Et les morceaux du lac qui l'avoit attrapé
Sembloit un forçat échapé.
Le Vautour s'en alloit le lier, quand des nuës
Fend à son tour un Aigle aux aîles étenduës.
Le Pigeon profita du conflit des voleurs,
S'envola, s'abbatit auprès d'une mazure,
Crut pour ce coup que ses malheurs
Finiroient par cette avanture :
Mais un fripon d'enfant, cet âge est sans pitié,
Digitized by Google

Prit sa fronde, & du coup tua plus d'amoitié
La volatile malheureuse :
Qui, maudissant sa curiosité
Traînant l'aîle, & tirant le pié.
Demi-morte, demi boiteuse,
Droit au logis s'en retourna :
Que bien que mal elle arriva,
Sans autre avanture fâcheuse.
Voila nos gens rejoints, & je laisse à juger
De combien de plaisirs ils payerent leurs peines.
Amans, heureux amans, voulez-vous voyager,
Que ce soit aux rives prochaines.
Soyez-vous l'un à l'autre un monde toûjours beau
Toûjours divers, toujours nouveau ;
Tenez-vous lieu de tout, comptez pour rien le reste :
J'ai quelquefois aimé, je n'aurois pas alors,
Contre le Louvre & ses tresorts,
Contre le Firmament & sa voute celeste,
Changé les bois, changez les lieux,
Honorez par les pas, éclairez par les yeux
De l'aimable & jeune Bergere,
Pour qui sous le fils de Cythere
Je servis engagé par mes prémiers sermens.
Helas ! quand reviendront de semblables momens ;
Faut-il que tant d'objets si doux & si charmans
Me laissent vivre au gré de mon ame inquiete
Ah si mon cœur osoit encore se renflâmer ;
Ne sentirai-je plus de charme qui m'arrête ?
Ai je passé le tems d'aimer ?

FABLE CLXXIV.

Le Singe & le Leopard.

LE Singe avec le Leopard
Gagnoient de l'argent à la foire :
Ils affichoient chacun à part.
L'un d'eux disoit, Messieurs, mon merite & ma gloire
Sont connus en bon lieu ; le Roi m'a voulut voir ;
Et si je meurs il veut avoir
Un Manchon de ma peau ; tant elle est bigarée,
Pleines de taches, marquetée.
Et vergetée, & mouchetée.
La bigarure plaît ; partant chacun le vit.
Mais ce fut bien-tôt fait, bien-tôt chacun sortit.
Le Singe de sa part ; disoit : Venez, de grace,
Venez Messieurs ; Je fais cent tours de passe-passe,
Cette diversité dont on parle tant,
Mon voisin Leopard l'a sur soi seulement ;
Moi je l'ai dans l'esprit : vôtre serviteur Gille ;
Cousin & gendre de Bertrand,
Singe du Pape en son vivant,
Tout fraichement en cette Ville.
Arrive en trois bâteaux, exprès pour vous parler ;
Car il parle, on l'entend, il sçait danser, baler,
Faire des tours de toute sorte.
Passer en des cerceaux, & le tout pour six blancs :
Non Messieurs, pour un sou, si vous n'êtes contens
Nous rendrons à chacun son argent à la porte.
Le Singe avoit raison ; ce n'est pas sur l'habit

Que la diversité me plaît, c'est dans l'esprit :
L'une fournit toûjours des choses agréables,
L'autre en moins d'un moment lasse les regardans
O que de grands Seigneurs au Leopard semblables,
N'ont que l'habit pour tous talens ?

FABLE CLXXV.

Le Glan & la Citroüille.

Dieu fait bien ce qu'il fait. Sans en chercher la preuve
Dans les Citroüilles je la trouve.
Un villageois considerant
Combien ce fruit est gros, & sa tige menuë,
A quoi songeoit, dit-il, l'Auteur de tout cela ?
Il a bien mal placé cette Citroüille-là,
Hé parbleu, je l'aurois penduë
A l'un des chênes que voilà.
C'eût été justement l'affaire ;
Tel fruit : tel arbre, pour bien faire.
C'est dommage, Gareau, que tu n'es point entré
Au conseil de celui que prêche ton Curé,
Tout en eût été mieux : car pourquoi par exemple
Le gland, qui n'est pas gros comme mon petit doigt
Ne pend il pas en cet endroit ?
Dieu s'est mépris ? plus je contemple
Ces fruits ainsi placez, plus il semble à Gareau
Que l'on a fait un qui-pro-quo.
Cette reflexion embarassant nôtre homme :
On ne dort point dit-il, quand on a tant d'esprit

Sous un chêne aussi-tôt il va prendre son somme ;
Un gland tombe ; le nez du dormeur en patit.
Il s'éveille ; & portant la main sur son visage
Il trouve encor le Glan pris au poil du menton.
Son nez meurtri le force à changer de langage,
Oh, oh, dit-il, je saigne : & que seroit-ce donc
S'il fût tombé de l'arbre une masse plus lourde
Et que ce Gland eût été gourde ;
Dieu ne l'a pas voulu ? sans doute il eut raison,
J'en vois bien à present la cause,
En loüant Dieu de toute chose,
Gareau retourne à la maison.

FABLE CLXXVI.

L'Ecolier, le Pedant & le Maître d'un Jardin.

Certain enfant qui sentoit son Collége,
Doublement sot, & doublement fripon ;
Par le jeune âge, & par le privilége
Qu'ont les Pedants de gâter la raison,
Chez un voisin déroboit, ce dit-on ;
Et fleurs & fruits. Ce voisin en Automne
Des plus beaux dons que nous offre Pomone
Avoit la fleur, les autres le rebut :
Chaque saison apportoit son tribut ;
Car au Printemps il joüissoit encore
Des plus beaux dons que nous presente Flore.
Un jour dans son jardin il vit nôtre Ecolier,
Qui grimpant sans égard sur un arbre fruitier,
Gâtoit jusqu'aux boutons, douce & frêle esperance,
Avant coureurs des biens que promet l'abondance

Même

Même il ébranchoit l'arbre, & fit tant à la fin
Que le possesseur du jardin
Envoya faire plainte au maître de la Classe.
Celui-ci vint suivi d'un cortege d'enfans.
Voilà le verger plein de gens
Pires que le premier. Le Pedant de la grace
Accrut le mal en amenant
Cette jeunesse mal instruite :
Le tout, à ce qu'il dit, pour faire un châtiment
Qui pût servir d'exemple : & dont toute sa suite
Se souvint à jamais comme d'une leçon.
Là-dessus il cita Virgile & Ciceron,
Avec force traits de science.
Son discours dura tant que la maudite engeance
Eut le tems de gâter en cent lieux le jardin.
Je haïs les pieces d'éloquence,
Hors de leur place, & qui n'ont point de fin,
Et ne sçais bête au monde pire
Que l'Ecolier, si ce n'est le Pedant.
Le meilleur de ces deux pour voisin, à vrai dire,
Ne me plairoit aucunement,

FABLE CLXXVII.

Le Statuaire, & la Statuë de Jupiter.

UN bloc de marbre étoit si beau,
Qu'un Statuaire en fit l'emplete.
Qu'en fera, dit-il, mon cizeau ?
Sera-t-il Dieu, table, ou cuvette
Il sera Dieu : même je veux :
Qu'il ait en sa main un tonnerre,
Tremblez humains; Faites des vœux;

Voilà le maître de la terre
L'artisan exprima si bien
Le caractere de l'Idole,
Qu'on trouva qu'il ne manquoit rien
A Jupiter que la parole.
Même l'on dit que l'ouvrier
Eut à peine achevé l'ouvrage,
Q'on le vit fremir le premier,
Et redouter son propre ouvrage.
A la foiblesse du Sculpteur,
Le Poëte autrefois n'en dût guere.
Des Dieux dont il fut l'inventeur,
Craignant la haine & la colere.
Il étoit enfant en ceci.
Les enfans n'ont l'ame occupée
Que du continuel souci
Qu'on ne fâche point leur poupée
Le cœur suit aisément l'esprit
De cette source est décenduë
L'erreur païenne qui se vit
Chez tant de peuples répanduë.
Ils embrassoient violemment
Les interêts de leur chimere.
Pigmalion devint amant
De la Venus dont il fût pere.
Chacun tourne en réalitez
Autant qu'il peut ses propres songes;
L'homme est de glace aux veritez,
Il est de feu pour les mensonges.

FABLE CLXXVIII.

La Souris metamorphosée en Fille.

UNe Souris tomba du bec d'un Chat-huant,
Je ne l'eusse pas ramassée,
Mais un Bramin le fit : je le crois aisément,
Chaque païs a sa pensée.
La Souris étoit fort froissée,
De cette sorte de prochain
Nous nous soucions peu : mais le peuple Bramin
Le traite en frere, ils ont en tête
Que nôtre ame au sortir d'un Roi
Entre dans un ciron ; ou dans telle autre bête
Qu'il plaît au sort : C'est-là l'un des points de leur Loi.
Pythagore chez eux a puisé ce mystere,
Sur un tel fondement le Bramin crut bien faire
De prier un sorcier qu'il logeât la Souris
Dans un corps qu'elle eût eu pour hôte au temps jadis,
Le sorcier en fit une fille
De l'âge de quinze ans, & telle, & si gentille,
Que le fils de Priam pour elle auroit tenté
Plus encore qu'il ne fit pour la grecque beauté,
Le Bramin fut surpris de chose si nouvelle,
Il dit à cet objet si doux :
Vous n'avez qu'à choisir : car chacun est jaloux
De l'honneur d'être vôtre époux.
En ce cas je donne, dit-elle,
Ma voix au plus puissant de tous.
Soleil, s'écria lors le Bramin à genoux,

Digitized by Google

C'est toi qui seras nôtre gendre.
Non, dit-il, ce nuage épais:
Est plus puissant que moi, puisqu'il cache mes traits;
Je vous conseille de le prendre
Eh bien, dit le Bramin au nuage volant,
Es-tu né pour ma fille? helas non: car le vent
Me chasse à son plaisir de contrée en contrée,
Je n'entreprendrai point sur les droits de Borée
Le Bramin faché s'écria:
O vent, donc, puis que vent y a,
Vient dans les bras de nôtre belle.
Il accouroit: un mont en chemin l'arrêta
L'étœuf passant à celui-là,
Il le renvoye, & dit j'aurois une querelle
Avec le Rat, & l'offenser,
Ce seroit être fou: lui qui peut me percer.
Au mot de Rat la Demoiselle
Ouvrit l'Oreille; il fut l'époux:
Un Rat! un Rat: c'est de ces coups
Qu'amour fait, témoin telle & telle.
Mais ceci soit dit entre nous,
On tient toûjours du lieu dont on vient: Cette Fable.
Prouve assez bien ce point: mais à la voir de prés
Quelque peu de sophisme entre parmi ses traits:
Car quel époux n'est point au Soleil préferable
En s'y prenant ainsi? dirai-je qu'un geant
Est moins fort qu'une puce: Elle mord portant.
Le Rat devoit aussi renvoyer pour bien faire
La belle au chat, le chat au chien,
Le chien au Loup. Par le moyen
De cet argument circulaire
Pilpay jusqu'au Soleil eût enfin remonté
Le Soleil eût joüi de la jeune beauté.

Digitized by Google

Revenons s'il se peut à la metempsicose :
Le Sorcier du Bramin fit sans doute une chose
Qui loin de la prouver fait voir sa fausseté
Je prens droit là-dessus contre le Bremin même.
Car il faut selon son systême
Que l'homme, la souris, le ver, enfin chacun
Aille puiser son ame en un tresor commun,
Toutes sont donc de même trempe ;
Mais agissant diversement
Selon l'organe seulement
L'une s'éleve, & l'autre rampe.
D'où vient donc que ce corps si bien organisé
Ne pût obliger son hôtesse,
De s'unir au Soleil, un Rat eut sa tendresse,
Tout débatu, tout bien pesé,
Les ames des Souris & les ames des belles.
Sont très-differentes entr'elles
Il faut revenir toûjours à son destin,
C'est-à dire à la loi par le Ciel établie.
Parlez au diable, employez la magie,
Vous ne détournerez nul être de sa fin.

FABLE CLXXIX.

Le Fou qui vend la sagesse.

JAmais auprès des Fous ne te mets à portée
Je ne te puis donner un plus sage conseil,
Il n'est enseignement pareil
A celui de fuir une tête éventée,
On en voit souvent dans les cours,
Le Prince y prend plaisir, car ils donnent toûjours
Quelque trait aux fripons aux sots, aux ridicules,

Digitized by Google

Un fou alloit criant par tous les carefours
Qu'il vendoit la Sageſſe : & les mortels credules
De courir à l'achat, chacun fut diligent
On eſſuyoit forces grimaces :
Puis on avoit pour ſon argent
Avec un bon ſoufflet un fil long de deux braſſes,
La plûpart s'en fâchoient : mais que leur ſervoit-il ?
C'étoient les plus mocquez : le mieux étoit de rire,
On de s'en aller ſans rien dire
Avec ſon ſoufflet & ſon fil.
De chercher du ſens à la choſe.
On ſe fut fait ſifler ainſi qu'un ignorant.
La raiſon eſt-elle garant
De ce que fait un fou ? le hazard eſt la cauſe
De tout ce qui ſe paſſe en un cerveau bleſſé
Du fil & du ſoufler pourtant embaraſſé
Un des dupés un jour alla trouver un ſage ;
Qui ſans heſiter davantage
Lui dit : Ce ſont ici jerogliphes tout purs.
Les gens bien conſeillez, & qui voudront bien faire
Entr'eux & les gens fous mettront pour l'ordinaire
La longueur de ce fil, ſinon je les tiens ſûrs
De quelques ſemblables careſſes,
Vous n'êtes point trompé, ce fou vend la ſageſſe.

FABLE CLXXX.

Le Loup & le Chien maigre.

AUtrefois Carpillon fretin,
Eut beau prêcher, il eut beau dire ;
On le mit dans la poële à frire,

Digitized by Google

Je fis voir que lâcher ce qu'on a dans la main,
Sous espoir de grosse avanture,
Est imprudence toute pure.
Le Pêcheur eut raison : Carpillon n'eut pas tort
Chacun dit ce qu'il put pour deffendre sa vie.
Maintenant il faut que j'appuye
Ce que j'avançai lors, de quelque trait encore.
Certain Loup aussi sot que le pêcheur fut sage,
Trouvant un Chien hors du Village,
S'en alloit l'emporter : le Chien representa
Sa maigreur. Jà ne plaise à vôtre seigneurie,
De me prendre en cet état-là,
Attendez, mon maître marie
Sa fille unique : Et vous jugez
Qu'étant de nôce il faut malgré moi que j'engraisse.
Le Loup le croit, le Loup le laisse,
Le Loup quelques jours écoulez
Revient voir si son chien n'est point meilleur à prendre :
Mais le drôle étoit au logis.
Il dit au Loup par un treillis :
Amy, je vais sortir. Et, si tu veux attendre,
Le portier du logis & moi
Nous serons tout à l'heure à toi.
Ce portier du logis étoit un chien énorme,
Expedient les Loups en forme.
Celui-ci s'en douta : Serviteur au portier,
Dit-il, & de courir. Il étoit fort agile,
Mais il n'étoit pas fort habile,
Ce Loup ne sçavoit pas encore son métier;

Digitized by Google

FABLE CLXXXI.

Rien de trop.

JE ne vois point de creature,
Se comporter modérément
Il est certain temperament
Que le maître de la nature
Veut que l'on garde en tout : Le fait-on ? Nullement,
Soit en bien, soit en mal, cela n'arrive guére.
Le bled riche present de la blonde Cerés
Trop touffu bien souvent épuise les guerets :
En superfluitez s'épandant d'ordinaire,
Et poussant trop abondamment,
Il ôte à son fruit l'aliment.
L'arbre n'en fait pas moins ; tant le luxe sçait plaire.
Pour corriger le blé Dieu permit aux moutons
De retrancher l'excès des prodigues moissons.
Tout au travers ils se jetterent,
Gatterent tout, & tout brouterent,
Tant que le Ciel permit aux Loups
D'en croquer quelques uns: ils les croquérent tous
S'il ne le firent pas, du moins ils y tâchérent :
Puis le Ciel permit aux humains
De punir ces derniers : les humains abusérent
A leur tour des ordres divins.
De tous les animaux l'homme a le plus de pente
A se porter dedans l'excès :
Il faudroit faire le procès
Aux petits comme aux grands: Il n'est ame vivante
Qui

Qui ne pe he en ceci Rien de trop, est un point
Dont on parle sans cesse & qu'on n'observe
point.

FABLE CLXXXII.

Le Cierge.

C'Est du sejour des Dieux que les Abeilles
viennent
Les premieres, dit-on, s'en allérent loger.
Au mont *a* Hymette & se gorger
De trésors qu'en ce lieu les zephirs entretien-
nent,
Quand on eut des palais de ces filles du Ciel
Enlevé l'embrosie en leurs chambres close ?
Ou, pour dire en François la chose,
Après que les ruches sans miel,
N'eurent plus que la Cire, on fit mainte bougie
Maint Cierge aussi façonné.
Un d'eux voyant la terre en brique au feu durcie
Vaincre l'effort des ans ; il eut la même envie,
Et nouvel Empedocle *b* aux flâmes condamné,
Par sa propre & pure folie,

a *Hymette étoit une montagne celebrée par les Poëtes, située dans l'Attique & où les Grecs recueilloient d'excéllent miel.* b *Empedocle étoit un Philosophe ancien, qui ne pouvant comprendre les merveilles du mont Etna, se jetta dedans par une vanité ridicule, & trouvant l'action belle, de peur d'en perdre le fruit, & que la posterité ne l'ignorât, laissât ses pantoufles au pied du Mont.*

Digitized by Google

Il se lança dedans. Ce fut mal raisonné;
Ce Cierge ne sçavoit grain de Philosophie.
Tout en Tout est divers: ôtez-vous de l'esprit
Qu'aucun être ait composé sur le vôtre.
L'Empedocle de cire au brasier se fondit:
Il n'étoit pas plus fou que l'autre.

FABLE CLXXXIII.

Jupiter & le Passager.

O Combien le peril enrichiroit les Dieux,
Si nous nous souvenions des vœux qu'il nous
fait faire.
Mais le peril passé l'on ne se souvient guere,
De ce qu'on a promis aux Cieux,
On conte seulement ce qu'on doit à la terre.
Jupiter, dit l'impie, est un bon creancier:
Il ne se sert jamais d'Huissier.
Eh! qu'est-ce donc que le tonnerre?
Comment appellez-vous ces avertissemens?
Un Passager pendant l'orage.
Avoit voüé cent bœufs au vainqueur des Titans;
Il n'en avoit pas un, voüer cent Elephans
N'auroit pas coûté davantage.
Il brûla quelques os quand il fut au rivage.
Au nez de Jupiter la fumée en monta.
Sire Jupin, dit-il, prend mon vœu, le voilà;
C'est un parfum de Bœuf que ta grandeur respire.
La fumée est ta part, je ne te dois plus rien
Jupiter fit semblant de rire.
Mais aprés quelques jours le Dieu l'attrapa bien;
En voyant un songe lui dire

Qu'un tresor étoit en tel lieu : L'homme au vœu
Courut au tresor comme au feu.
Trouva des voleurs, & n'ayant dans sa bourse
Qu'un écu pour toute ressource,
Il leur promit cent talens d'or,
Bien comptez, & d'un tel tresor,
On l'avoit enterré dedans telle Bourgade.
L'endroit parut suspect aux voleurs de façon
Qu'à nôtre prometteur, l'un dit : Mon camarade
Tu te moques de nous, meurs, & va chez Pluton
Porter tes cent talens en don.

FABLE CLXXXIV.

Le Chat & le Renard.

Le Chat & le Renard comme beaux petits saints,
S'en alloient en pelerinage
C'étoient deux vrais Tartufs, deux archipatelins,
Deux francs Pate-pelus qui des frais du voyage,
Croquant mainte volaille, escroquant maint fromage.
S'indemnisoient à qui mieux mieux.
Le chemin étant long, & partant ennuyeux,
Pour l'accourcir ils disputerent.
La dispute est d'un grand secours
Sans elle on dormiroit toûjours.
Nos Pelerins s'égosillerent
Ayant bien disputé l'on parla du prochain.
Le Renard au Chat dit enfin :
Tu pretends être fort habile:

Digitized by Google

En sçais-tu tant que moi ? J'ai cent ruses au sac.
Non, dit l'autre: je n'ai qu'un tour dans mon bissac
Mais je soutiens qu'il en vaut mille,
Eux de recommencer la dispute à l'envi.
Sur le que si, que non, tous deux étant ainsi,
Une meute appaisa la noise.
Le chat dit au Renard. Foüille en ton sac ami:
Cherche en ta cervelle matoise
Un stratagême sûr: Pour moi, voici le mien.
A ces mots sur un arbre il grimpa bel & bien
L'autre fit cent tours inutiles,
Entra dans cent terriers, mit cent fois en défaut
Tous les confréres de Brifaut.
Par tout il tenta des aziles:
Et ce fut par tout sans succès,
La fumée y pourvût ainsi que les bassets,
Au sortir d'un Terrier deux chiens aux pieds agiles
L'étranglérent du premier bon.
Le trop d'expediens peut gâter une affaire,
On perd du tems au choix, on tente, on veut tout faire
N'en ayons qu'un, mais qu'il soit bon.

FABLE CLXXXV.

Le Mari, la Femme & le Voleur.

UN Mari fort amoureux,
Fort amoureux de sa femme,
Bien qu'il fût joüissant se croyoit malheureux
Jamais œillade de la Dame,
Propos flateur & gracieux,
Mot d'amitié, ni doux soûrire,

Deïfiant le pauvre Sire,
N'avoient fait soupçonner qu'il fut vraiment cheri :
Je le crois, c'étoit un mari.
Il ne tint point à l'hymenée
Que content de sa destinée
Il n'en remerciât les Dieux ;
Mais quoi : Si l'amour n'assaissonne
Les plaisirs que l'hymen donne.
Je ne vois pas qu'on en soit mieux,
Nôtre épouse étant donc de la sorte bâtie,
Et n'ayant caressé son mari de sa vie.
Il en faisoit sa plainte une nuit. Un voleur
Interrompit la doleance.
La pauvre femme eut si grand peur,
Qu'elle chercha une assurance
Entre les Bras de son époux,
Ami Voleur, dit il, sans toi ce bien si doux
Me seroit inconnu ? Prend donc en recompense
Tout ce qui peut chez nous être à ta bien-séance,
Prend le logis aussi. Les voleurs ne sont pas
Gens honteux ny fort délicats :
Celui ci fit sa main. J'infere de ce conte
Que la plus forte passion,
C'est la peur ; elle fait vaincre l'aversion :
Et l'amour quelquefois, quelquefois il la dompte:
J'en ai pour preuve cet amant,
Qui brûla sa maison pour embrasser sa Dame
L'emportant à travers la flâme.
J'aime assez cet emportement :
Le conte m'en a plû toûjours infiniment:
Il est bien d'une ame Espagnole,
Et plus grande encore que folle.

Digitized by Google

FABLE CLXXXVI.

Le Tresor & les deux Hommes.

UN Homme n'ayant plus ni credit, ni ressource
Et logeant le Diable en sa bourse,
C'est-à-dire n'y logeant rien,
S'imagina qu'il feroit bien
De se pendre, & finir lui-même sa misere :
Puisqu'aussi-bien la faim le viendroit faire,
Genre de mort qui ne doit pas
A gens peu curieux de gouter le trépas.
Dans cette intention une vieille mazure
Fut la scene où devoit se passer l'avanture.
Il y porte une corde ; & avec un cloud
Au haut d'un certain mur attache le licou.
La muraille vieille & peu forte,
S'ébranle aux premiers coups, tombe avec un tresor.
Nôtre desesperé le ramasse & l'emporte,
Laisse-là le licou, s'en retourne avec l'or :
Sans compter, ronde ou non, la somme plût au sire :
Tandis que le galand à grands pas se retire.
L'homme au tresor arrive & trouve son argent absent.
Quoi, dit-il, sans mourir, je perdrai cette somme.
Je ne me pendrai pas ? & vraiment si feray,
Ou de corde je manquerai.
Le lac étoit tout prêt, il n'y manquoit qu'un homme.

Digitized by Google

Celui-ci se l'attache, & se pend bien & beau.
C qui le consola peut-estre,
Fut qu'un autre eut pour lui fait les frais du cordeau.
Aussi-bien que l'argent le licou trouva maître.
L'avare rarement finit ses jours sans pleurs.
Il a le moins de part au tresor qu'il enserre.
Thesaurisant pour les voleurs,
Pour ses parens ou pour la terre.
Mais que dire du troc que la fortune fit,
Ce sont-là de ses traits, elle s'en divertit.
Plus le tour est bizarre, & plus elle est contente:
Cette Déesse inconstante
Se mit alors en l'esprit
De voir un homme se pendre.
Et celui qui se pendit
S'y devoit le moins attendre.

FABLE CLXXXVII.

Le Milan & le Rossignol.

APrés que le Milan, manifeste voleur
Eut repandu l'alarme en tout le voisinage
Et fait crier sur lui les enfans du village,
Un Rossignol tomba dans ses mains par malheur,
Le heraut en Printems lui demande la vie,
Aussi bien que manger en qui n'a que le son;
Ecoutez plûtôt ma chanson;
Je vous raconterai Terée & son envie.
Qui, Terée; est-ce un mets propre pour les Milans?

Digitized by Google

Non pas, c'étoit un Roy dont les feux violens
Me firent reſſentir leur ardeur criminelle :
Je m'en vais vous en dire une chanſon ſi belle
Qu'elle vous ravira : mon chant plait à un chacun.
Le Milan alors lui réplique :
Vraiment nous voici bien, lors que je ſuis à jeun,
Tu me viens parler de muſique.
J'en parle bien aux Rois : Quand un Roi te prendra,
Tu peux lui conter ces merveilles :
Pour un Milan, il s'en rira,
Ventre affamé n'a point d'oreilles.

FABLE CLXXXVIII.

Le Berger & ſon Troupeau.

QUoy toûjours il me manquera
Quelqu'un de ce peuple imbecille ?
Toûjours le Loup m'en gobera !
J'aurai beau les compter : ils étoient plus de mille.
Et m'ont laiſſé ravir nôtre pauvre Robin ;
Robin mouton qui par la Ville
Me ſuivoit pour un peu de pain,
Et qui m'auroit ſuivy juſques au bout du monde
Helas ! de ma muſette il entendoit le ſon :
Il me ſentoit venir de cent pas à la ronde.
Ah le pauvre Robin mouton :
Quand Guillot eut fini cette oraiſon funebre,
Et rendu de Robin la memoire celebre,
Il harangue tout le troupeau,
Les chefs, la multitude, & juſqu'au moindre agneau,

Les conjurant de tenir ferme :
Cela seul suffiroit pour écarter les Loups.
Foi de peuple d'honneur ils lui promirent tous,
De ne bouger non plus qu'un terme.
Nous voulons, dirent-ils, étouffer le glouton,
Qui nous a pris Robin mouton.
Chacun en répond sur sa tete.
Guillot les crut & leur fit fête.
Cependant devant qu'il fût nuit,
Il arriva nouvel encombre.
Un Loup parut, tout le troupeau s'enfuit.
Ce n'étoit pas un Loup, ce n'en étoit que l'ombre,
Haranguez de méchans soldats
Ils promettront de faire rage :
Mais au moindre danger, adieu tout leur courage.
Vôtre exemple & vos cris ne les retiendront pas.

Discours à Madame de la Sabliere.

IRis, je vous loüerois ; il n'est que trop aisé ;
Mais vous avez cent fois nôtre encens refusé,
En cela peu semblable au reste des mortelles
Qui veulent tous les jours des loüanges nouvelles.
Pas une ne s'endort à ce bruit si flateur.
Je ne les blâme point, il souffre cette humeur.
Elle est commune aux Dieux, aux Monarques, aux belles,
Ce breuvage vanté par le peuple rimeur,
Le Nectar que l'on sert au maître du Tonnerre,
Et dont nous enyvrons tous les Dieux de la terre,
C'est la loüange, Iris. Vous ne la goûtez point.
D'autres propos chez vous recompensent ce point,

Propos, agreables commerces ;
Où le hazard fournit cent matieres diverses.
Jusques là qu'en vôtre entretien
La bagatelle a part : le monde n'en croit rien.
Laissons le monde, & sa croyance,
La bagatelle, la science,
Les chimeres, le rien, tout est bon ; Je soûtiens,
Qu'il faut de tout aux entretiens :
C'est un parterre, où Flore épand ses biens,
Sur differentes fleurs l'Abeille s'y repose,
Et fait du miel de toute chose.
Ce fondement posé ne trouvez pas mauvais,
Qu'en ces Fables aussi j'entremêle des traits
De certaine Philosophie
Subtile, engageante, & hardie.
On l'appelle nouvelle. En avez vous ou non
Oui parler ? Ils disent donc
Que la bête est une machine,
Qu'en elle tout se fait sans choix & par ressorts :
Nul sentiment, point d'ame, en elle tout en corps.
Telle est la montre qui chemine,
A pas toûjours égaux, aveugle sans dessein.
Ouvrez-la, lisez dans son sein,
Mainte roüe y tient lieu de tout l'esprit du monde ;
La premiere y meut la seconde,
Une troisiéme suit, elle sonne à la fin.
A dire de ces gens, la bête est toute telle :
L'objet la frape en un endroit,
Ce lieu frapé s'en va tout droit,
Selon nous, au voisin en porter la nouvelle,
Le sens de proche en proche aussi-tôt la reçoit.
L'impression se fait, mais comment se fait-elle ?
Selon eux par necessité,

Sans passion, sans volonté :
L'animal se sent agité
De mouvemens que le vulgaire appelle
Tristesse, joye, amour, plaisir, douleur cruelle
Ou quelqu'autre de ces états ;
Mais ce n'est point cela : ne vous y trompez pas.
Qu'est-ce donc ? une montre : & nous ? c'est autre chose.
Voici de la façon que Descartes l'expose,
Descartes, ce mortel dont on eût fait un Dieu
Chez les Payens, & qui tient le milieu
Entre l'homme & l'esprit, comme entre l'huître & l'homme
Le tient tel de nos gens, franche bête de somme
Voici, dis-je, comment raisonne cet Auteur
Sur tous les animaux enfans du Createur,
J'ay le don de penser, & je sçais que je pense
Or vous sçavez Iris de certaine science,
Que quand la bête penseroit,
La Bête ne reflêchiroit
Sur l'objet, ni sur sa pensée,
Descartes va plus loin, & soutient nettement ;
Qu'elle ne pense nullement.
Vous n'êtes point embarassée
De le croire, ni moi. Cependant quant aux bois
Le bruit des cors, celui des voix
N'a donné nul relâche à la fuyante proye,
Qu'en vain elle a mis ses efforts.
A confondre & broüiller la voye.
L'animal chargé d'un vieux Cerf, & de dix cors,
En suppose un plus jeune, & l'oblige par force,
A presenter aux chiens une nouvelle amorce.
Que de raisonnemens pour conserver ses jours ?
Le retour sur ses pas, les malices, les tours,

Digitized by Google

Et le change, & cent ſtratagêmes,
Dignes des plus grands chefs, dignes d'un meilleur ſort :
On le déchire après ſa mort :
Ce ſont tous ſes honneurs ſuprêmes,
Quand la Perdrix
Void ſes petits
En danger, & n'ayant qu'une plume nouvelle,
Qui ne peut fuïr encor par les airs le trepas ;
Elle fait la bleſſée, & va trainant de l'aîle,
Attirant le chaſſeur, & le Chien ſur ſes pas,
Détourne le danger, ſauve ainſi ſa famille :
Et puis quand le Chaſſeur croit que ſon Chien la pille,
Elle lui dit adieu, prend ſa volée, & rit
De l'homme,qui confus des yeux en vain la ſuit.
Non loin du Nort il eſt un monde,
Où l'on ſçait que les habitans,
Vivent ainſi qu'aux premiers tems
Dans une ignorance profonde :
Je parle des humains : car quant aux animaux,
Ils y conſtruiſent des travaux,
Qui des torrens groſſis arrêtent le ravage,
Et font communiquer l'un & l'autre rivage.
L'édifice reſiſte, & dure en ſon entier ;
Après un lit de bois, eſt un lit de mortier,
Chaque Caſtor agit, comme en eſt la tâche :
Le vieux y fait marcher le jeune ſans relâche.
Maint maître d'œuvre y court, & tient haut le bâton.
La Republique de Platon,
Ne ſeroit rien que l'apprentie
De cette famille amphibie.
Ils ſçavent en hyver élever leurs maiſons,
Paſſent les étangs ſur des ponts,

Digitized by Google

Fruit de leur art, sçavant ouvrage :
Et nos pareils ont beau le voir :
Jusqu'à present tout leur sçavoir,
Est de passer l'onde à la nage.
Que ces Castors ne soient qu'un corps vuide d'esprit.
Jamais on ne pourra m'obliger à le croire,
Mais voici beaucoup plus : Ecoutez ce recit,
Que je tiens d'un Roy plein de gloire,
Le Défenseur du Nort, vous sera mon garant ;
Je vais citer un Prince aimé de la victoire :
Son nom seul est un mur à l'Empire Ottoman :
C'est le Roy Polonois, jamais un Roy ne ment
Il dit donc que sur sa frontiere
Des animaux entr'eux ont guerre de tout tems :
Le sang qui se transmet des peres aux enfans,
En renouvelle la maniere.
Ces animaux, dit-il, sont germains du Renard,
Jamais la guerre avec tant d'art
Ne s'est faite parmi les hommes,
Non pas même au siécle où nous sommes.
Corps de garde avancé, vedettes, espions,
Embuscades, partis, & mille inventions
D'une pernicieuse, & maudite science,
Fille du Stix, & mere des heros,
Exercent de ces animaux
De bon sens, & l'experience.
Pour chanter leurs combats, l'Acheron nous devroit,
Rendre Homere. Ah s'il rendoit
Et qu'il rendît aussi le rival d'Epicure ?
Que diroit ce dernier sur ces exemples-cy ?
Ce que j'ai déja dit, qu'aux belles la nature
Peut par les seuls ressorts opter tout cecy,
Que la mémoire est corporelle,

Et que pour en venir aux exemples divers,
Que j'ai mis en jour dans ces vers.
L'animal n'a besoin que d'elle
L'objet lorsqu'il revient, va dans son magazin
Chercher par le même chemin
L'image auparavant tracée,
Qui sur les mêmes pas revient pareillement,
Sans le secours de la pensée,
Cause un même évenement.
Nous agissons tout autrement.
La volonté nous détermine,
Non l'objet, ni l'instinct. Je parle, je chemine;
Je sens en moi certain agent:
Tout obéït dans ma machine.
A ce Prince intelligent.
Il est distinct du corps, se conçoit nettement;
Se conçoit mieux que le corps même:
De tous nos mouvemens, c'est l'arbitre suprême
Mais comment le corps l'entend-il?
C'est-là le point, je vois l'outil
Obéïr à la main: mais la main qui guide;
Eh! qui guide les Cieux, & leur course rapide?
Quelque Ange est attaché peut-estre à ces grands
corps.
Un esprit vit en nous, & meut tous nos ressorts.
L'impression se fait; Le moyen, je l'ignore,
On ne l'apprend qu'au soin de la Divinité:
Et s'il faut en parler avec sincerité,
Descartes l'ignoroit encore.
Nous & lui là-dessus nous sommes tous égaux,
Ce que je sçai Iris, c'est qu'en ces animaux
Dont je viens de citer l'exemple,
Cet esprit n'agit pas, l'homme seul est son tem-
ple.
Aussi faut-il donner à l'animal un point,

Digitized by Google

Que la plante aprés tout n'a point.
Cependant la plante respire:
Mais répondra-t on à ce que je vais dire.

FABLE CLXXXIX.

Le Loup & le Renard.

MAis d'où vient qu'au Renard
Esope accorde un point
C'est d'exceller en tours pleins de matoiserie;
J'en cherche la raison, & ne la trouve point.
Quand le Loup a besoin de deffendre sa vie,
Ou d'attaquer celle d'autrui,
N'en sçait-il pas autant que lui;
Je crois qu'il en sçait plus, & j'oserois peut-estre
Avec quelque raison contredire mon maître,
Voici pourtant un cas où tout l'honneur échût
A l'hôte des terriers. Un soir il apperçût
La Lune au fond d'un puits, l'orbiculaire image
Lui parut un simple fromage,
Deux sceaux alternativement
Puisoient le liquide élement.
Nôtre Renard pressé par une faim canine,
S'accommode en celui qu'au haut de la machine
L'autre sceau tenoit suspendu.
Voilà l'animal descendu,
Tiré d'erreur: mais en peine,
Car comment remonter si quelqu'autre affamé
De la même image charmé,
Et succedant à sa misere
Par le même chemin ne le tiroit d'affaire.
Deux jours s'étoient passez sans qu'aucun vint au
puits:

Digitized by Google

Le tems qui toûjours marche avoit pendant deux
nuits,
Echancré selon l'ordonnance.
De l'astre au front d'argent la face circulaire
Sire Renard étoit desesperé,
Compere Loup, le gosier alteré.
Passe par-là : l'autre dit : Camarade,
Je vous veux régaler. voyez vous cet objet ?
C'est un fromage exquis Le Dieu Faune l'a fait
La Vache Io donna le laict.
Jupiter, s'il étoit malade,
Reprendroit l'appetit en état d'un tel mets.
J'en ay mangé cette échancrure,
Le reste vous sera suffisante pâture.
Descendez dans un sceau que j'ai là mis exprès,
Bien qu'au moins mal qu'il put il ajusta l'histoire:
Le Loup fut un sot de le croire :
Il descend, & son poids emportant l'autre part,
Reguinde en haut maître Renard.
Ne nous en mocquons point : nous nous laissons
séduire.
Sur aussi peu de fondement :
Et chacun croit fort aisément
Ce qu'il craint, & ce qu'il desire.

FABLE CLXXXX.

Le Païsan du Danube.

IL ne faut point juger des gens sur l'apparence,
Le conseil en est bon : mais il n'est pas nouveau
Jadis l'erreur du Souriceau
Me servit à prouver le discours que j'avance.

J'ai

J'ai pour le fonder à present
Le bon Socrate, Esope, & certain Païsan
Des rives du Danube, homme donc Marc Aurele
Nous fait un portrait fort fidele.
On connoit les premiers, quant à l'autre, voici
Le personnage en racourci.
Son menton nourrissoit une barbe touffuë,
Toute sa personne veluë
Representoit un Ours, mais un Ours mal leché
Sous un sourcil épais il avoit l'œil caché,
Le regard de travers, nez tortu, grosse lévre.
Portoit sayon de poil de chevre,
Et ceinture de joncs marins.
Cet homme ainsi bâti fut deputé des Villes
Que lave le Danube; il n'étoit point d'aziles,
Où l'avarice des Romains
Ne penetrât alors, & ne portât les mains:
Le député vint donc, & fit cette harangue;
Romains, & vous Senat assis pour m'écouter,
Je supplie avant tous les Dieux de m'assister;
Veüillent les immortels conducteurs de la langue
Que je ne dise rien qui doive être repris.
Sans leur aide il ne peut entrer dans les esprits
Que tout mal & toute injustice:
Faute d'y recourir on viole leurs loix.
Témoin nous que punit la Romaine avarice:
Rome est par nos forfaits, plus que pour ses exploits
Instrument de nôtre supplice.
Craignez Romains, craignez, que le Ciel quelque jour
Ne transporte chez vous les pleurs & la misere,
Et mettant en nos mains par un juste retour
Les armes dont se sert sa vengeance severe,
Il ne vous fasse en sa colere

Tous esclaves à vôtre tour.
Et pourquoi sommes-nous les vôtres ? qu'on me die
En quoi vous valez mieux que cent peuples divers ?
Quel droit vous a rendus maîtres de l'Univers?
Pourquoi venir troubler une innocente vie;
Nous cultivions en paix d'heureux champs, & nos mains
Etoient propres aux Arts, ainsi qu'au labourage,
Qu'avez-vous appris aux Germains ;
Ils ont l'adresse & le courage :
S'ils avoient eu l'avidité,
Comme vous & la violence,
Peut-estre en vôtre place ils auroient la puissance
Et sçauroient en user sans humanité.
Celle que vos Préteurs ont sur nous exercée
N'entre qu'à peine en la pensée.
La majesté de vos Autels
Elle-même en est offensée :
Car sçachez que les immortels
Ont les regards sur nous, Graces à vos exemples,
Ils n'ont devant les yeux que des objets d'horreur,
De mépris d'eux, & de leurs Temples,
D'avarice qui va jusqu'à la fureur.
Rien ne suffit aux gens qui nous viennent de Rome,
La terre & le travail de l'homme,
Font pour les assouvir des efforts superflus ;
Retirez-les, on ne veut plus
Cultiver pour eux les campagnes.
Nous quittons les Citez, nous fuyons aux montagnes,

Digitized by Google

Nous laiſſons nos cheres campagnes.
Nous ne converſons plus qu'avec des Ours affreux ;
Découragez de mettre au jour des malheureux,
Et de peupler pour Rome un païs qu'elle opprime.
Quand-à nos enfans déja nez
Nous ſouhaittons de voir leurs jours bien-tôt bornez
Vos Préteurs aux malheurs nous font joindre le crime.
Retirez-les, ils ne nous apprendront
Que la molleſſe, & que le vice.
Les Germains comme eux deviendront
Gens de rapine & d'avarice.
C'eſt tout ce que j'ai vû dans Rome à mon abord.
N'a-t-on point de preſent à faire ;
Point de pourpre à donner ; c'eſt en vain qu'on eſpere
Quelque refuge aux Loix : encor leur miniſtere
A-t-il mille longueurs. Ce diſcours un peu fort
Doit commencer à vous déplaire,
Je finis. Puniſſez de mort.
Une plainte un peu trop ſincere.
A ces mots il ſe couche, & chacun étonné
Admire le grand cœur, le bon ſens, l'éloquence
Du Sauvage ainſi proſterné.
On le créa Patrice ; ce fut la vengeance,
Qu'on crut qu'un tel diſcours meritoit. On choiſit
D'autres Préteurs, & par écrit
Le Senat demanda ce qu'avoit dit cet homme,
Pour ſervir de modele aux parleurs à venir.
On ne ſçût pas long-temps à Rome
Cette éloquence entretenir.

Digitized by Google

FABLE CLXXXXI.

Le Vieillard, & les trois jeunes Hommes.

Un octogenaire plantoit.
Passe encor de bâtir; mais planter à cet âge!
Disoient trois jouvenceaux enfans du voisinage,
Assurément il radotoit:
Car au nom des Dieux, je vous prie,
Quel fruit de ce laboureur pouvez-vous recueillir?
Autant qu'un Patriarche il vous faudroit vieillir.
A quoi bon charger vôtre vie.
Des soins d'un avenir qui n'est pas fait pour vous;
Ne songez désormais qu'à vos errours passées;
Quittez le long espoir, & les vastes pensées,
Tout cela ne convient qu'à nous:
Il ne convient pas à vous-mêmes,
Repartit le Vieillard. Tout établissement
Vient tard & dure peu. La main des Parques blêmes.
De vos jours, & des miens se jouë également.
Nos termes sont pareils par leur courte durée.
Qui de nous des clartez de la voute azurée
Doit joüir le dernier? Est il aucun moment
Qui vous puisse assurer d'un second seulement?
Mes arriere-Neveux me devront cet ombrage:
Hé bien defendez-vous au Sage
De se donner des soins pour le plaisir d'autrui?
Cela même est un fruit que je goûte aujourd'hui:
J'en puis joüir demain, & quelques jours encore,

Digitized by Google

Je puis enfin conter l'Aurore
Plus d'une fois sur vos tombeaux,
Le Vieillard eut raison, l'un des trois jouvenceaux
Se noya dès le port allant à l'Amerique
L'autre afin de monter aux grandes dignitez,
Dans les emplois de Mars servant la Republique
Par un coup imprévû vit ses jours emportez.
Le troisiéme tomba d'un arbre.
Que lui même il voulut enter.
Et pleurez du Vieillard, il grava sur leur marbre
Ce que je viens de raconter.

FABLE CLXXXII.

Les Souris, & le Chat-huant.

Il ne faut jamais dire aux gens,
Ecoutez un bon mot, oyez une merveille.
Sçavez-vous si les écoutans
En feront une estime à la vôtre pareille?
Voici pourtant un cas qui peut être excepté:
Je le maintiens prodige, & tel que d'une Fable,
Il a l'air & les traits, encore que veritable,
On abatit un pin pour son antiquité
Vieux Palais d'un Hibou, triste & sombre retraite
De l'oiseau qu'Atropos prend pour son interprête,
Dans son tronc caverneux, & miné par le tems
Logeoient entre autres habitans,
Forces souris sans pieds, toutes rondes de graisse.
L'oiseau les nourrissoit parmi des tas de bled,
Et de son bec avoit leur troupeau mutilé;
Cet oiseau raisonnoit: Il faut qu'on le confesse.
En son tems aux Souris le compagnon chassa.

Digitized by Google

Les premiers qu'il prit du logis échapées.
Pour y remedier, le drole estropia
Tout ce qu'il prit ensuite. Et leurs jambes coupées
Firent qu'il les mangeoit à sa commodité,
  Aujourd'hui l'une, & demain l'autre.
Tout manger à la fois, l'impossibilité,
S'y trouvoit, joint aussi le soin de sa santé:
Sa prévoyance alloit aussi loin que la nôtre;
  Elle alloit jusqu'à leur porter
  Vivres & grains pour subsister.
  Puis qu'un Cartesien s'obstine
A traiter cet hibou de montre, & de machine;
  Quel ressort lui pouvoit donner
Le conseil de tronquer un peuple mis en muë?
  Si ce n'est pas là raisonner,
  La raison m'est chose inconnuë.
  Voyez que d'argument il fit.
  Quand ce peuple est pris il s'enfuit:
Donc il faut le croquer aussi-tôt qu'on le hape.
Tout; il est impossible. Et puis pour le besoin
N'en dois-je pas garder? donc il faut avoir soin
  De le nourrir sans qu'il échape.
Mais comment, ôtons lui les pieds. Or trouvez moi
Chose par les humains à sa fin mieux conduite,
Quel autre de penser Aristote & sa suite,
  Enseignent-ils par vôtre foy?

Ceci n'est point une Fable, & la chose quoique merveilleuse & presque incroyable, est veritablement arrivée. J'ay peut-être porté trop loin la prévoyance de cet hibou; car je ne prétends pas établir dans les bêtes un progrés de raisonnement tel que celui-ci; mais ces exagerations sont licites en Poësie, sur tout dans la maniere dont j'écris.

Digitized by Google

EPILOGUE.

C'Est ainsi que ma Muse, aux bords d'une onde pure
Traduisoit en langue des Dieux
Tout ce que disent sous les Cieux
Tant d'estres empruntans la voix de la nature:
Truchemans de peuples divers
Je les faisois servir d'Acteurs en mon Ouvrage;
Car tout parle dans l'Univers;
Il n'est rien qui n'ait son langage.
Plus éloquens chez eux qu'ils ne sont dans mes Vers.
Si ceux que j'introduis me trouvent peu fidele,
Si mon œuvre n'est pas un assez bon modele,
J'ay du moins ouvert le chemin.
D'autres pourront y mettre une derniere main.
Favoris des neuf Sœurs achevez l'entreprise:
Donnez mainte leçon que j'ai sans doute obmise,
Sous ces inventions il faut l'envelopper:
Mais vous n'avez que trop dequoi vous occuper
Pendant le doux emploi de ma Muse innocente,
Loüis dont l'Europe, & d'une main puissante
Il conduit à leur fin les plus nobles projets
Qu'ait jamais formez un Monarque.
Favoris des neuf Sœurs, ce sont-là des sujets
Vainqueurs du temps & de la Parque.

PERMISSION.

SUR la requisition de FRANÇOIS SARRAZIN, Maître Imprimeur de cette Ville, à ce qu'il lui soit permis de réimprimer le Livre intitulé, *Fables choisies, mises en vers*, par Mr. de la Fontaine, attendu que le Privilege qui a été accordé pour quinze années, le 29. Juillet 1677. est expiré : Veu ledit Privilege.

Je consens pour le Roy, à la Permission requise. A Lyon, le vingt-quatriéme Octobre mil six cens quatre-vingt-seize. *Signé*, VAGINAY.

PErmis d'imprimer. A Lyon, ce vingt-quatriéme Octobre mil six cens quatre-vingt-seize. *Signé*, DE SEVE.

Digitized by Google

TABLE

DES FABLES CHOISIES, mises en Vers par Mr. de la Fontaine.

LIVRE PREMIER.

Z

LIVRE SECOND.

LIVRE TROISIE'ME.

LIVRE QUATRIÉME.

Digitized by Google

LIVRE CINQUIE'ME.

LIVRE SIXIE'ME.

Digitized by Google

LIVRE SEPTIE'ME.

Digitized by Google

LIVRE HUITIE'ME.

Digitized by Google

LIVRE NEUVIE'ME.

FIN.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

HSS 068 100
98

Digitized by Google





Digitized by Google



Digitized by Google